

Vincent Reynouard

Oradour : la contre-enquête



La vérité sur le drame d'Oradour-sur-Glane (10 juin 1944). Au terme d'une enquête minutieuse (étude des cadavres, expertises des ruines de l'église, recherches dans les archives), Vincent Reynouard conclut : jamais les Waffen-SS ne sont venus dans le village pour le détruire et exterminer la population. Ils étaient à la recherche d'un de leurs gradés enlevés la veille et qui, d'après une enquête rapide, était retenu là. Leur objectif était de le délivrer et d'anéantir le PC du maquis ou de prendre des otages en vue d'un échange. Les choses ne se sont pas passées comme prévu et un dépôt clandestin de munitions aménagé dans les combles de l'église a été mis à feu, provoquant la mort des femmes et des enfants qui avaient été entassés dans le lieu saint le temps que l'opération soit menée à bien. L'erreur du commandement allemand fut de ne pas avoir fait fouiller l'église avant d'y entasser les femmes et les enfants...



ORADOUR-SUR-GLANE :
LA CONTRE-ENQUÊTE INTERDITE

Oradour-sur-Glane : la contre-enquête

par Vincent Reynouard

Seize ans après la parution de son ouvrage *Le massacre d'Oradour : un demi-siècle de mise en scène*, Vincent Reynouard reprend et complète son travail sous une forme illustrée.



La mort de femmes et d'enfants dans des conditions tragiques est toujours terrible. Oradour-sur-Glane ne fait naturellement pas exception. Le cœur se serre quand on songe à toutes ces vies brutalement interrompues, à tous ces petits innocents victimes d'un conflit qui les dépassait. Pour l'immense majorité, l'affaire est entendue : le 10 juin 1944 au matin, Oradour était un riant petit village. Et le soir, après le passage d'une compagnie de Waffen SS, Oradour était en ruines, avec des centaines de cadavres parmi les décombres. Cela suffit pour désigner les criminels c'est-à-dire les « hordes nazies ». Cette déduction peut paraître parfaitement raisonnable. Mais si l'on considère le déroulement du drame, on doit

admettre que seules la première et la dernière étapes sont sûres. Le reste est le résultat d'enquêtes, avec tout ce qu'elles peuvent avoir de déficient ou d'orienté, parfois les deux. Voilà pourquoi une contre-enquête nous a paru nécessaire. Si, pour une raison quelconque, vous voulez croire la thèse communément admise depuis 1944 ; si, pour vous, l'entière culpabilité des Waffen SS ne saurait être remise en cause, alors arrêtez tout de suite la lecture. Ce travail ne s'adresse pas à vous. Si, en revanche, vous estimez que le doute est permis, même lorsqu'il s'agit de SS, alors nous vous convions à cette contre-enquête sur le drame d'Oradour. Nous allons pour cela adopter une méthode d'enquête traditionnelle, un peu comme celle décrite dans une série poli-

cière du genre « le lieutenant Columbo ». Nous arrivons sur les lieux après le drame, alors que des équipes de techniciens ont déjà effectué les premières constatations et interrogé les premiers témoins. Ces informations vont nous servir à commencer notre enquête. Celle-ci s'attachera tout d'abord à étudier scientifiquement la matérialité des faits, sans nous soucier ni du contexte (ici l'Occupation), ni des assassins présumés (ici, les Waffen SS), afin de comprendre ce qui a pu se passer.

LES FAITS TELS QU'ON NOUS LES PRÉSENTE

Voici ce que l'on peut apprendre :

En début d'après-midi, les Waffen SS encerclent Oradour et rabattent vers le centre-bourg les personnes qui travaillent dans les champs. La population est rassemblée sur la place principale (le Champ de Foire) pour le prétexte d'un contrôle d'identité.

Les hommes sont séparés des femmes et des enfants qui sont menés dans l'église. Les hommes sont répartis en six groupes et menés dans les plus grandes remises ou granges d'Oradour où les allemands ont installé des mitrailleuses.

A 16 heures, et en quelques secondes les hommes sont abattus sans comprendre pourquoi. Certaines victimes recevront le coup de grâce. Les allemands recouvrent les corps de matériaux combustibles et mettent le feu dans ces lieux de supplices ainsi qu'aux maisons. Seulement cinq hommes pourront sortir de la grange Laudy sans être abattus par les bourreaux.

A 17 heures, c'est malheureusement au tour des femmes et des enfants (400 personnes) réunis dans la petite église. Les allemands déposent une caisse au milieu de la foule, au milieu de l'édifice. Il en dépasse un cordon qu'ils allument. Cette caisse destinée à asphyxier, explose et met en éclat les vitraux. L'asphyxie ne s'opère alors pas comme les allemands le prévoient. C'est alors qu'ils tirent sur les femmes et les enfants. « (Aujourd'hui, on peut encore voir les impacts des balles sur les murs intérieurs de l'église). Une femme, Mme Rouffanche, parvient à s'enfuir par un vitrail. Elle est suivie par une autre

femme et son bébé. Les cris du bébé alertant les Allemands, ces trois personnes sont mitraillées. Seule Mme Rouffanche, bien que blessée, survit en se cachant dans un rang de petits pois dans le jardin du presbytère*.

Ajoutons à cela que, toujours d'après les éléments recueillis, dans l'église, les Waffen SS auraient brûlé les femmes et les enfants, ce qui aurait provoqué un incendie général du bâtiment. Ce timbre émis en octobre 1945 illustre la thèse officielle.

LA CONTRE-ENQUÊTE



L'objectif de notre enquête est de confirmer ou d'infirmer cette version des faits. A cette fin, nous allons utiliser les photos d'époque pour, tout d'abord :

- 1°) étudier l'état des cadavres retrouvés ;
- 2°) dresser un état des lieux après le drame.

Ces éléments devraient nous permettre de formuler des premières hypothèses concernant les faits qui étaient survenus ce 10 juin tragique. Ensuite, et seulement ensuite, nous nous intéresserons aux différents témoignages.

Pour l'instant, donc, ouvrons nos yeux et observons.

* Source : <http://www.oradour-souviens-toi.fr/>, « Résumé de la journée du massacre ».

◆ CONSTATATIONS MATÉRIELLES**■ L'état des cadavres**

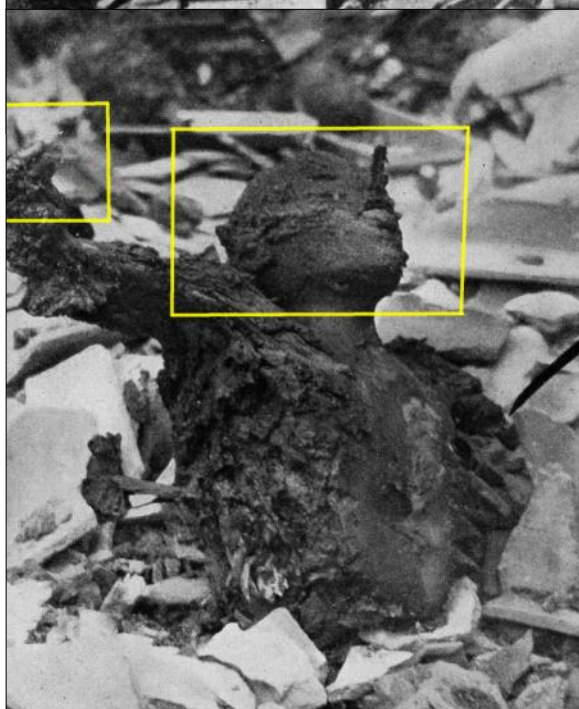
Commençons par observer les cadavres des hommes. Les photos tombées dans le domaine public ne sont pas très nombreuses et on ne sait pas exactement où elles ont été prises. Mais nous nous en contenterons.

Ce corps est totalement carbonisé. →
Il est méconnaissable.



↑ Même remarque pour ces trois cadavres. Notez, au premier plan, l'extrémité qui manque (un pied). Quant au seul visage visible, il n'a plus ni traits, ni cheveux, ni lèvres, d'où les dents parfaitement apparentes.

← Ce dernier corps confirme ce que nous avons déjà dit. Visage rendant impossible toute identification, chairs carbonisées, extrémité manquante... Tous ces cadavres ont visiblement été dévorés par les flammes.





← Voici d'ailleurs ce qui reste d'un membre de l'équipage d'un Hercules C-130, un avion de transport de l'armée, qui s'est écrasé en Irak. Le corps est resté longtemps dans un violent brasier. Retrouvé parmi les débris, il est entier bien qu'une extrémité ait disparu, dévorée par les flammes. Les habits ont disparu et les chairs sont carbonisées.

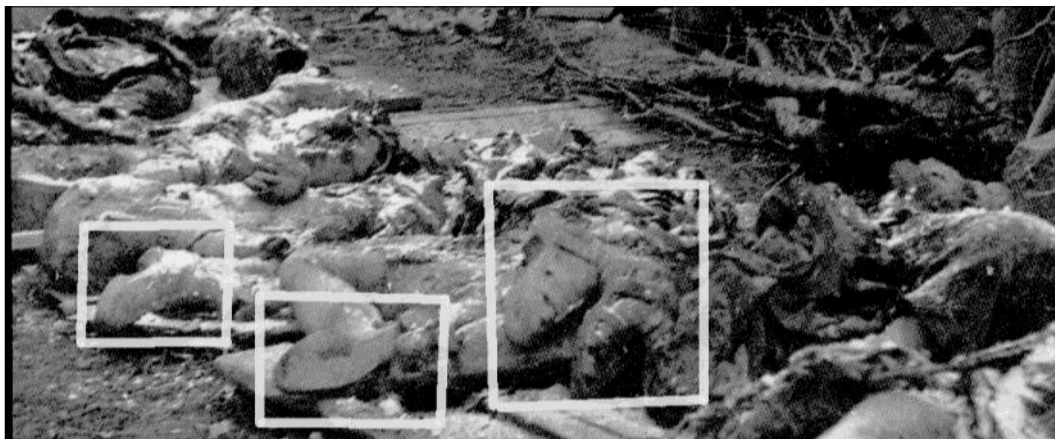


↑ Voici un autre membre de l'équipage. Les traits de son visage ont entièrement disparu, ainsi que les cheveux, ce qui rend toute identification très difficile, voire impossible. Les flammes ont dévoré les lèvres, d'où les dents parfaitement visibles.

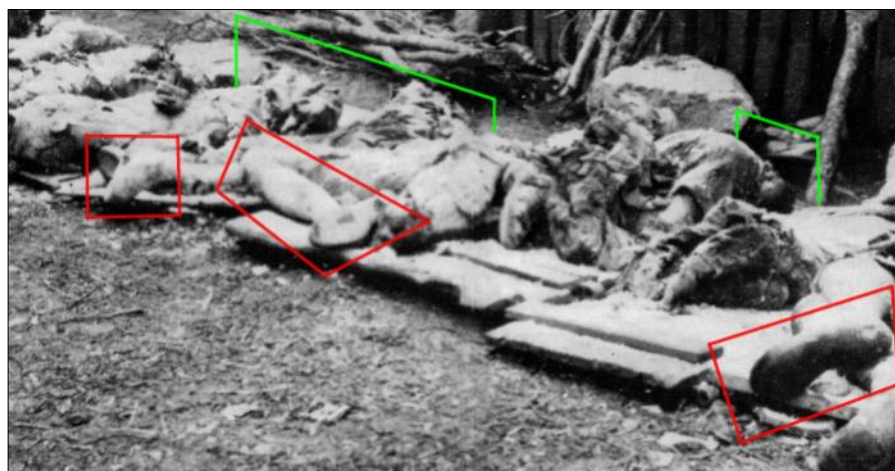


← Les corps ci-contre sont ceux de prisonniers morts dans le gigantesque incendie de leur prison, au Honduras, en février 2012. Incapables de s'extraire du bâtiment, ils sont, eux aussi, restés longtemps dans le brasier, d'où leur aspect caractéristique. Leur ressemblance frappante avec les corps des hommes d'Oradour ne laisse guère de place au doute. La thèse officielle dit vrai lorsqu'elle affirme que les cadavres de la population mâle sont restés longtemps dans des brasiers.

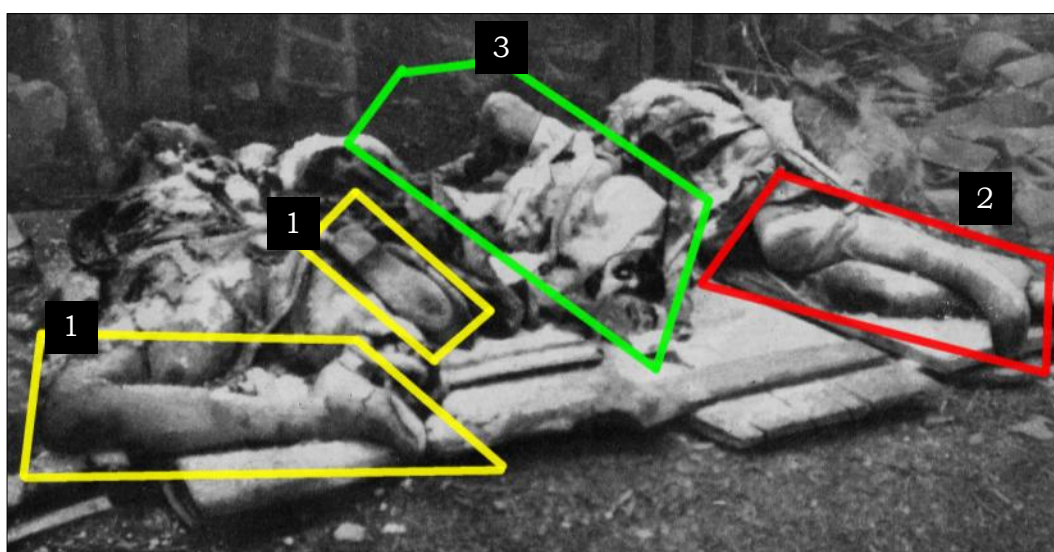
Cela dit, examinons les corps des femmes et des enfants dont on nous dit qu'ils ont été retirés de l'église.



↑ Ce qui frappe déjà, ce sont ces chaussures intactes. Ce ne sont pas des chaussures qui sont restées des heures dans un violent incendie.



← Sur cette même photo, entourées, il y a bien d'autres chaussures et/ou bien d'autres extrémités intactes, c'est-à-dire sans trace de brûlé. Et puis, on s'aperçoit qu'il ne s'agit pas de corps entiers mais de fragments de corps.



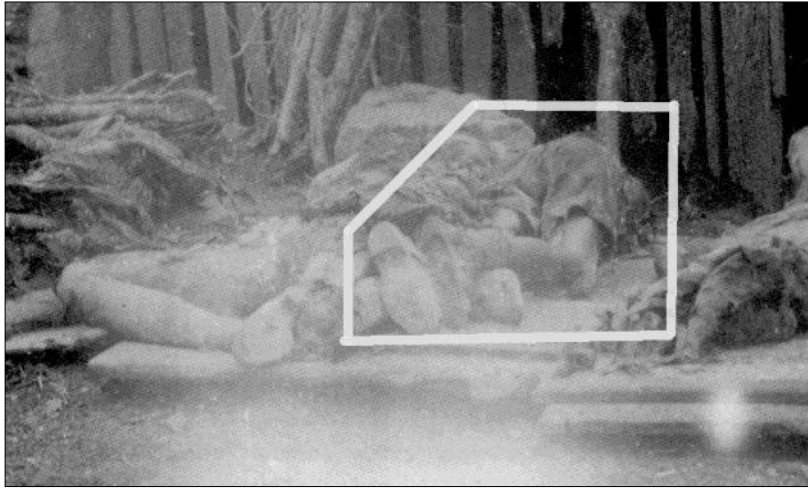
↑ Même remarque sur cette photo. Notez :

1. les chaussures et les jambes intactes.
2. ces deux jambes sur lesquelles on voit encore nettement les bas.
3. le fragment de cadavre d'une petite fille dont la robe est intacte.

➔ Ci-contre un pauvre garçon. Ses habits sont intacts, ses cheveux subsistent ainsi que son oreille.

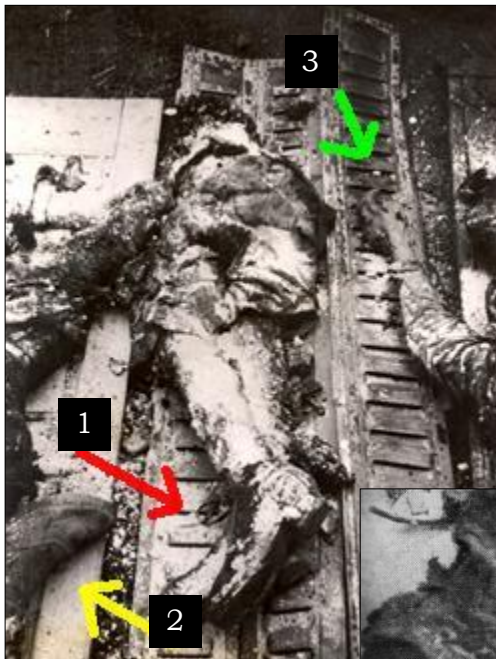
↓ Ci-dessous le même cadavre sous un autre angle. Son short est parfaitement intact, mais la chair de ses jambes est carbonisée et ses chaussures brûlées en surface. La mort semble être intervenue suite à un arrachement partiel de la tête. Ce n'est pas un simple incendie qui a pu faire cela. Le phénomène a dû être très violent, mais en même temps très bref. Et ce n'est pas fini...





↑ Le short et les sandales de cet autre garçonnet sont également intacts,...

→ ...le pauvre a été littéralement coupé en deux.



← Cette jeune fille a également été coupée en deux. Mais ses chaussures subsistent, y compris les lacets (flèche 1). Là encore, comment croire qu'un simple incendie aurait pu causer de tels dégâts sur un corps ?

Notez également la chaussure intacte (flèche 2) et la main intacte du cadavre d'à côté (flèche 3).

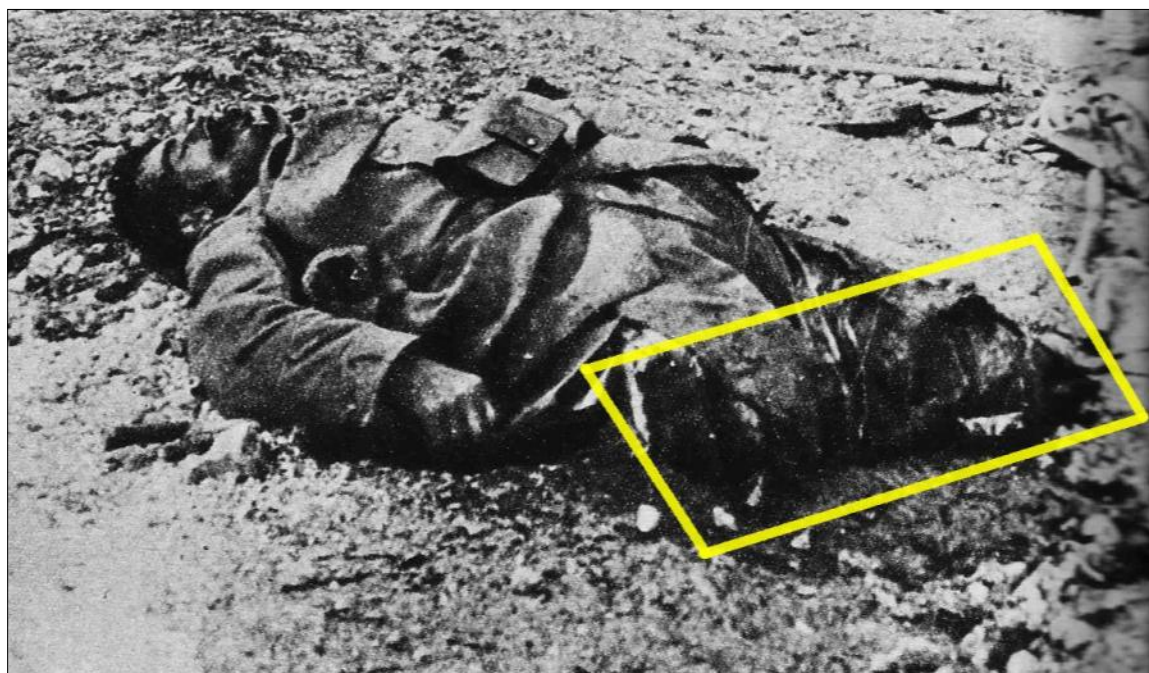
→ Leurs membres avaient été arrachés, pulvérisés...





↑ Ces pauvres débris furent transportés dans des charrettes et enterrés dans des fosses communes. De façon évidente, les femmes et les enfants n'ont pas connu le même sort que les hommes.

Dès lors, cherchons d'autres cadavres dont l'histoire est différente.



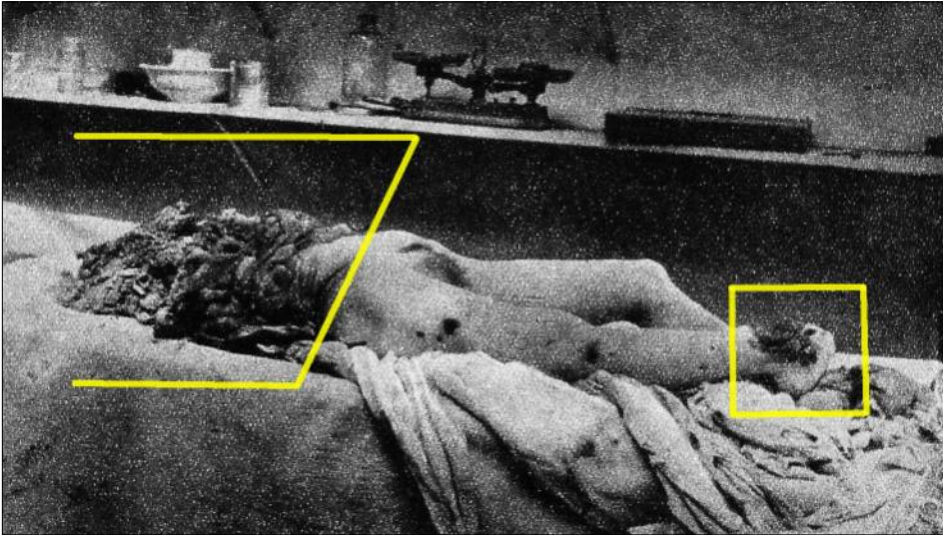
↑ Regardez ce soldat de la première guerre mondiale. Il a été tué dans une explosion. Ses jambes ont été arrachées mais son uniforme reste et son visage a été préservé. L'homme demeure parfaitement identifiable.



↑ Dans le cas présent, la tête a été arrachée lors d'un attentat à la bombe au Pakistan. Mais on constate que les habits restent et que les chairs, visibles au niveau du ventre, sont intactes.

↓ Cet autre cadavre est celui d'un insurgé irakien mort dans l'explosion accidentelle de sa bombe en 2006. Là encore, à l'exception de sa jambe gauche, tous les membres ont été arrachés, mais les habits et les chairs non directement touchées sont intacts.





← Le corps de cette femme morte dans l'explosion d'un obus allemand pendant la première guerre mondiale confirme qu'une explosion mutile gravement sans pour autant carboniser les chairs. Ici, le corps a été littéralement coupé en deux, mais la pilosité subsiste.



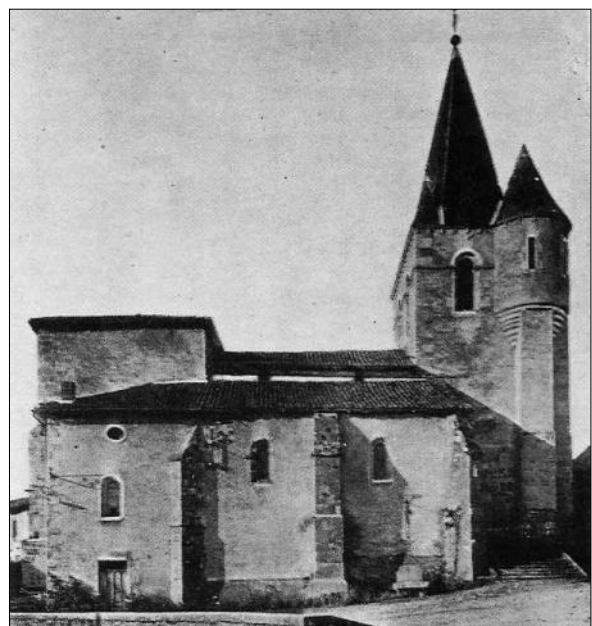
← Enfin, et pour comparer avec les photos d'Oradour, cette victime d'un double attentat à la bombe, à Karachi (Pakistan), le 5 février 2010. Ses sandales sont intactes.

Les cadavres que nous venons de voir sont mutilés, déchiquetés même, mais ils conservent leurs vêtements, leurs chaussures (quand ils en avaient), les traits de leur visage (quand la tête était encore là), leurs cheveux... Dès lors, la conclusion s'impose : les corps des femmes et des enfants dans l'église ont été soumis à une ou plusieurs fortes explosions. Ils n'ont pas été plongés dans un violent brasier qui aurait duré plusieurs heures.

Afin d'y voir plus clair, dirigeons-nous vers l'église pour en examiner les ruines...

■ *Les ruines de l'église*

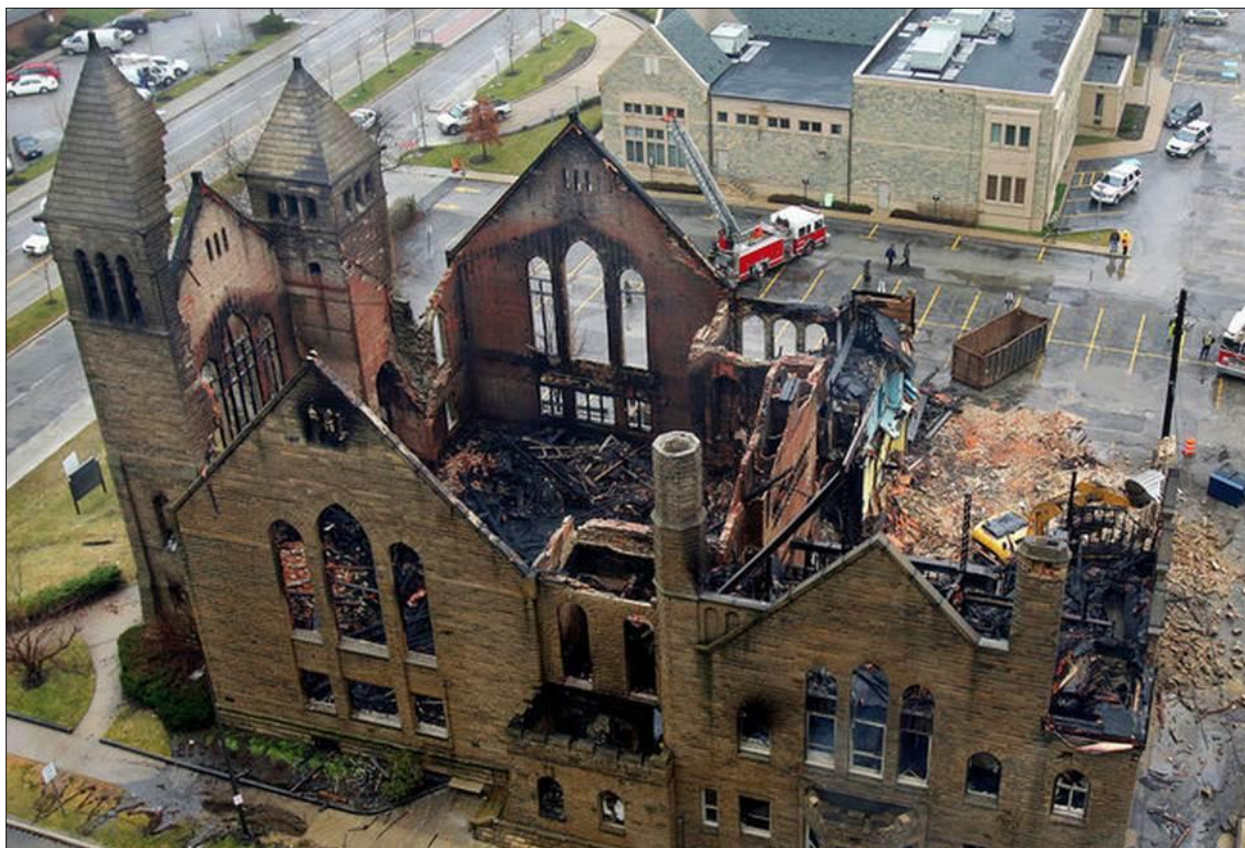
→ Voici l'église d'Oradour avant le drame.





↑ La voici après. Ce qui frappe tout d'abord, c'est la disparition de toutes les toitures. Cela fait penser à un incendie généralisé,...

↓ ...comme celui qui a dévoré cette église américaine, lui faisant perdre sa charpente et ses couvertures. Cependant, méfions-nous des conclusions hâtives.





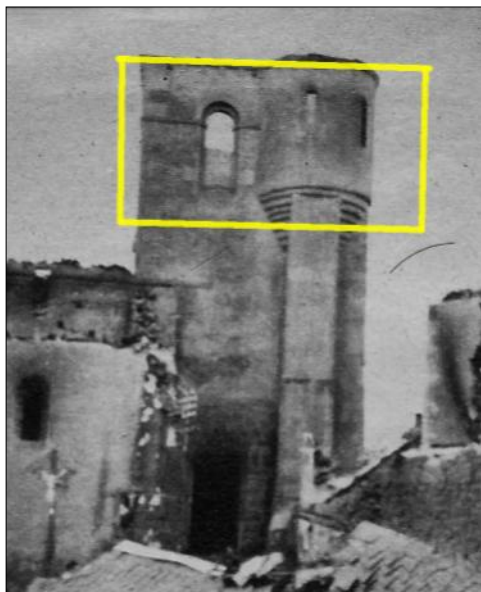
↑ Voici la collégiale de Nivelles après un bombardement en mai 1940. Quelques bombes l'ont touchée et les explosions qui ont secoué l'édifice ont soufflé ses toitures principales. La ressemblance avec l'église d'Oradour est indéniable.



← Voici maintenant l'église de Saint-Gildas-des-Bois, en Loire-Atlantique. Le 12 août 1944, une bombe pénétra presque verticalement dans le clocher qui fut donc secoué par une explosion de l'intérieur.



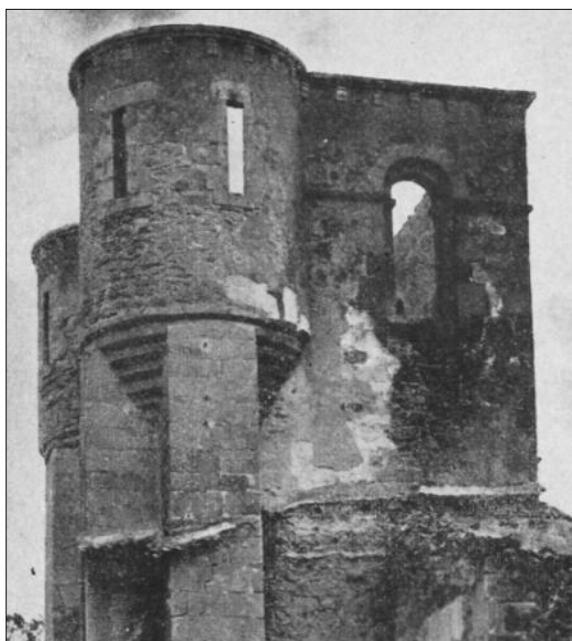
← Comparez avec cette photo de l'église d'Oradour prise sous un angle similaire. La ressemblance entre les deux clochers est si frappante qu'on peut émettre l'hypothèse qu'une explosion a secoué l'intérieur du clocher d'Oradour.



← Un fait, d'ailleurs, étaye cette hypothèse. Regardez cette face du clocher prise peu après le drame. Sur les ouvertures entourées, on ne distingue nulle trace de suie.



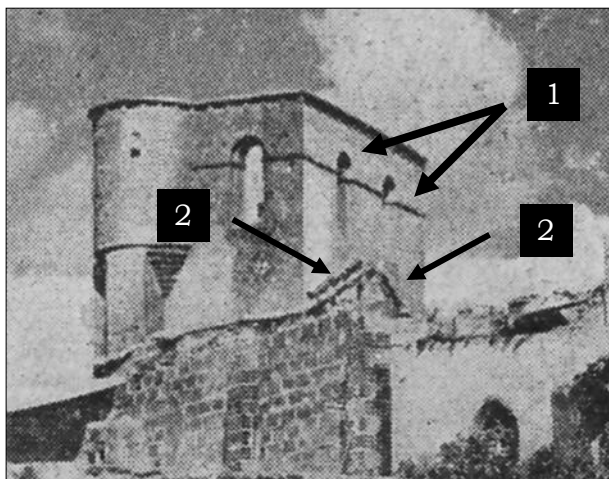
↑ Même remarque pour cette autre face.



↑ Même remarque là aussi. La trace de noir de fumée que l'on distingue...



↑ ...vient de l'incendie du petit local qui s'appuyait contre le clocher. Il a provoqué la chute du crépi à l'endroit que léchaient les flammes ainsi que cette trace de noir.



← J'en termine avec la seule photo connue de la quatrième face après le drame. Les deux ouvertures sont indiquées par des flèches numérotées « 1 ». On ne distingue là non plus aucune trace de suie. Les deux flèches numérotées « 2 » montrent la trace du toit de la nef. Notez encore une fois l'absence de suie, ce qui pourrait renforcer la thèse de toitures soufflées par une ou plusieurs explosions. **Les ouvertures du clocher ne montrent donc aucune trace de suie.**

→ Or, à supposer que, comme le prétend Marguerite Rouffanche, les Allemands aient mis le feu en posant du combustible (chaises, fagots, etc.) sur les cadavres des femmes et des enfants, l'incendie aurait atteint le clocher en progressant vers le haut.

Témoignage de Marguerite Rouffanche, 30 novembre 1944.

50

ORADOUR-SUR-GLANE

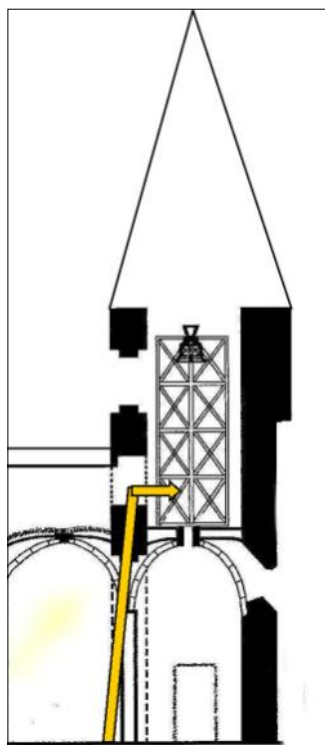
épouvanté. J'y pénétrai à sa suite, et, résignée, je m'assis sur une marche d'escalier. Ma fille vint m'y rejoindre. Les Allemands, s'étant aperçus que cette pièce était envahie, abattirent sauvagement ceux qui y venaient chercher refuge. Ma fille fut tuée près de moi d'un coup de feu tiré de l'extérieur. Je dus la vie à l'idée que j'eus de fermer les yeux et de simuler la mort.

« Une fusillade éclata dans l'église. Puis de la paille, des fagots, des chaises, furent jetés pêle-mêle sur les corps qui gisaient sur les dalles.

« Avant échappé à la tuerie et n'ayant reçu aucune blessure

→ Et même en prétendant, comme Pierre Poitevin, que les Allemands soient montés jusqu'au clocher pour y déposer de mystérieuses « pastilles incendiaires »...

↓ ...le petit escalier en colimaçon les aurait conduits à la base du clocher. C'est donc là qu'ils auraient déposé ces pastilles...



DANS L'ENFER D'ORADOUR

53

bancs, les voitures des bébés, apportent des [Les Waffen SS] gements de paille et de foin.

Ils confectionnent l'immense bûcher devant l'autel de la mère de la Vierge. Ils y jettent les corps encore chauds des enfants avec ceux des femmes, jeunes et vieilles, dont les membres sont déjà raidis par la mort.

Un certain nombre d'autres ne sont peut-être qu'évanouis, que blessés et seront brûlés vifs. Que leur importe !

Ils disposent également des branchages et du fourrage dans le chœur et dans la nef, sur les dizaines de victimes qui, partout, pêle-mêle, jonchent le sol inondé de sang.

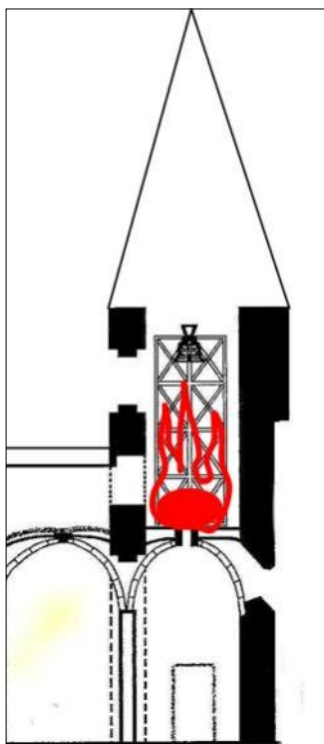
Ils établissent sous la sacristie un foyer dont la porte extérieure de la cave servira de tirage pour activer la combustion et la grande tribune en bois est bourrée de matières inflammables.

Quand se terminent ces préparatifs méthodiques et minutieux, des mains sacrilèges fracturent le tabernacle et s'emparent du saint-ciboire en or.

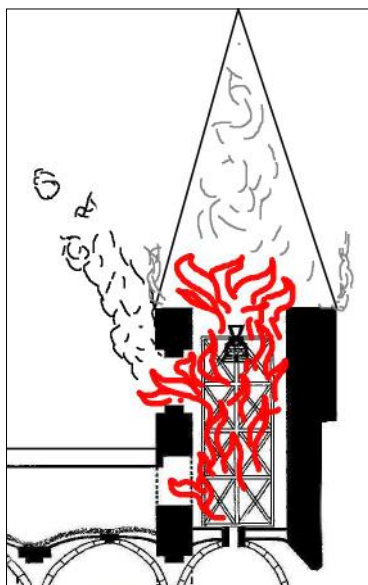
La profanation est accomplie. Le suprême outrage à la chrétienté est consommé.

Puis, le feu est mis, vraisemblablement à l'aide de pastilles incendiaires. Il est jeté sur les combles, dans le clocher, allumé à l'intérieur et il gagne simultanément tout l'édifice.

Le sanctuaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ est un véritable enfer où vont griller des monceaux de cadavres.



↑ ...et c'est donc de là qu'aurait débuté le feu avant de progresser vers la toiture.



↑ En conséquence, pendant un laps de temps assez long, la fumée serait sortie par les seules ouvertures disponibles : les ouvertures pratiquées lors de la construction du clocher. On devrait donc y voir des traces de suies...



↑ ...comme ce fut par exemple le cas à Chevry, dans l'Ain, où l'église brûla le 7 mai 2012. ↓



Cette autre vue du clocher confirme. La toiture ne s'étant pas tout de suite effondrée, la fumée dut sortir par les ouvertures, laissant de larges traces de suie sur les murs.





↑ Cette photo est extraite d'un film qui montre l'incendie criminel de l'église de Vaaler, en Norvège*. Le feu a pris au niveau du sol avant de progresser vers le haut. Regardez le clocher. Le feu règne à l'intérieur mais le toit ne s'est pas encore crevé. Dès lors, la fumée sort par les ouvertures disponibles.

↓ C'est encore plus net sur cette image prise alors que l'incendie a bien progressé.



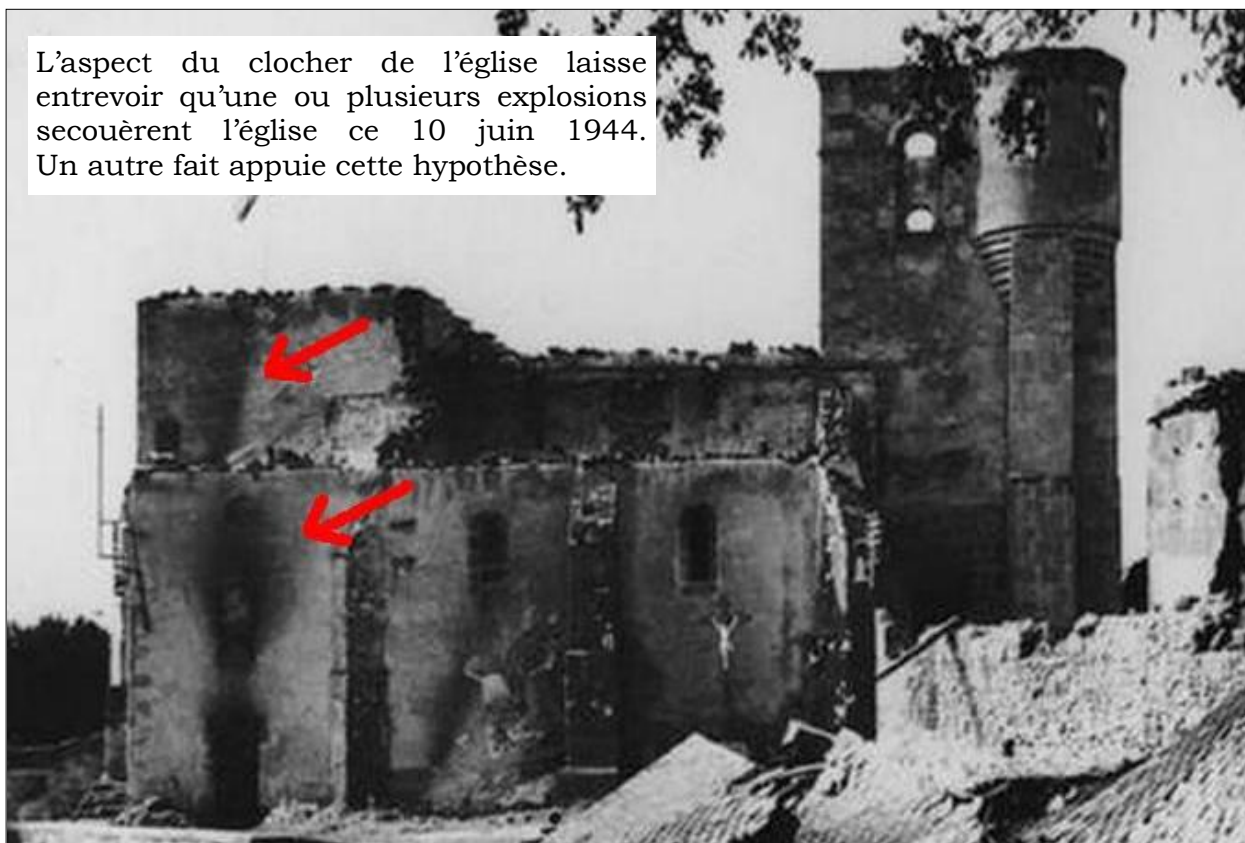
* La vidéo est visible à l'adresse suivante :
<http://www.youtube.com/watch?v=wedmFkvbbhA>

Il faudra attendre de très, très longues minutes pour que la toiture s'effondre, les flammes et la fumée pouvant alors sortir à la verticale.



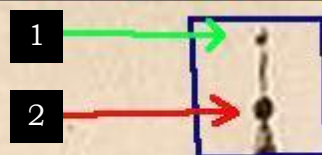
Certes, différentes parties de l'église d'Oradour ont été soumises à des incendies de plus ou moins grande intensité, comme en témoignent les traînées de noir de fumée indiquées sur la photo par des flèches. Mais il est indéniable que ce ne sont pas les principaux événements à l'origine de la destruction de l'édifice.

L'aspect du clocher de l'église laisse entrevoir qu'une ou plusieurs explosions secouèrent l'église ce 10 juin 1944. Un autre fait appuie cette hypothèse.

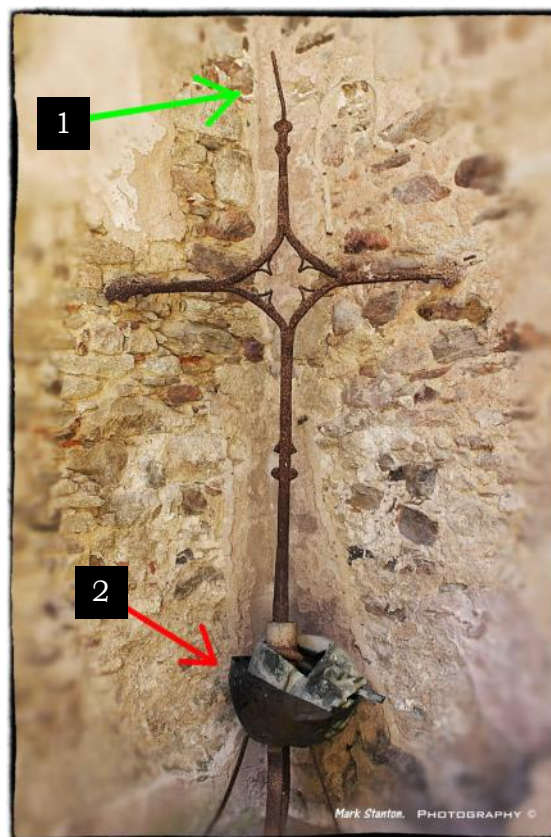
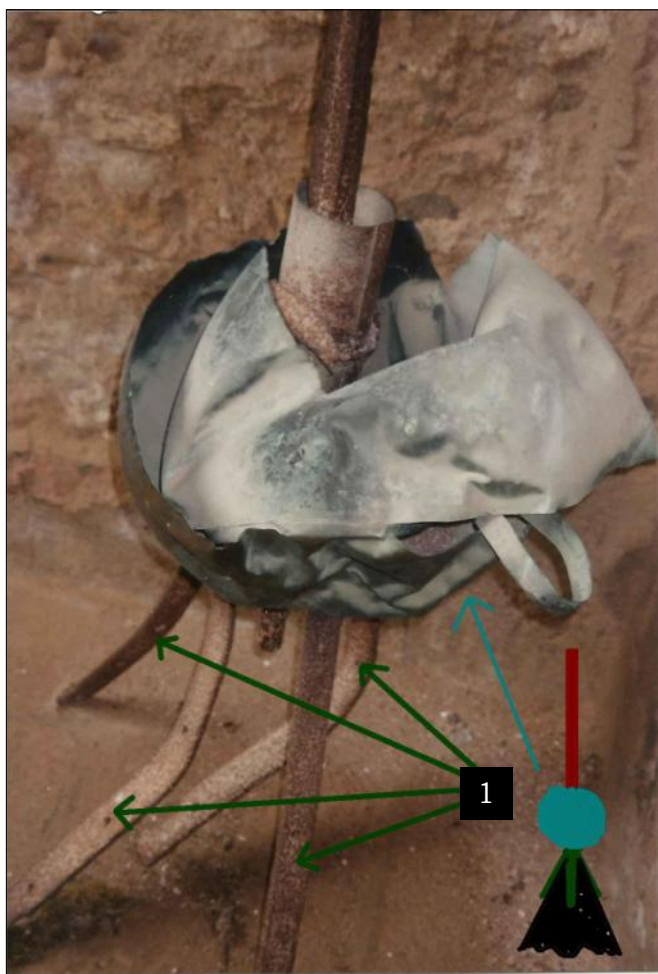


■ La croix faîtière

Au sommet du clocher, entourée, vous voyez ce que l'on appelle la croix faîtière. Indiquée par une flèche « 1 », une sphère supérieure, et par une flèche « 2 », une sphère inférieure, plus grande.



→ Cette croix est encore visible à l'intérieur des ruines de l'église. Une flèche « 1 » indique la position de la sphère supérieure (disparue) et l'autre flèche montre la sphère inférieure. Approchons nous.



← Indiquées par des flèches « 1 », les quatre barres qui permettaient de fixer la croix au sommet du clocher. La sphère, qui était creuse, est très abîmée. Mais elle subsiste, n'ayant été que bosselée. Malgré sa finesse, elle n'a pas fondu. Ce fait est capital, car regardez (page suivante) cet incendie de clocher.



↑ Le feu a atteint la toiture et pendant longtemps, très longtemps, les flammes vont lécher la base de la croix faîtière. Ici, elle est en pierre.

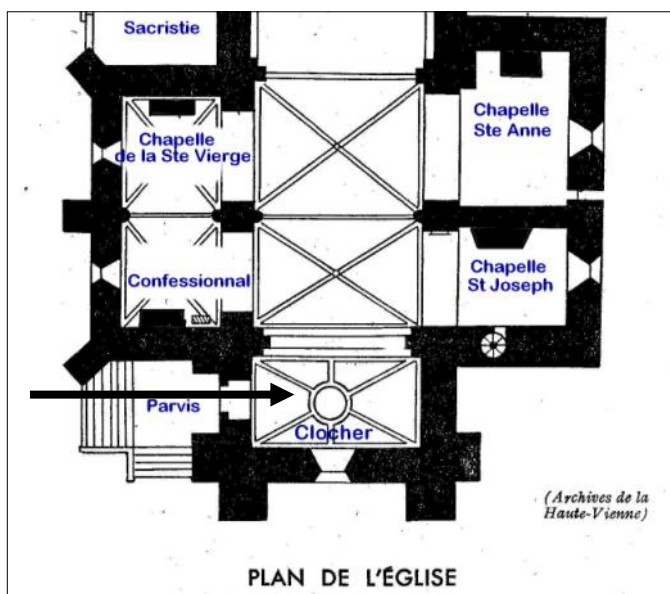


↑ Mais que se passerait-il s'il s'agissait d'une fine sphère en laiton ? Chauffée par l'air et par le rayonnement, elle fondrait sûrement. Or, aujourd'hui cette fine sphère est parfaitement visible, coupée en deux et fortement bosselée, certes, mais ne portant nulle trace de fusion.

La croix faîtière n'a pas été plongée dans un incendie. Dès lors, que lui est-il arrivé ?



↑ On peut émettre l'hypothèse qu'elle a été éjectée lors de l'explosion du clocher. La fine sphère se sera brisée en deux et bosselée lors de sa chute à terre.



■ **Les cloches partiellement fondues**

Pénétrons maintenant à l'intérieur de l'église. Du parvis, nous arrivons sous le clocher.

→ La première chose que l'on voit, ce sont les deux cloches fondues, avec le marteau d'une d'entre elles prisonnier du bronze solidifié.



→ Une cloche ne fond pas dans un incendie de clocher. Sur la photo, la tour Victoria du Parlement d'Ottawa lors du sinistre du 3 février 1916. Jusqu'à minuit, alors que les flammes ravageaient l'endroit, la vieille cloche sonna toutes les heures. Elle tomba immédiatement après minuit...



↓ La voici aujourd'hui, après restauration. Bien qu'abîmée et oxydée, la cloche avait survécu à l'incendie.



Cloche originale de la tour Victoria (1875-1877), restaurée en 2000. Cette cloche fut sauvée des ruines de la tour de l'Horloge détruite par un incendie le 3 février 1916. « Le feu fit rage pendant des heures et la tour principale ne fut atteinte que vers onze heures du soir. Un des incidents les plus pathétiques de cette mémorable nuit, lequel émut les spectateurs furent les douze coups de la vieille horloge battant minuit. Lorsque les son si bien connus de tous retentirent à travers la mer de flammes, ce fut comme si une voix humaine s'en était élevée ». (Extrait du rapport de 1916 du sous-ministre des travaux publics du Canada).

Photo : © GrandQuebec

S. Bloomingville church destroyed by fire

■ Some suspect LGBT-tolerant church targeted by arsonist

Story

Comments

Image (2)

Share Print Font Size:

Tweet 8

Like 58

Previous Next



Debra Tobin/ Logan Daily News

Posted: Friday, August 17, 2012 4:45 pm | Updated: 5:32 pm, **Fri Aug 17, 2012.**

By DEBRA TOBIN Logan Daily News Reporter
dtobin@logandaily.com

SOUTH BLOOMINGVILLE — All that remains of South Bloomingville's last historic landmark are smoldering embers and the bell that once could be heard throughout the community. Residents woke early Friday morning saddened to find that the South Bloomingville Christian Church was burned nearly to the ground.

Laurelville and Washington Township volunteer firefighters were called to the scene at approximately 2:55 a.m., but were unable to save the structure. No injuries were reported.

The State Fire Marshal's Office and Hocking County

↑ Le 16 août 2012, dans l'Ohio, une église fut totalement détruite par un incendie.

→ La cloche, là aussi, survécut au sinistre. On la voit parmi les ruines.





↑ Les deux cloches que vous voyez sont celles de l'église de la Sainte-Trinité, à Downtown, dans l'Indiana. En 1975, l'église a été presque entièrement détruite par un incendie. Les cloches sont fendues, voire brisées par endroit, mais pas fondues.

↓ Voici maintenant la cloche de l'ancienne cathédrale de Notre-Dame du Bon Port, détruite le 8 mai 1902 lors de l'éruption de la montagne Pelée. Malgré la nuée ardente et l'incendie qui suivit, elle s'est seulement déformée, avant de tomber et de se déchirer longitudinalement.





- ↑ J'en termine avec l'incendie de l'église Sainte-Marie, à Lubeck, lors du bombardement anglais fin mars 1942.
- ↓ Les cloches sont tombées et se sont brisées au sol, sans avoir fondu pour autant.





Après la nuit tragique du 27 août 1996, qui avait vu l'église Saint Nicolas de BRUNEHAMEL être la proie des flammes, laissant, à l'apparition du jour ruines et désolation, pans de murs calcinés, pignons noircis miraculeusement épargnés dressés vers le ciel, la volonté de reconstruction s'est exprimée par tous avec le soutien de

la municipalité. Après une année de réflexion et démarches administratives, l'effort se concrétise avec l'intervention de tous les corps de métiers et les différentes étapes de la résurrection se succèdent à l'émerveillement des habitants.

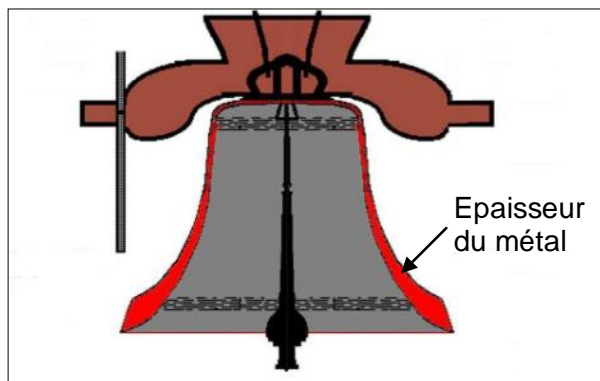
Les restes d'une cloche fondue placés à l'entrée de l'église rappellent ce triste événement.



↑ Cela dit, voici un article consacré à l'incendie, en 1996, de l'église de Brunehamel, dans l'Aisne. On y voit une petite cloche dont la partie supérieure a disparue, fondue.

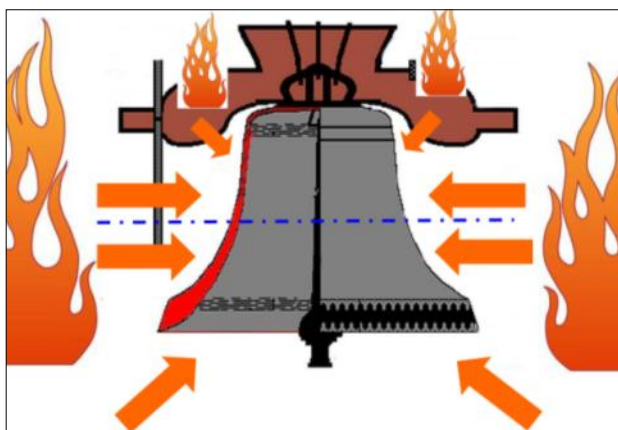
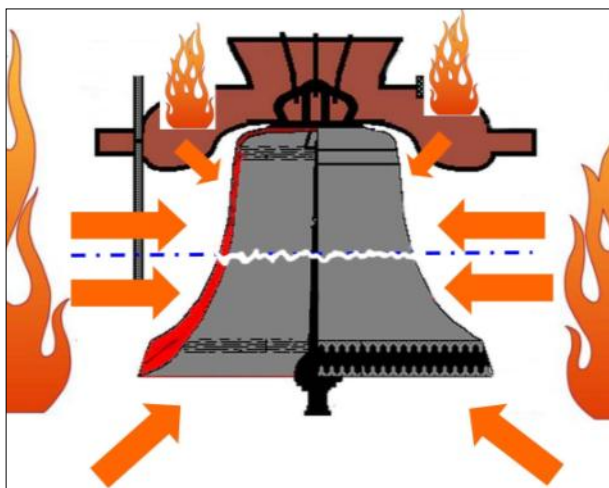
↓ Une autre cloche intéressante est celle de l'ancienne maison Depaz, sur l'île de la Réunion, entièrement détruite lors de l'éruption de la montagne Pelée. Comme à Brunehamel, le haut a disparu alors que le bas est intact, au point qu'on y voit encore les inscriptions.





↑ J'explique ce fait de la façon suivante : voici une cloche en coupe, ce qui permet de voir l'épaisseur du métal. On s'aperçoit qu'une grande partie de la masse se trouve vers le bas.

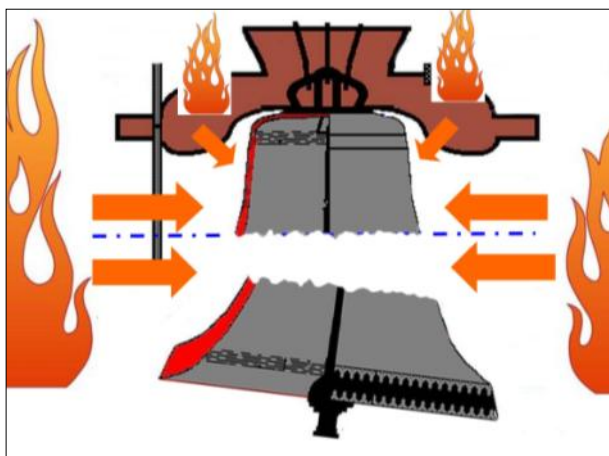
→ Voici maintenant une cloche placée dans un clocher. La grosse pièce de bois qui la maintient s'appelle le mouton. Maintenant, imaginez ce clocher en flammes.



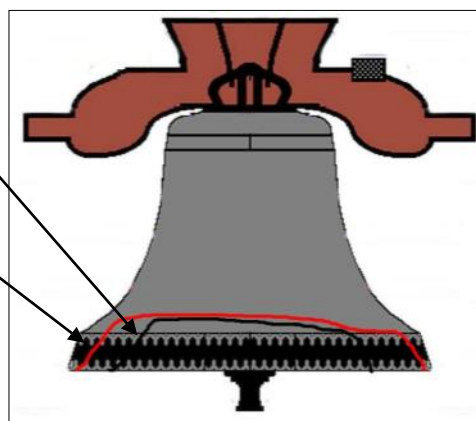
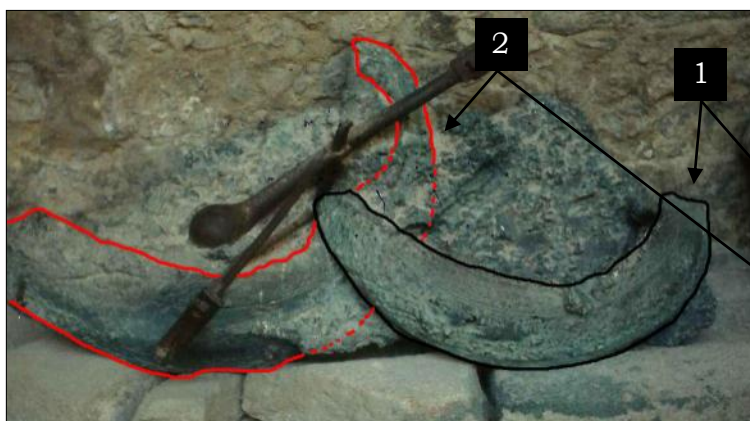
↑ La cloche va recevoir par rayonnement de la chaleur de tous les côtés. Le bronze va donc s'échauffer. Mais sachant qu'il est beaucoup plus fin en haut, c'est le haut qui, le premier, va perdre ses propriétés mécaniques.

↗ Au bout d'un certain moment, le bas pesant beaucoup plus lourd, une brisure va s'opérer au sein de la cloche,...

← ... qui va entraîner la chute de la partie inférieure. Dans certains cas, cette chute va l'extraire du brasier, ...



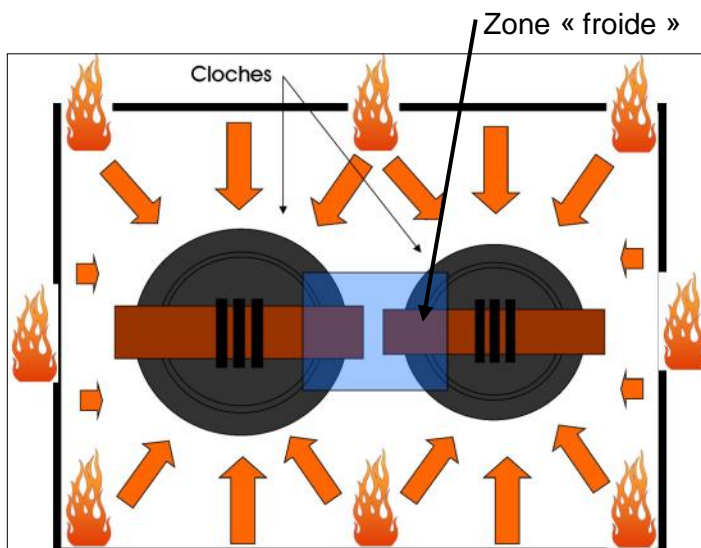
→ ... d'où cette partie qui sera retrouvée intacte, alors que le haut a disparu.

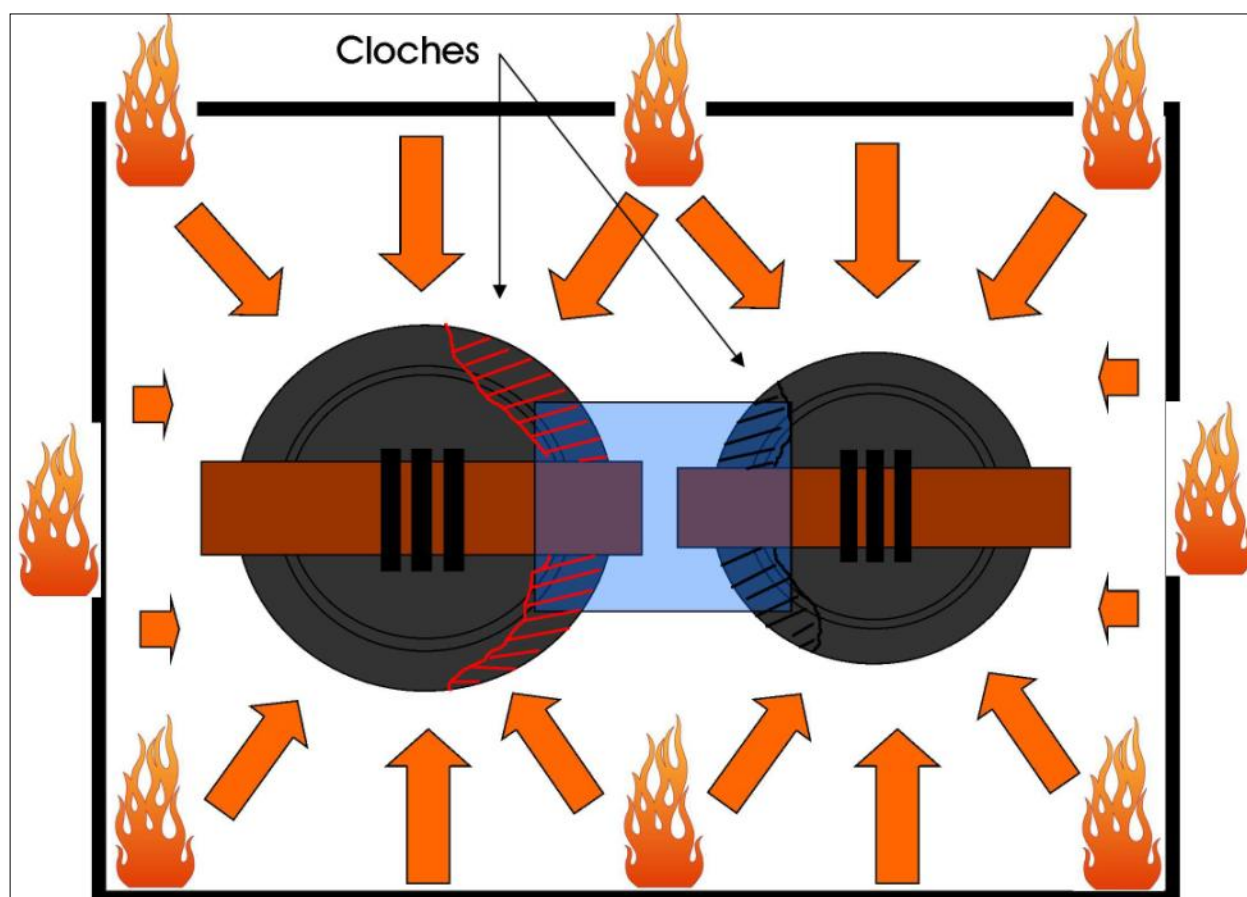


↑ Rien de tout cela à Oradour. Des deux cloches présentes dans le clocher le 10 juin 1944, il ne reste quasiment rien, excepté deux fragments des bords inférieurs que nous avons entourés.

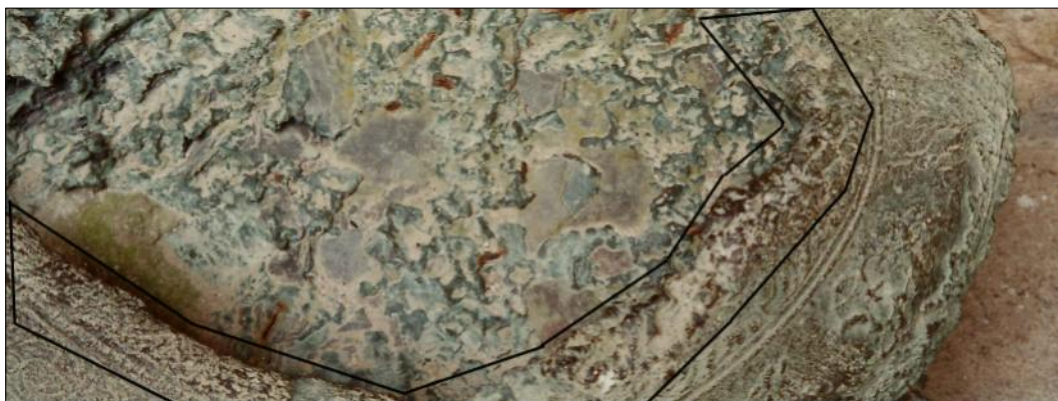
↑ Voici à quoi cela correspond au regard de la cloche entière. C'est très faible.

→ Certains pourront nous répondre qu'il y avait deux cloches dans le clocher d'Oradour. Le schéma (en vue de haut) montre que lorsque l'incendie fait rage et que le rayonnement (ici symbolisé par des flèches) frappe les cloches, il existe une petite zone (symbolisée par un rectangle clair) où ce rayonnement est moins intense. Cela pourrait expliquer la subsistance d'une seule petite partie de la base. L'argument est pertinent. Mais trois choses s'y opposent :





↑ 1. Les fragments des cloches qui subsistent sont trop grands en comparaison de la zone de moindre intensité.



↑ 2. Si l'on inspecte de près le petit fragment, très visible, on s'aperçoit que les bords sont doux, donc qu'ils résultent d'une fusion.



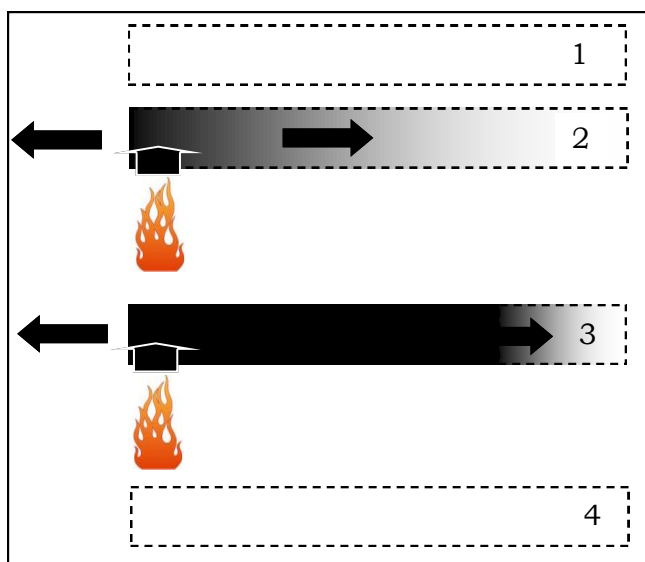
← Comparez avec le bord de la cloche de la maison Depaz. Il présente des angles très marqués, issus d'une brisure.



↑ C'est encore plus net avec les cloches de Lubeck. Les angles sont nettement marqués et les surfaces rugueuses. Là aussi, il y a eu brisure. A Oradour, ce que l'on voit n'est pas une brisure, mais une frontière assez nette entre ce qui a fondu et ce qui n'a pas fondu (voir page précédente). Quelle conclusion en tirer ? Je m'explique.

→ Le rectangle en haut (1) de l'image symbolise une barre métallique à température ambiante.

Si vous la chauffez (2), de l'énergie va lui être apportée. La température montera à l'endroit chauffé et la chaleur s'évacuera de deux façons : par perte vers l'extérieur (flèche de gauche) et par conduction dans la matière (flèche de droite). Cette conduction fait qu'au bout d'un moment, toute la barre sera chaude bien qu'elle n'ait été chauffée qu'à une seule extrémité (3). Si le chauffage n'a pas été violent, une fois le feu retiré, la barre refroidira sans avoir subi le moindre changement (4).

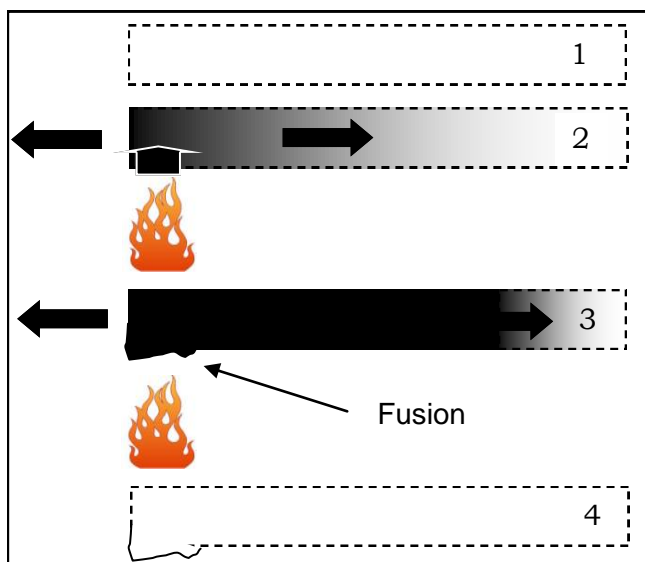


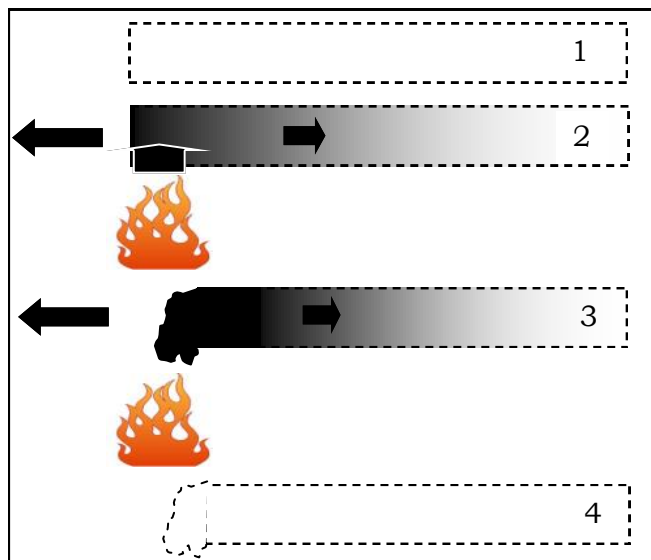
→ En revanche, si le feu est plus violent, toute l'énergie emmagasinée ne pourra pas être évacuée.

La partie évacuée par conduction entraînera une élévation de température dans la barre (2).

Quant au surplus restant, il entraînera une destruction de la structure interne du métal qui va commencer à fondre (3).

Une fois le feu retiré, la barre refroidira mais gardera des traces plus ou moins grandes de fusion (4).

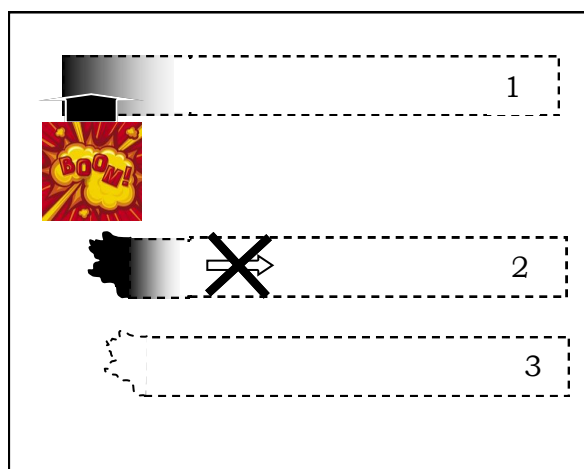




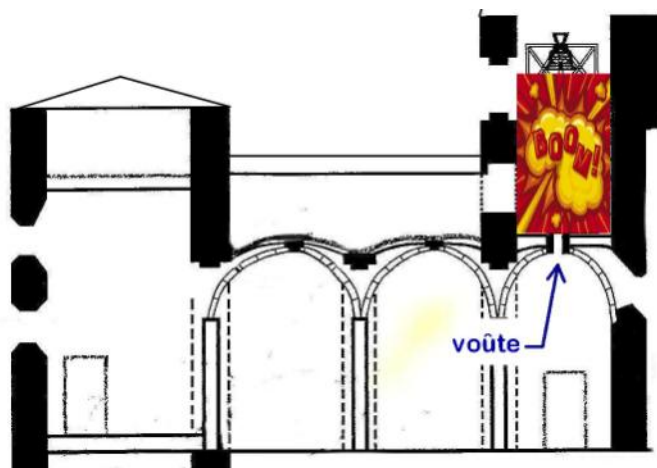
← Pour obtenir une fusion totale de l'extrémité tout en sauvegardant le reste, il faudrait un feu très, très puissant. L'énergie qu'il donnerait serait telle qu'une grande partie ne pourrait pas être évacuée, entraînant la fusion rapide de l'extrémité (2 & 3). La rapidité du phénomène ferait que la chaleur n'aurait guère le temps de s'écouler le long de la barre par conductivité (3). Il en résulterait une frontière assez nette entre la zone détruite (voire disparue) et celle conservée (4). L'ennui est qu'un feu si puissant se révèle très difficile, voire impossible à réaliser lorsque le combustible est du bois (ce qui est le cas dans un clocher).

Par conséquent, la façon dont les cloches d'Oradour ont été détruites paraît relever du mystère. Qu'est-ce qui a pu provoquer cette frontière si nette entre les parties bien conservées et les parties disparues ? Réponse possible : une explosion.

Dans le cadre de notre exposé, on peut considérer une explosion comme une combustion qui s'emballe. L'énergie est instantanément libérée sous forme de chaleur et d'une onde de choc (élévation subite de la pression).



← Une partie de l'énergie libérée va être absorbée par le métal (1), ce qui provoquera une fusion quasi instantanée et un éparpillement du métal fondu (2). Le phénomène sera si bref qu'aucun écoulement de la chaleur par conduction ne surviendra. Il en résultera une frontière très nette entre la partie disparue par fusion et la partie intacte (4). L'état des cloches visibles dans l'église d'Oradour vient donc confirmer la thèse de l'explosion violente qui s'est produite dans le clocher.



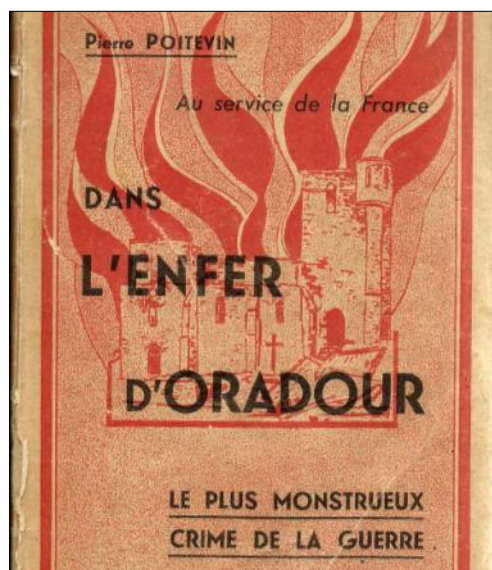
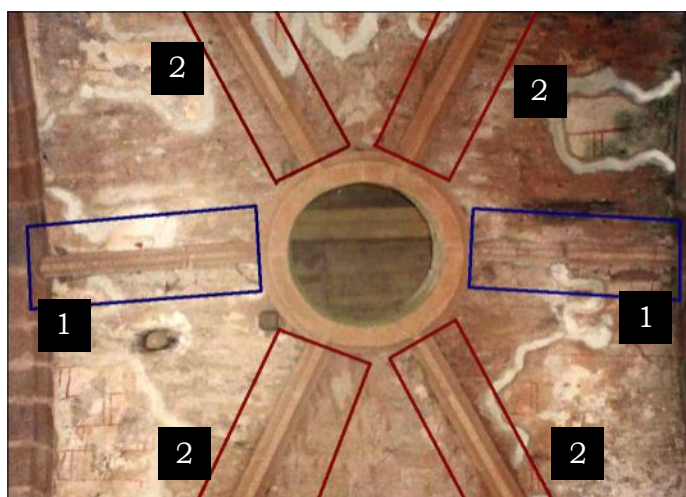
■ La voûte du clocher

Certains me répondront que si une violente explosion avait secoué cette partie de l'église, elle aurait sans doute endommagé la voûte qui se trouve juste au-dessous.



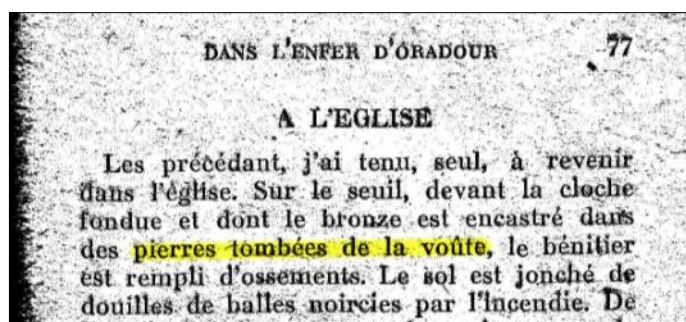
↑ Or, me dira-t-on, cette voûte est aujourd'hui encore parfaitement visible, avec l'oculus central. C'est certes ce que l'on veut faire croire.

→ Mais regardez les pierres des ogives entourées (1) et comparez avec celles entourées (2). Nul n'est besoin d'être un spécialiste pour voir que les premières sont anciennes alors que les secondes sont modernes. C'est la preuve d'une reconstruction tardive d'au moins une partie de la voûte.



← En doutez-vous ? Alors ouvrez l'un des premiers livres parus sur la question.

↓ L'auteur parle de « *pierres tombées de la voûte* ». Le fait qu'il soit sur le seuil de l'église démontre qu'il s'agit bien de la voûte du clocher.

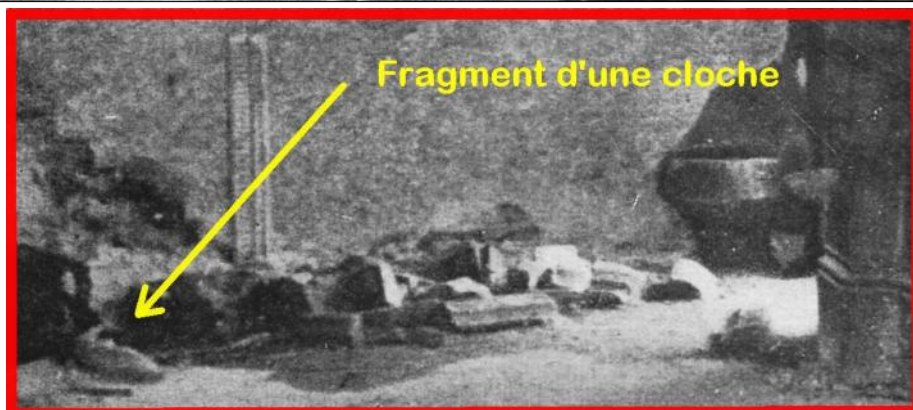
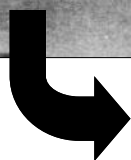
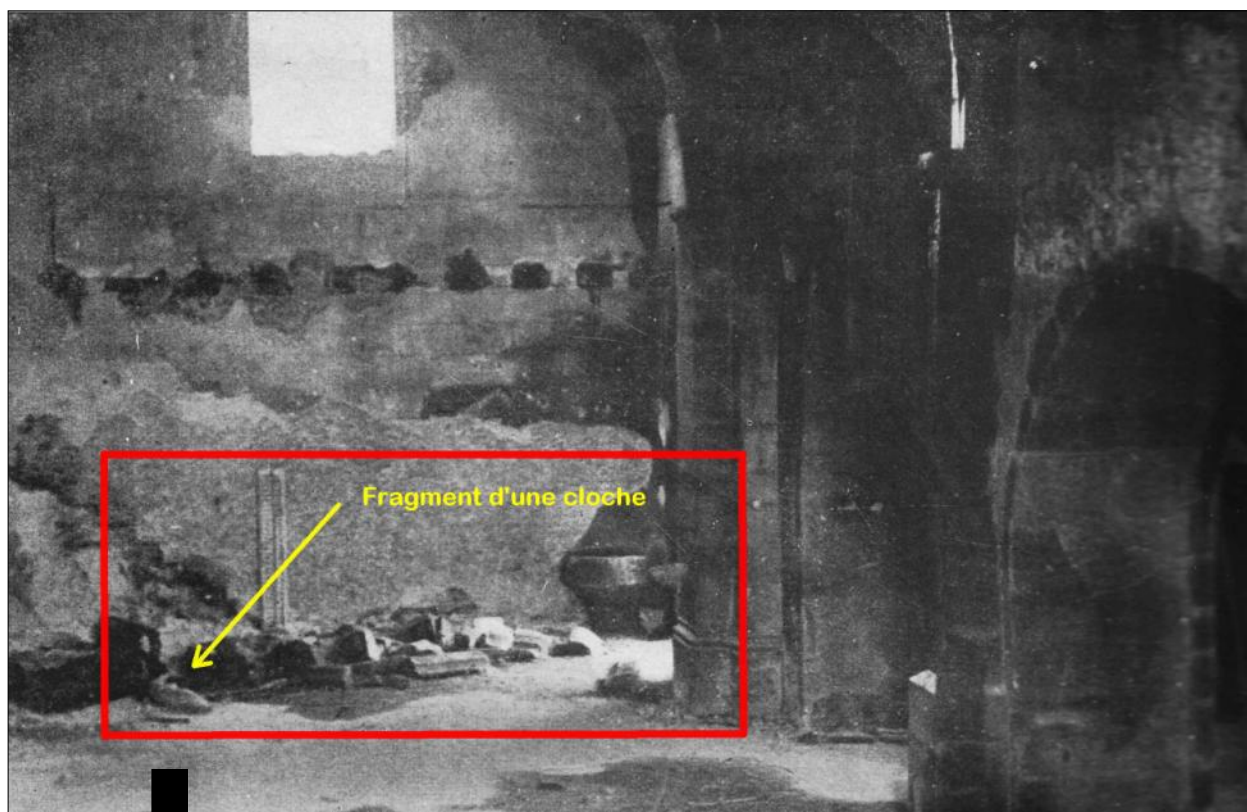




← Plus loin, d'ailleurs, il publie un cliché qui montre des « *pierres de la voûte du clocher effondré* ». On ne saurait être plus clair.

↓ Les pierres des ogives sont également visibles sur cet autre cliché, ainsi qu'un fragment de cloche.

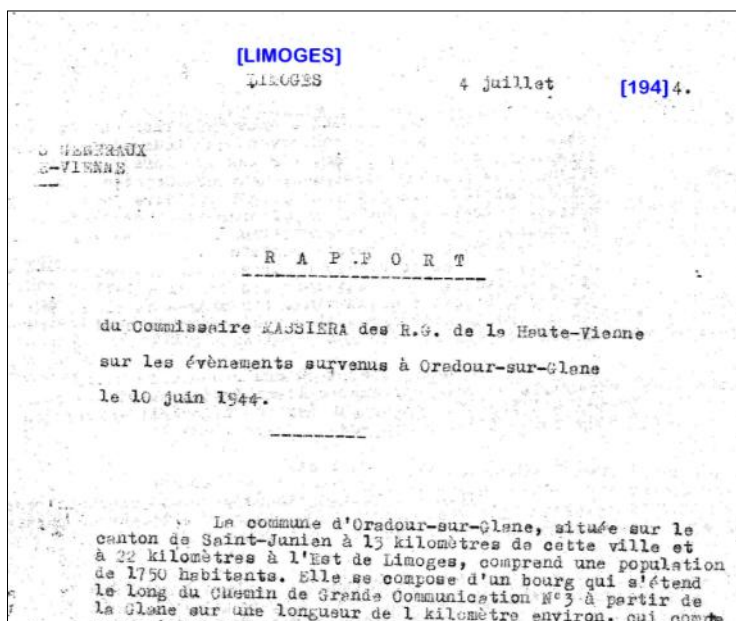
Sachant que les voûtes de la nef se sont effondrées en novembre 1944, ces pierres ne peuvent provenir que du clocher...



➔ J'ajoute qu'en juin 1945, le Gouvernement publia un rapport émanant des Renseignements généraux, daté du 4 juillet 1944 et concernant le drame d'Oradour.

↓ Le rédacteur avait clairement écrit : « *la voûte du clocher qui surplombait l'église s'est effondrée* ».

La voûte telle qu'on la voit aujourd'hui est le fruit d'une reconstruction au moins partielle. Loin de contredire la thèse de l'explosion dans le clocher, son état le 10 juin au soir l'appuie au contraire.



Comme il a été dit précédemment, dans la sacristie dont le plancher s'était effondré, une trentaine de cadavres calcinés gisaient sous les décombres.

Dans la cave du presbytère qui est située à droite de l'église et qui la touche sur un point, dix cadavres calcinés en partie ont été découverts et ont du être jetés à cet endroit le lundi matin par les Allemands.

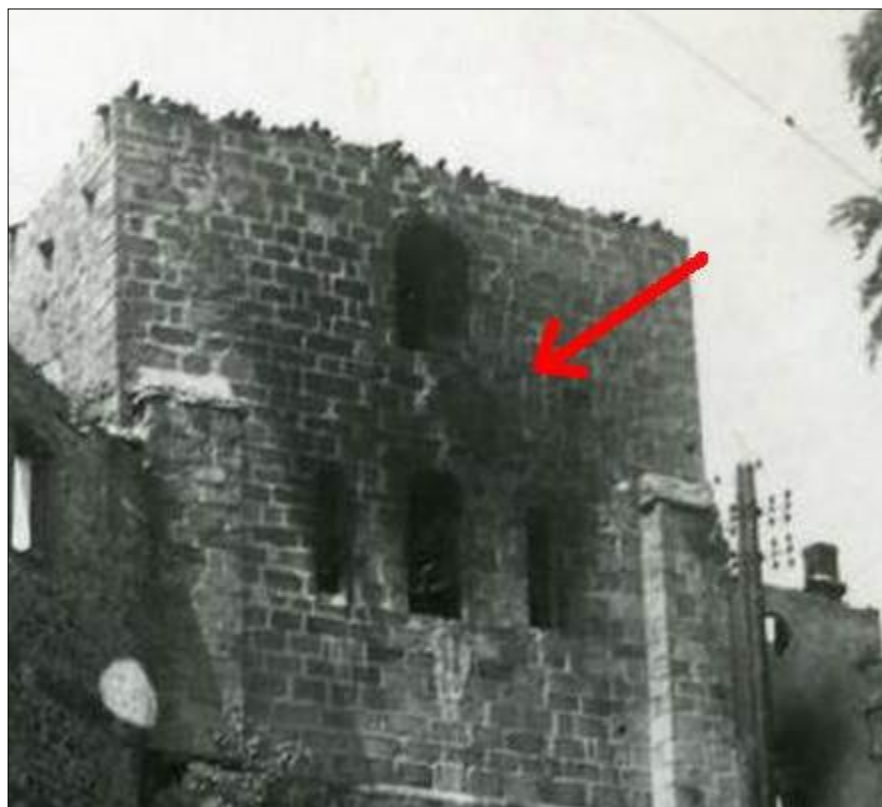
Dans la partie droite du chœur, quelques débris de cadavres non entièrement calcinés, attestaient que le feu avait été moins violent dans cette partie de l'église ; la partie gauche du lieu saint paraît avoir été épargnée en partie par les flammes et le confessionnal en bois se dresse encore intact. Néanmoins, la voûte du clocher qui surplombait l'église s'est effondrée et la cloche a fondu sous l'action de la chaleur.

■ *La nef et le chœur*

Avançons maintenant. Nous voici dans la nef. Au fond, le cœur avec le maître-autel.

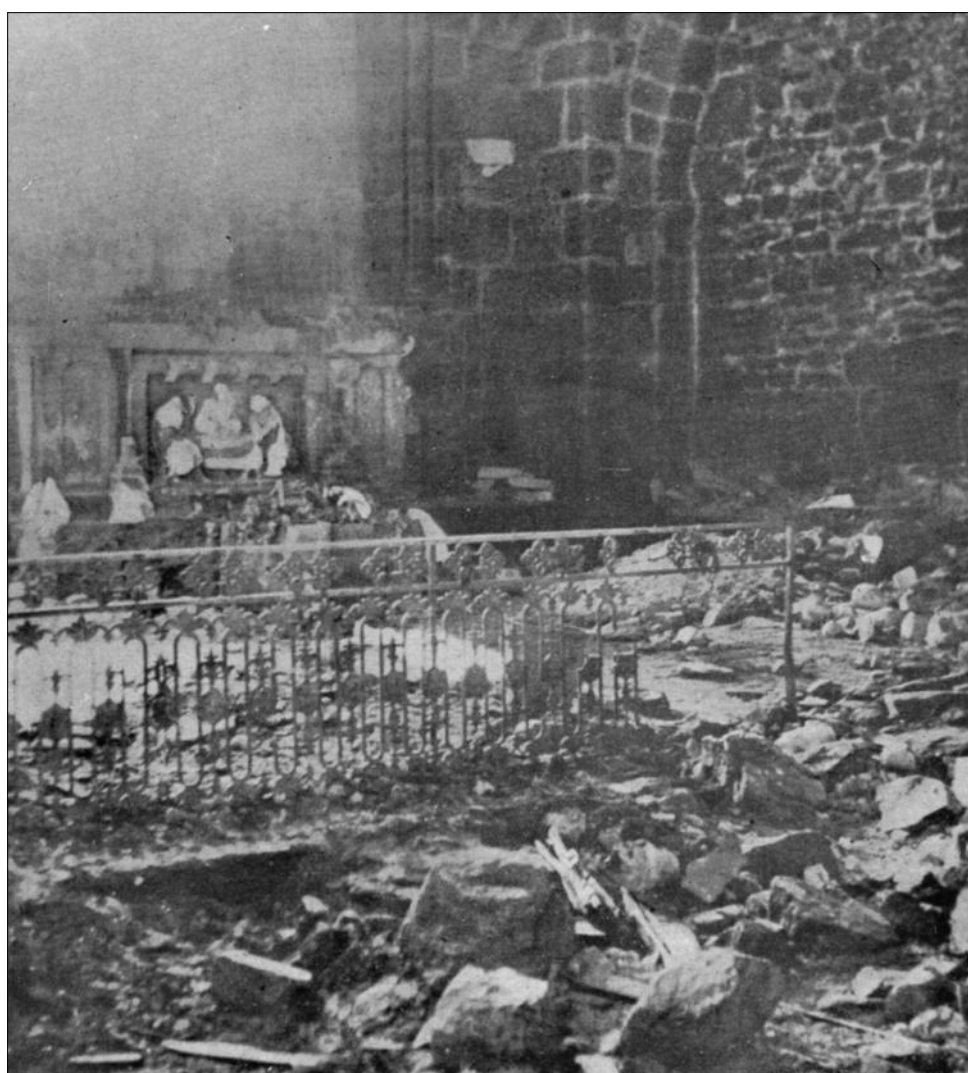
Ci-contre, l'une des rares photos prise peu après le drame et qui montre cette zone. On note que les chaises et les bancs sur lesquels les fidèles suivaient les offices ont disparu.





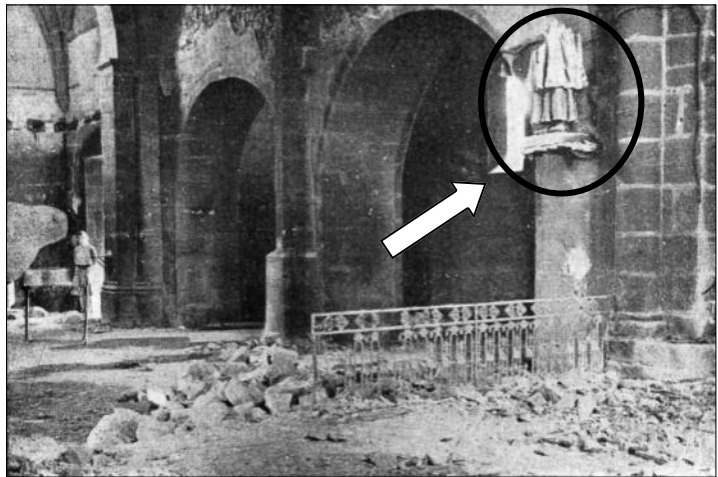
← Une photo prise en octobre 1944, soit quatre mois après la tragédie, montre des traînées de suie au-dessus des trois vitraux situés derrière le maître-autel. Signe manifeste d'un incendie... Cela dit, revenons à l'intérieur.

↓ Le sol est jonché de débris, parmi lesquels de nombreuses pierres.



➔ Considérons maintenant la statue entourée. Il s'agit de celle du curé d'Ars. Le haut a été pulvérisé sans que le bas ne tombe. Qu'est-ce qui a pu faire cela ? Modifions notre angle de vision.

⚡ Le projectile responsable de la destruction a laissé un impact bien visible. La forme nous fait penser à une pierre, pas à une balle.

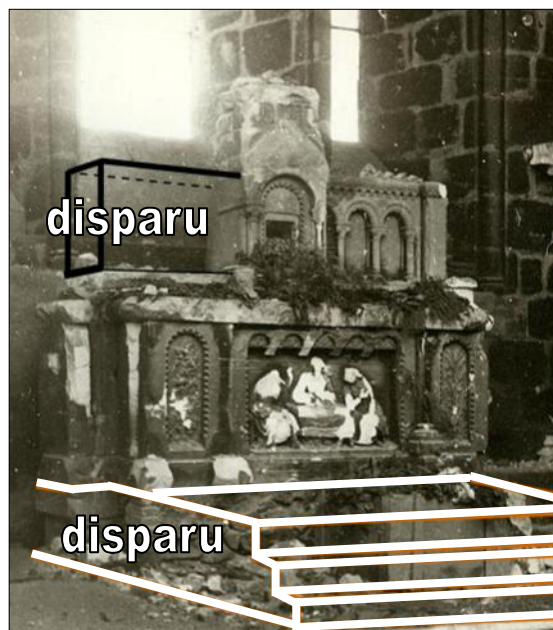
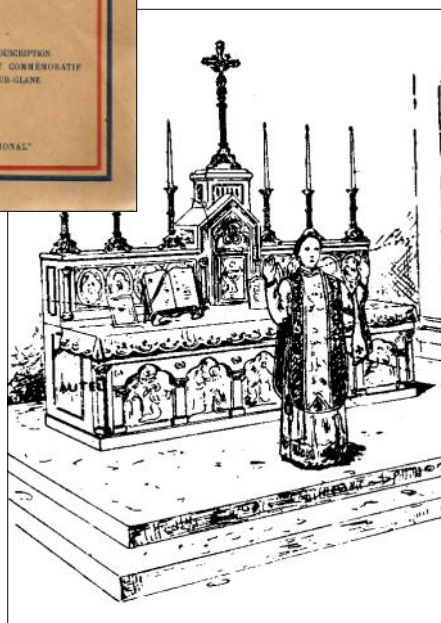
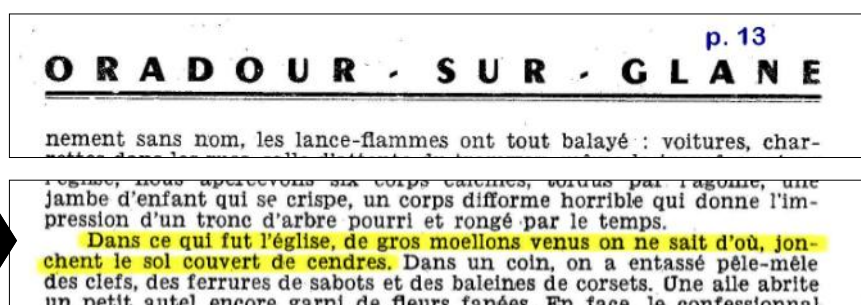
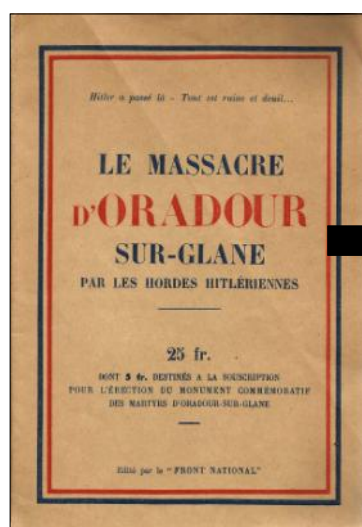


➔ Car voici ce que l'on dit être un impact de balle dans une pierre de cette église bâtie en granit du Limousin. C'est bien plus petit... On doit y voir la preuve que, le jour du drame, des pierres ont été violemment projetées à travers l'église.



D'ailleurs, dans une brochure parue quelques mois après le drame, on lit :
 « Dans ce qui fut l'église, de gros moellons venus on ne sait d'où, jonchent le sol couvert de cendres »*. Si l'auteur n'a pas pu en découvrir la provenance, c'est que les moellons venaient de loin... trop loin pour un homme qui privilégiait la thèse de l'incendie criminel.

* *Le Massacre d'Oradour-sur-Glane par les hordes hitlériennes* (éd. Front National, sd), p. 13



➤ Voici le dessin d'un autel de messe traditionnel. J'appelle votre attention sur l'estrade ainsi que sur le caractère symétrique de l'objet.

A Oradour, ce qui frappe tout d'abord, ce sont les importantes destructions ⬆. Je ne parle pas des impacts, mais des parties qui manquent. L'estrade en bois (représentée en blanc) sur laquelle le prêtre montait pour officier. On n'en voit nulle trace. Et si elle a brûlé, on ne distingue aucune trace de noir sur l'autel. On ne peut donc écarter l'hypothèse qu'elle ait été fracassée. Autre partie manquante : la gauche du tabernacle avec ses trois arches, le tout en plâtre (représentée en noir). Elle a totalement disparu, comme soufflée, pulvérisée. Encore une fois, ce n'est pas un incendie qui a pu provoquer cette dernière mutilation... Approchons-nous davantage et considérons les impacts.

⬇ Les deux traces encadrées peuvent être celles laissées par des balles. En effet...





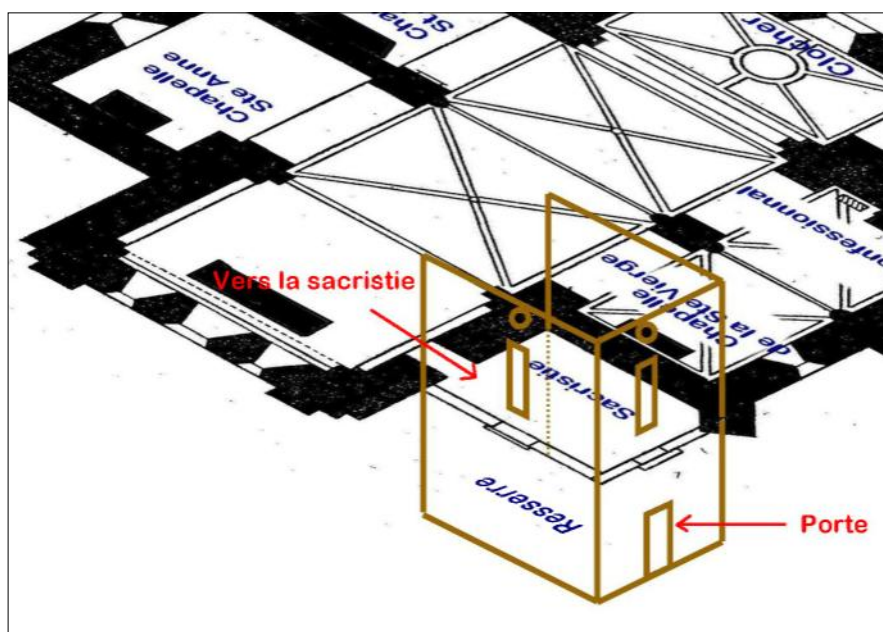
Quoi qu'il en soit, si l'on excepte les marques extérieures de suie au-dessus des vitraux, cette zone n'offre guère de traces d'incendie.

↑ On s'attendait notamment à retrouver les objets de culte (bougeoirs et crucifix) fondus ou partiellement fondus, ce qui aurait laissé des petites flagues de métal solidifiées.

→ Mais ces objets sont encore bien visibles dans la « crypte du souvenir » et, sur l'autel, on ne découvre pas la moindre trace de métal fondu. Nul stigmatisme d'un incendie, donc, au niveau du maître-autel.



■ Le mystère de la sacristie



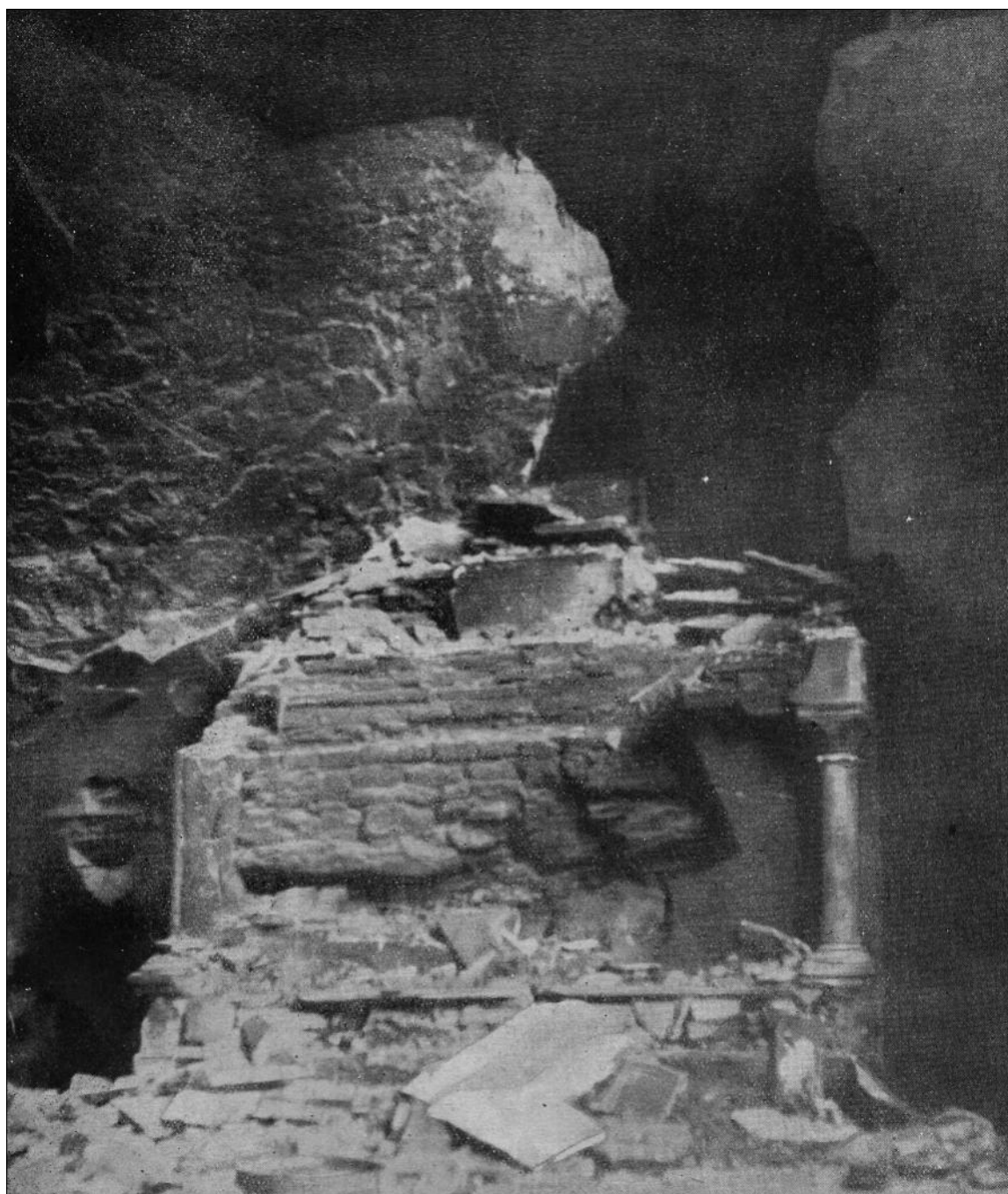
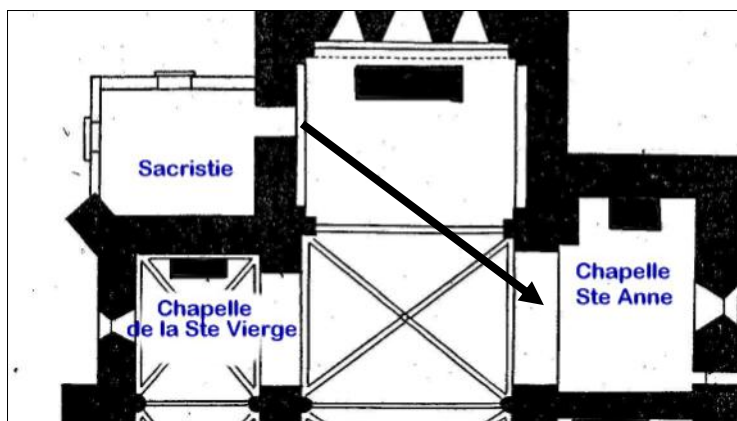
Du chœur, pénétrons dans la sacristie. A notre connaissance il n'existe pas une seule photographie qui montrerait l'intérieur de cette partie de l'église, que ce soit avant ou après la tragédie. Elle avait deux niveaux. En haut, la sacristie proprement dite, éclairée par deux fenêtres. En bas, une sorte de resserre qui communiquait avec l'extérieur par une porte. Un escalier reliait les deux niveaux.

■ *La chapelle sainte Anne*

→ Revenons dans l'église afin d'inspecter les chapelles latérales. Traversant le chœur, nous voyons la chapelle sainte Anne.

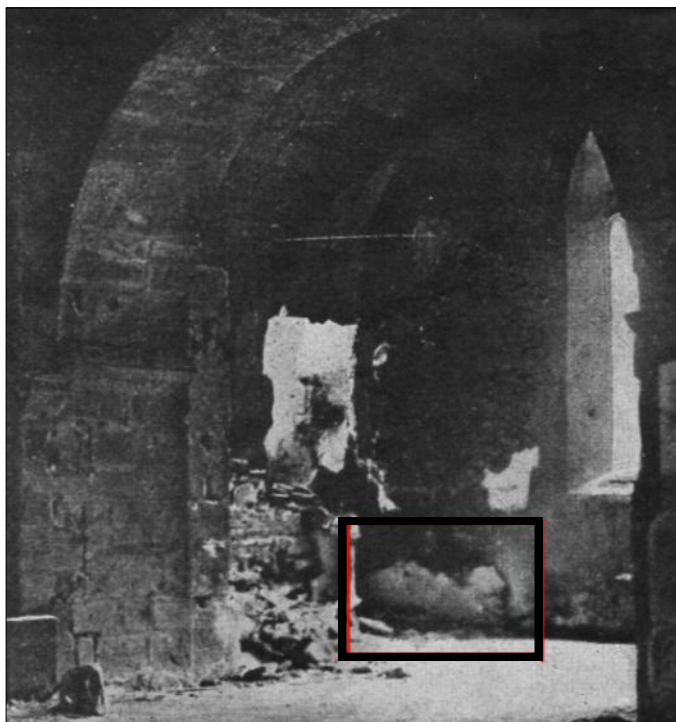
↓ Dans cette chapelle, l'autel est gravement endommagé. Le revêtement est enlevé ; on voit les briques intérieures.

Notez également le revêtement des mur qui est tombé par plaques.





↑ ↗ Voici la chapelle telle qu'elle apparaît aujourd'hui. A droite du vitrail existe une porte que certains ont baptisée « porte du martyre ». L'autel, à gauche, est méconnaissable. Des événements violents se sont passés là, c'est évident.



← Revenons à un cliché d'époque. La zone encadrée a été le théâtre d'un incendie. La partie blanche du mur a été léchée par les flammes. Au-dessus, un dépôt noir caractéristique. Peut-on dire que cette chapelle a été détruite par le feu ? L'hypothèse est pertinente, mais un cliché pris de l'extérieur mérite notre attention.

↓ Il est assez peu connu. Le voici tel que je l'ai photographié aux Archives de Haute-Vienne.



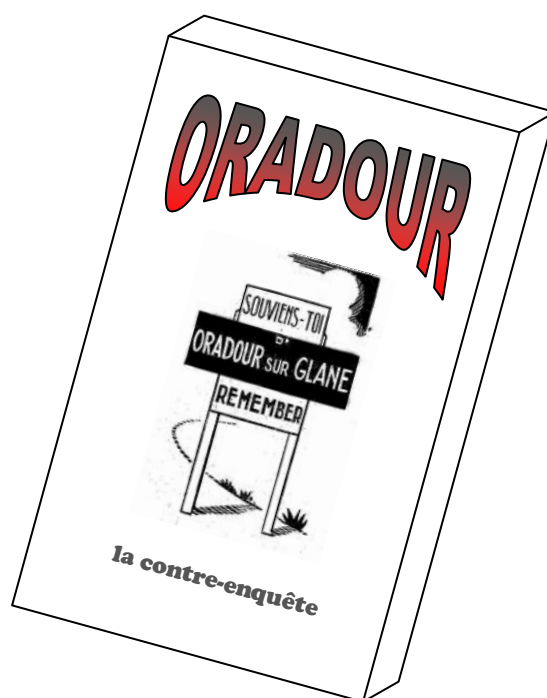
Il montre certes un peu de noir au niveau inférieur du chambranle. Mais on ne distingue rien, absolument rien, autour du vitrail. Pas la moindre trace de noir de fumée.

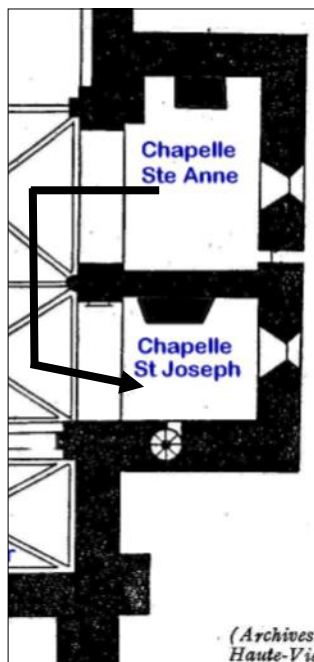


↑ Il en va de même côté intérieur. Les murs qui donnent sur la nef (encadrés en jaune) ont l'air parfaitement propre. L'hypothèse d'un violent incendie pour expliquer l'état de cette chapelle est donc loin d'être certaine.

Oradour, la contre-enquête, existe également en vidéo...

- Un DVD de 97 minutes,
- Les images commentées par Vincent Reynouard
- À commander auprès de *Sans Concession* ou de www.phdnm.org
- Prix : 12 € (port compris)



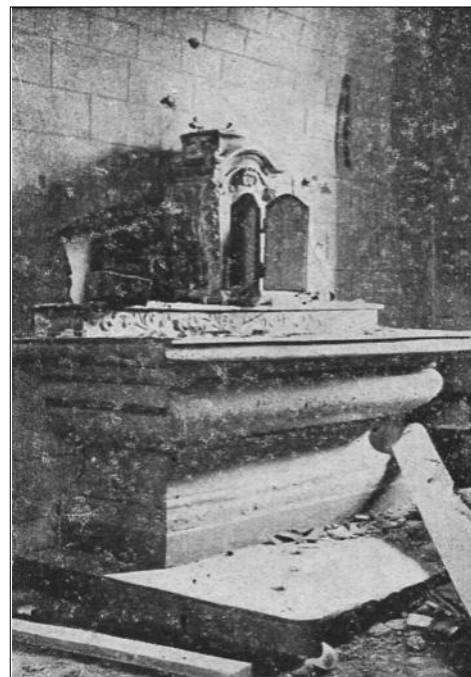


■ La chapelle saint Joseph

← Passons à côté et entrons dans la chapelle dédiée à saint Joseph.

→ Surprise : dans cette église qui, d'après la thèse officielle, aurait été ravagée par un incendie généralisé, on découvre un autel en bois, sans nulle trace de brûlure.

↓ Dans son ouvrage, Pierre Poitevin, qui a visité l'église peu après la tragédie, déclare que cette chapelle « a été épargnée par le feu ». Bien...



Pierre Poitevin, *Dans l'enfer d'Oradour* (octobre 1944), p. 77.

poutres calcinées, mais seulement quelques morceaux de charbon de bois...

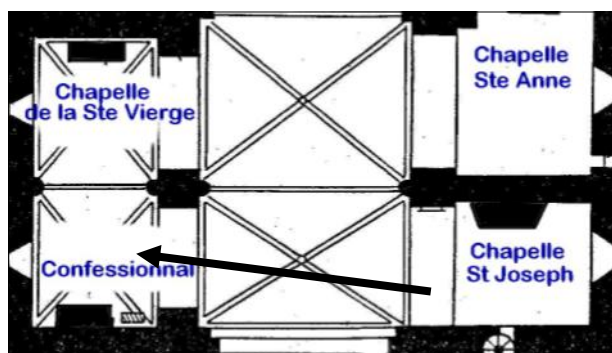
En face, une chapelle dédiée, me dit-on, à saint Joseph, et d'où on accède au clocher, a été épargnée par le feu.

Elle dut servir de refuge à bon nombre de femmes et d'enfants asphyxiés ou tués sur



■ La chapelle de la Vierge

↓ Traversons la nef et pénétrons dans la chapelle dédiée à la Vierge. Deuxième surprise, et de taille, ...



← ...on y découvre le confessionnal, parfaitement intact. Cette pièce en bois dont certains pans ne font que quelques millimètres d'épaisseur a donc survécu, elle aussi.



↑ Ajoutons à cela qu'à l'autre bout de la chapelle, on peut voir l'autel de la Vierge, en plâtre, lui aussi parfaitement intact.

→ Pierre Poitevin précise que, dans cette chapelle, « *les draperies, les ornements ont peu souffert* ». On doit en déduire que ce coin de l'église a également été épargné par l'incendie.

78

DANS L'ENFER D'ORADOUR

remarque, sur les montants, des éclaboussures de sang séché, ainsi que des traces de balles.

En face la chapelle de la Vierge, l'autel, les vases, les draperies, les ornements et les statues ont peu souffert.

Deux statues, celle de Notre-Dame de Lourdes et plus loin celle de Bernadette, sont intactes dans cette chapelle latérale de gauche.

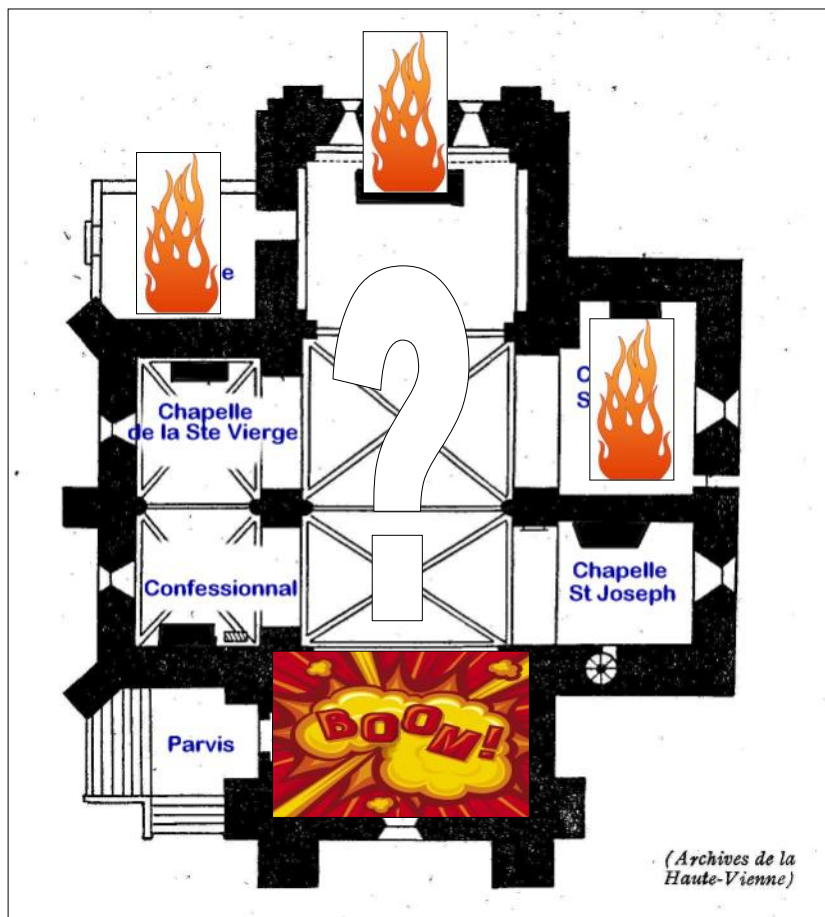
↓ Dans son rapport, l'officier des Renseignements généraux résume la préservation de la chapelle de la Vierge en écrivant : « *La partie gauche de l'église a échappé en partie aux flammes* ». Ce rappel termine notre inspection matérielle de l'église.

avantage éprouvé par l'incendie.

Dans la chapelle où se trouvait le chœur, l'autel a été complètement détruit par les flammes et les briques qui le constituaient, ont été en partie calcinées ; les murs sont noircis et ébréchés par places.

Du maître-autel, seul subsiste le bloc de maçonnerie dénudé. La partie gauche de l'église a échappé en partie aux flammes.

La chapelle, en fait, donne les plus nets effets de l'in-



■ Premières conclusions

← Nous la résumerons avec le schéma ci-contre. Les flammes indiquent les zones manifestement touchées par des incendies de plus ou moins grande violence. Pour la nef, fautes de photos explicites, nous réservons notre jugement

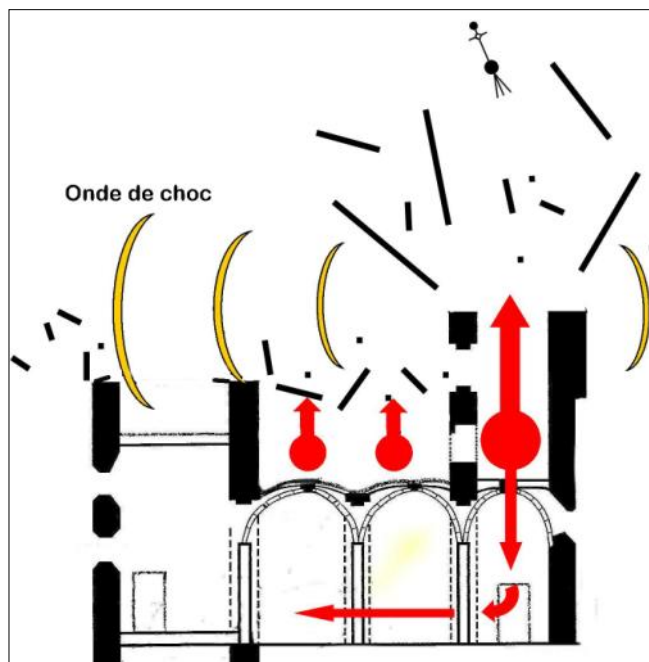
La première conclusion est la suivante : la thèse de l'incendie généralisé, telle qu'on la présente depuis 1944, est fausse. Certes, il



est indéniable que des incendies plus ou moins puissants se sont propagés en certains endroits, mais on ne saurait leur imputer ni la destruction de l'édifice, ni la mort des femmes et des enfants dont nous avons vu les cadavres. Ceux-ci ont été déchiquetés par une ou plusieurs explosions. Dès lors, que s'est-il passé le 10 juin 1944 dans l'église d'Oradour ? Notre première hypothèse est celle-ci.

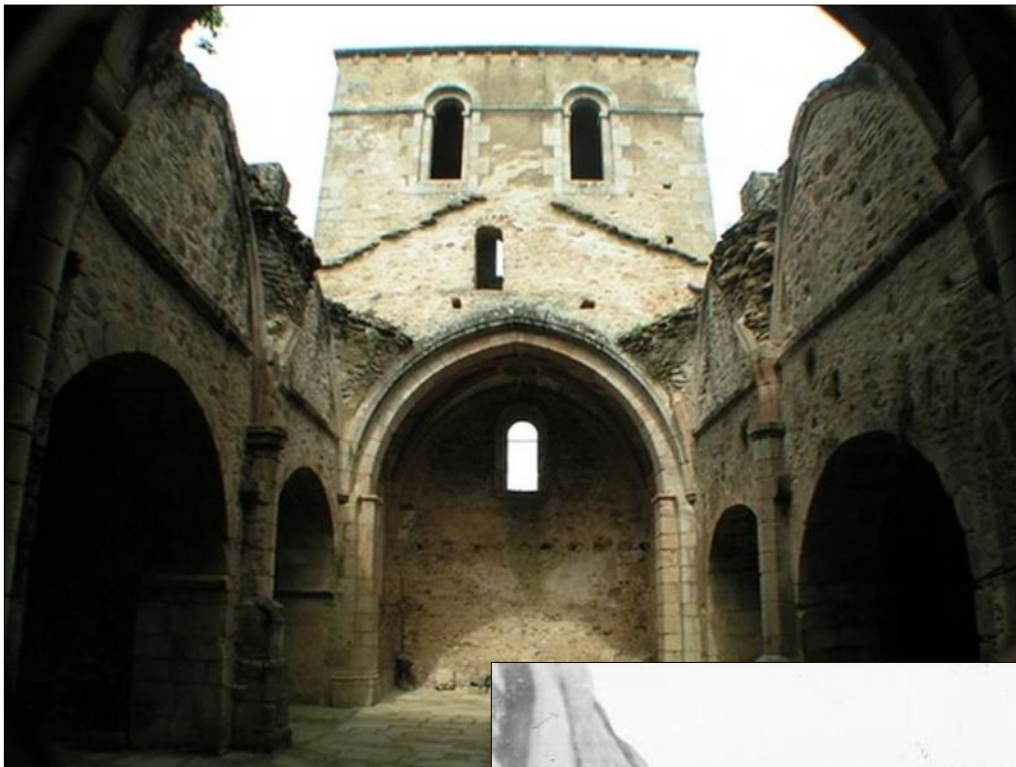
Plusieurs explosions ont secoué l'église d'Oradour. Elles ont eu lieu sous les combles de l'église et dans le clocher. Sans doute y-t-il eu réaction en chaîne, l'onde de choc causée par la première explosion ayant provoqué les suivantes. Cette hypothèse explique :

- l'étonnante préservation de la croix faîtière et, plus particulièrement, de la fine sphère en laiton à sa base ;
- l'absence de suie au niveau des ouvertures du clocher ;
- l'état très particulier des cloches, avec ces frontières nettes entre les parties intactes et celles fondues ;
- la disparition des toitures, soufflées par l'onde de choc.



◆ DES COMPARAISONS INTÉRESSANTES

↓ La thèse des explosions explique également l'effondrement des voûtes de la nef, en novembre 1944. Ébranlée par les explosions survenues sous les combles, la structure fragilisée a finalement cédé quelques mois plus tard.

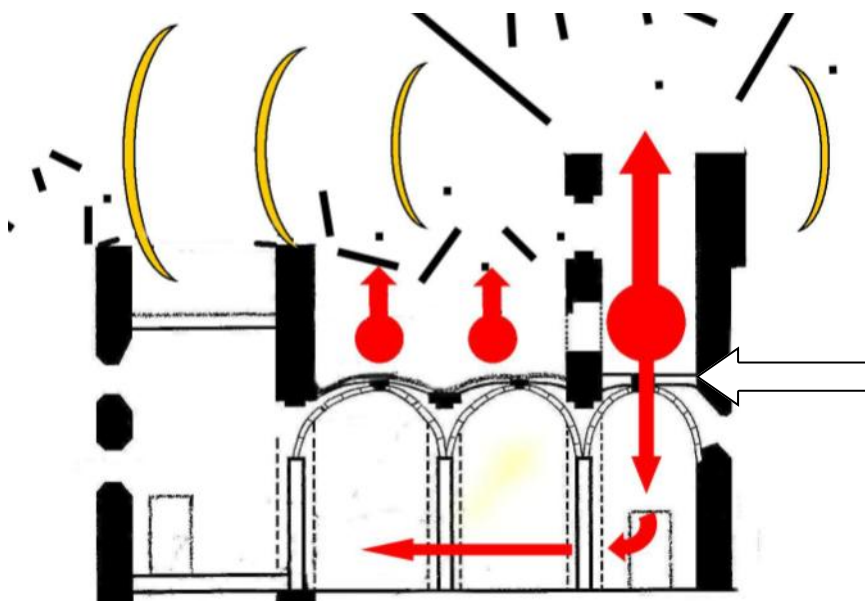


➔ Il est d'ailleurs intéressant de comparer l'église d'Oradour aux nombreuses autres qui, comme celle-ci, ont été bombardées. Les bombes ont crevé la toiture et ont explosé sur les voûtes, provoquant leur effondrement.

La ressemblance avec Oradour est frappante, ce qui laisse penser que le phénomène à l'origine de la destruction est identique. Cela dit, revenons à notre explosion.



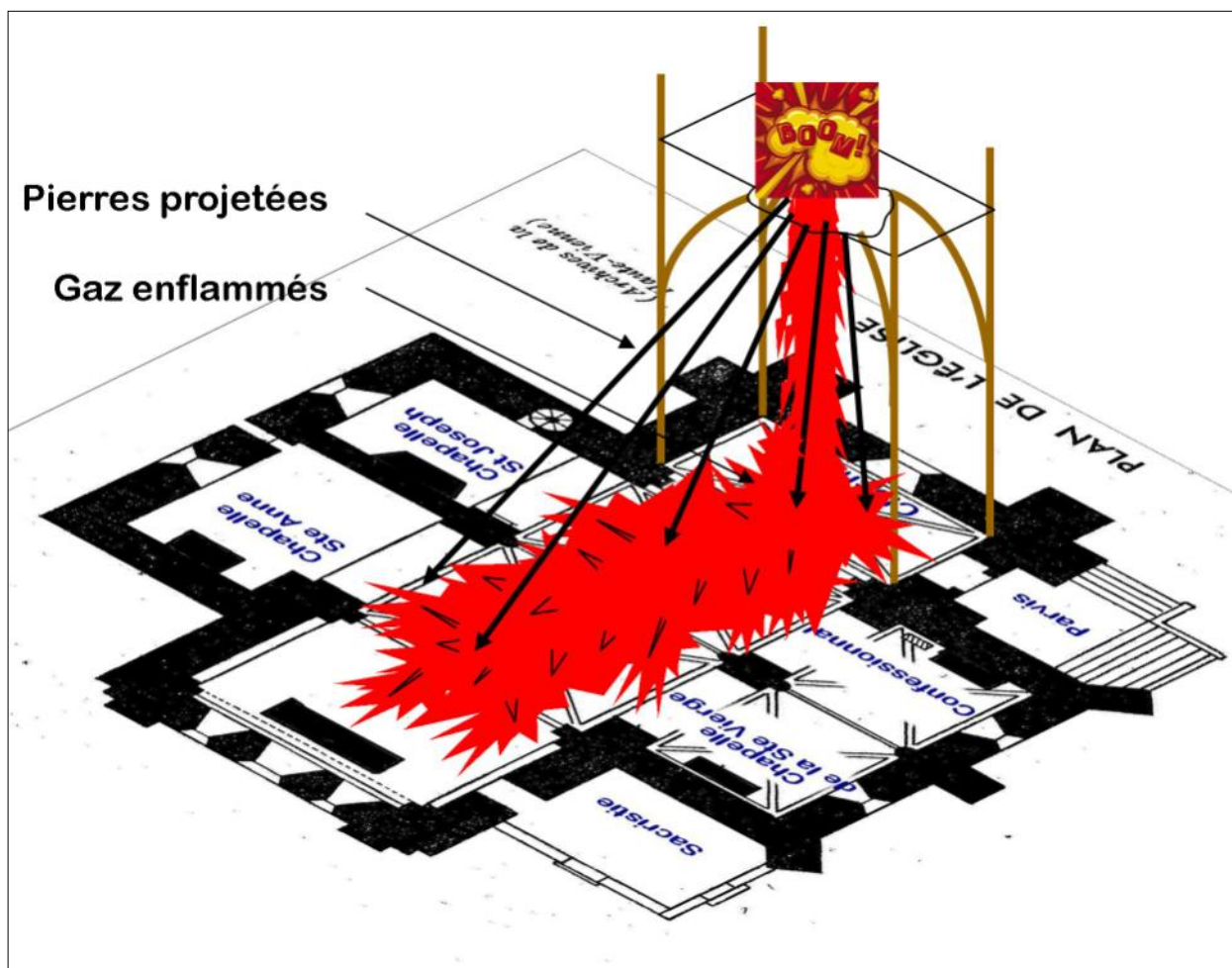
♦ LA THÈSE DE L'EXPLOSION ET SES CONSÉQUENCES



← Le principe de la charge creuse s'exerçant, la poussée dans le clocher s'est développée non seulement vers le haut, mais aussi vers le bas, au niveau de la voûte avec son oculus.

D'où la destruction partielle ou totale de la voûte du clocher, certaines pierres se retrouvant juste au-dessous.

↓ Vers le bas, les gaz surchauffés, produits de l'explosion, ont envahi en une fraction de seconde la nef de l'église et certaines pierres arrachées de la voûte ont été projetées à grande vitesse dans toutes les directions.



Ce phénomène fut très court. Ainsi s'explique :

- l'étonnante préservation des chapelles de la Vierge et de saint Joseph ;
- la destruction du haut de la statue du curé d'Ars, par une pierre, sans que le bas ne soit ni touché, ni déstabilisé ;
- les impacts sur le maître-autel, et plus particulièrement la pulvérisation de la partie haute gauche.

Mais surtout, cette thèse explique l'état des cadavres des femmes et des enfants que nous avons vus en photo. L'onde de choc, les objets projetés et les gaz enflammés permettent d'expliquer ces mutilations.

Cette grosse explosion semble donc être à l'origine du drame. Cette conclusion formulée, passons à l'étude des témoignages.

LES TÉMOIGNAGES

◆ RÉVÉLATIONS TARDIVES ET CONFIRMATIONS

↓ Neuf ans après les faits, au procès des Waffen SS en 1953, on put apprendre d'un témoin sur lequel nous reviendrons, Mme Rouffanche, qu'à un moment, une « flamme » était entrée « dans l'église ». Cela appuie la thèse de l'explosion dans le clocher, phénomène qui aurait été suivi de l'irruption, dans la nef, des gaz enflammés.

Sténotypies du procès de Bordeaux.
Audience du 23 janvier 1953
Déposition de Marguerite Rouffanche

- J'étais assise au fond d'un escalier dans la sacristie, j'ai fait la morte. Il y avait une Espagnole qui était assise sur mes pieds quand le bache est arrivé, nous avons fait les mortes toutes les deux, nous nous tenions par la main, Mme Mingo a été tuée brûlée.

M. LE PRÉSIDENT. - Et cet escalier pouvez-vous le situer sur la plan ?

- Il était dans la sacristie, du côté gauche juste en rentrant.

M. LE PRÉSIDENT. - Et c'est de cet escalier que vous avez pu voir ce qui se passait dans l'église ?

- Et je suis rentrée au moment où la flamme entrerait dans l'église.

M. LE PR. [dans la sacristie] avaient tiré ? Nous supposons qu'il

↓ Toujours à ce procès, Mme Rouffanche révéla un autre événement qu'on nous avait caché jusque-là : dans la sacristie, une explosion soudaine avait provoqué l'effondrement du plancher et la chute des gens. Si c'était vrai, alors les cadavres trouvés dans ce lieu ne devaient pas, eux non plus, être calcinés.

M. LE PRÉSIDENT. - Ce qui nous intéresse c'est qu'au cours du tir, le plancher a pris feu ?

- Oui

M. LE PRÉSIDENT. - Est-ce qu'il y a eu une explosion au moment de l'effondrement ?

- (Oui il y a eu une explosion). Les gens qui étaient dans la sacristie sont passés ~~dans~~ sous le plancher. Ma fille aînée et d'autres voisines

↓ C'est ce que confirme le Commissaire de Police Hubert Massiéra qui avait enquêté sur les lieux peu après le drame. Les cadavres retrouvés dans la resserre, nous dit-il, n'étaient pas calcinés.

Sténotypies du procès de Bordeaux (redactylographiées)

Audience du 23 janvier 1953

Déposition du commissaire Hubert Massiéra

Massiera :

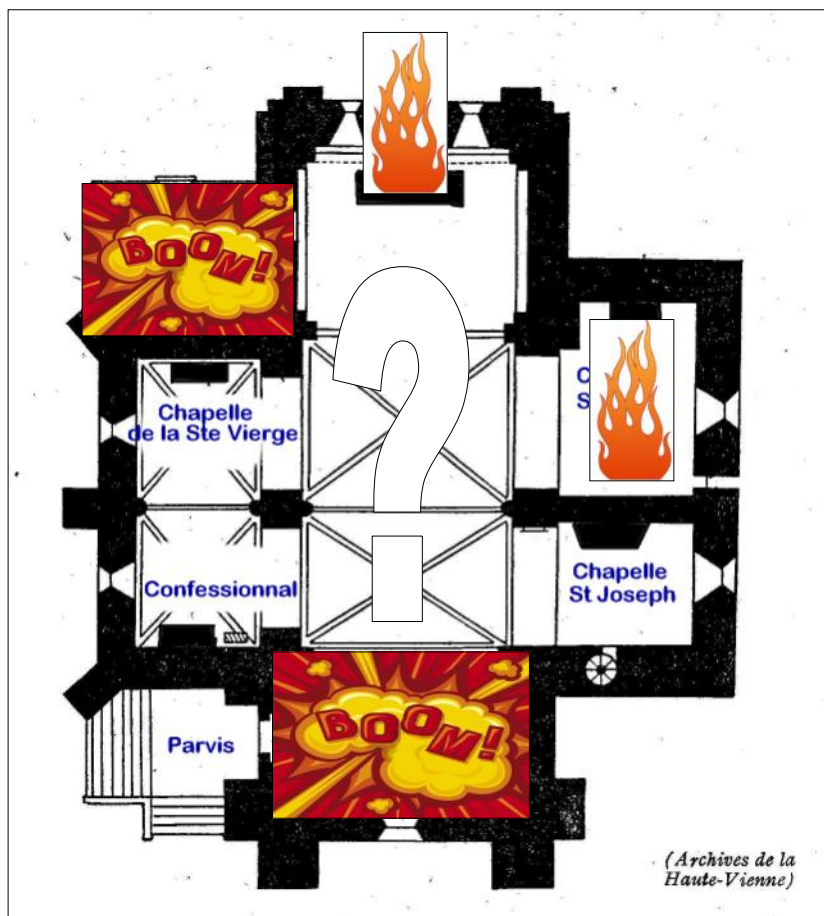
Non, sur le sol se trouvait des douilles de balles, à proximité du tas de cendres du charnier, devant la porte de l'église et également sur les escaliers qui conduisaient à la petite porte latérale, à côté où se trouvait la fosse.

Dans la sacristie, le plancher avait été effondré et on a trouvé à l'intérieur une trentaine de cadavres qui, ceux-là, n'étaient pas calcinés.

Je pourrais parler des événements qui se sont passés dans l'église. j'ai entendu Mme Rouffanche, à l'hôpital de Limoges, j'ai été présenté à elle par des médecins. Cette femme était grièvement blessée et m'a fait sa déposition comme suit : elle était chez elle, le jour de l'arrivée des allemands, avec son mari, son fils et ses deux filles. Ils ont été conduits sur le champ de foire et, au bout d'un certain temps, Mme Rouffanche avec toutes les femmes et les enfants ont été scindés en deux groupes : d'un côté les hommes et de l'autre

↓ Voilà donc le nouveau plan de l'église, avec la correction pour la sacristie. La thèse de l'incendie généralisée s'éloigne davantage.

Cela dit, intéressons-nous à d'autres témoins venus peu après le drame.



↓ Le Commissaire de Police André Petit confirme : « C'était une horreur gigantesque. Il n'y avait pas un corps intact. Certains étaient coupés en deux ».

national de Limoges lorsqu'elles furent in-
nolément envoyées pour leur lugubre
besoins d'identification et d'inhumation.
M. Petit a fait des constatations qu'à l'épo-
que il ne pouvait pas divulguer. Mais au-
jourd'hui ce sont là des éléments qui
comptent. *Le Monde*, 30 janv 1953, p. 5

« C'était une horreur gigantesque, a-t-il
dit. Il n'y avait pas un corps intact. Cer-
tains étaient coupés en deux. Dans
l'église j'ai vu un tas de cendres humai-
nes de 80 centimètres. Nous les avons
criblées avec les pauvres moyens que nous

→ Concernant l'église, Pierre Poitevin écrit : « Des têtes se sont détachées des troncs, des bras, des jambes gisent çà et là, épars ». « Une main crispée pend après un ornement de fer tordu accroché au maître-autel ». « [...] un corps décapité est étendu en croix. »

↓ L'évêque de Limoges confirme : « Nous pénétrons dans l'église [...] ; çà et là des morceaux de crânes, de jambes, de bras, de thorax, un pied dans un soulier ».

Pierre Poitevin,

DANS L'ENFER D'ORADOUR

61

épargné personne. Toute la population a péri.

Dans ce qui fut le sanctuaire, sous la voûte qui a résisté aux flammes, parmi les débris de toutes sortes, dix, vingt, trente, cinquante cadavres à demi calcinés émergent d'une couche d'ossements et de cendres.

Des têtes se sont détachées des troncs, des bras et des jambes gisent çà et là, épars.

Des lambeaux de chairs brûlées sont collés, agglutinés aux murs.

Une douzaine de petits crânes noircis dont, à l'intérieur, la matière cérébrale a gardé une couleur jaunâtre, dorée, sont là, en chaquet, dans le chevet du chœur.

Une main crispée pend après un ornement de fer tordu accroché au maître-autel.

Et devant le bas-relief intact des disciples d'Emmaüs, un corps décapité est étendu en croix.

"Déclaration de son Excellence Monseigneur Rastouil, évêque de Limoges" ORADOUR SUR GLANE - CITE MARTYRE

A 50 mètres de l'Eglise, sur la façade d'une maison incendiée, accrochée au mur brûlé, une deuxième croix, en bois, reste debout, et dessus, lui, toujours lui, le Christ aux bras étendus sur les ruines. C'est vrai cela, je l'ai vu et c'est bouleversant et consolant si le monde sait répondre à l'appel du Christ.

Nous pénétrons dans l'Eglise: ruines, désolation, horreur! l'autel brisé, par endroits, par les balles et les marteaux; le tabernacle enfoncé devant et derrière; la table de communion arrachée et tordue, çà et là des morceaux de crânes, de jambes, de bras, de thorax, un pied dans un soulier.

Les statues brisées gisent sur le sol; mais surprise encore et enseignement: Face à l'autel, à gauche, deux statues sont absolument intactes; celle de Notre Dame de Lourdes et à trois ou quatre mètres, celle de Bernadette, tournée vers Marie et en prières. Et je me souviens que Notre Dame a été donnée

Ces témoignages confirment amplement nos constatations matérielles issues des photographies. Mais il y a plus.

↓ Un ingénieur de la S.N.C.F., Jean Pallier, qui s'est rendu à Oradour le lendemain du drame, a rédigé un rapport.

Rapport de Jean Pallier

COMPTE-RENDU DES EVENEMENTS D'ORADOUR-SUR-GLANE

MISSION EFFECTUEE PAR UN INGENIEUR FRANCAIS Les 9/10/11/12/13 JUIN 44

Le 8 Juin 1944, j'ai été désigné pour diriger une mission qui con-

Voici ses *premières* déclarations connues, telles qu'elles apparaissent dans le rapport dressé par le commissaire Massiéra, des Renseignements généraux.

↓ Celui-ci l'avait entendue peu après le drame, alors qu'elle était soignée à l'hôpital.

Sténotypies du procès de Bordeaux (version moderne dactylographiée par X.)

Audience du 23 janvier 1953

[Hubert Massiéra :]

Je pourrais parler des événements qui se sont passés dans l'église. j'ai entendu Mme Rouffanche, à l'hôpital de Limoges, j'ai été présenté à elle par des médecins. Cette femme était grièvement blessée et m'a fait sa déposition comme suit : elle était chez elle, le jour de l'arrivée des allemands, avec son mari, son fils et ses deux filles. Ils ont été conduits sur le champ de foire et,

Ecoutons donc Mme Rouffanche :

Pendant plus d'une heure, nous demeurâmes enfermées [dans l'église] sans connaître le sort qui nous était réservé.

Ensuite, deux jeunes soldats âgés de 20 à 25 ans pénétrèrent dans l'église et déposèrent en son centre une grande caisse entourée de ficelles ; ils y mirent le feu et aussitôt une épaisse fumée se répandit. Des femmes et des enfants commencèrent à tomber sur le sol, notamment dans la nef droite.

Pour éviter l'asphyxie, je me dirigeai vers la porte de la sacristie se trouvant à gauche du maître-autel, et une fois que celle-ci fut ébranlée, puis ouverte sous nos coups, j'entrai avec une trentaine de personnes dans la sacristie. Je m'assis sur les marches de l'escalier et ma fille, qui était assise à mes côtés fut tuée par une balle provenant de l'extérieur qui l'atteignit à la gorge.

J'entendis à plusieurs reprises des bruits de mitraillades dans l'église.

Je vis ensuite les Allemands jeter des chaises et des fagots sur les corps qui jonchaient le sol dans la nef droite, à proximité de la porte de sortie, et y mettre le feu.

Quelques instants après, les Allemands se

dirigèrent vers la sacristie et nous mitrillèrent à bout portant.

Je fermai les yeux et ne fis aucun mouvement afin de donner l'illusion de la mort et je ne fus pas atteinte par les balles. Dès que les soldats furent partis, je gagnai le chœur de l'église ; là avisant un escabeau situé derrière le maître-autel, je pus, grâce à lui, atteindre la fenêtre centrale de l'abside, dont le grillage était en partie enlevé, et je me laissai tomber sur le sol d'une hauteur de trois mètres environ sans m'occasionner aucune blessure.

Une jeune maman qui se trouvait encore dans l'église m'aperçut et me cria de saisir son bébé ; elle le jeta par la fenêtre que je venais de franchir, mais je ne pus l'atteindre ; elle-même se jeta ensuite sur le sol.

Les bruits de nos voix attirèrent l'attention des soldats allemands qui tirèrent sur nous ; j'avais précédé la jeune femme et je courais en passant derrière le presbytère dans un jardin semé de petits pois, situé en contrebas de l'église, lorsque je fus atteinte par quelques balles. Sans un cri, je me laissai tomber sur le sol et je restai là jusqu'au lendemain vers 17 heures, heure à laquelle il me fut possible d'appeler du secours.

Extrait du rapport du commissaire Massiéra

[Rouffanche]

Témoignage de Mme RAUFFANCHE, née ~~DUMONT~~, Marguerite, le 19-12-1897 à Limoges (section de Landouge), qui a perdu dans la tuerie son mari, son fils et ses deux filles :

- 0 -

Ensuite deux jeunes soldats âgés de 20 à 25 ans pénétrèrent dans l'église et déposèrent en son centre une grande caisse entourée de ficelles; ils y mirent le feu et aussitôt une épaisse fumée se répandit. Des femmes et des enfants commencèrent à tomber sur le sol; notamment dans la nef droite.

Pour éviter l'asphyxie, je me dirigeai vers la porte de la sacristie se trouvant à gauche du maître-autel et une fois que celle-ci fut ébranlée, puis ouverte sous nos coups, j'entrai avec une trentaine de personnes dans la sacristie. Je m'assis sur les marches de l'escalier et ma fille qui était également assise à mes côtés fut tuée par une balle provenant de l'extérieur et qui l'atteignit à la gorge. (Sur la façade de l'église, la fenêtre de la sacristie est entourée de points d'impact qui indiquent que des coups de feu ont été tirés de l'extérieur dans la sacristie.)

J'entendis à plusieurs reprises des bruits de mitraille dans l'église. (De nombreuses douilles de cartouches furent trouvées dans l'église, ainsi que des points d'impact, notamment dans la première chapelle de la nef droite où fut découvert le charnier.)

Je vis ensuite des Allemands jeter des chaises et des fagots sur les corps qui jonchaient le sol dans la nef droite, à proximité de la petite porte de sortie et y mettre le feu. (C'est dans cette partie de l'église que s'étendait un grand charnier constitué par des cendres d'os, des lambeaux de chair calcinée, des ossements; d'après les alliances, les bijoux et garnitures métalliques répandus en quantité importante dans le charnier, on peut estimer à quelques centaines le nombre des victimes qui trouverent le mort à cet endroit).

Quelques instants après, les Allemands se dirigèrent vers la sacristie et nous mitrillèrent à bout portant. (Dans cette salle dont le plancher s'était effondré sous l'action du feu, une trentaine de cadavres calcinés furent extraits des décombres par les équipes de déblaiement.)

Je fermais les yeux, je ne fis aucun mouvement afin de donner l'illusion de la mort et je ne fus pas atteinte par les balles. Dès que les soldats furent partis, je gagnai le chœur de l'église; là, avisant un escabeau situé derrière le maître-autel, je pus grâce à lui atteindre la fenêtre centrale de l'abside dont le

.....

- 7 -

grillage était en partie enlevé et je me laissai tomber sur le sol d'une hauteur de 3 mètres environ sans m'occasionner de blessure.

Une jeune maman qui se trouvait encore dans l'église m'aperçut et me cria de saisir son bébé; elle le jeta par la fenêtre que je venais de franchir, mais je ne pus l'atteindre; elle-même se jeta ensuite sur le sol.

Les bruits de nos voix attirèrent l'attention des soldats allemands qui tirèrent sur nous; j'avais précédé la jeune femme et je courais en passant derrière le presbytère dans un jardin semé de petits pois, situé en contre-bas de l'église, lorsque je fus atteinte par quelques balles. Sans un cri, je me laissai tomber sur le sol et je restai là jusqu'au lendemain vers 17 heures, heure à laquelle il me fut possible d'appeler du secours. (La maman et le bébé sont tombés sous les balles; en effet, le cadavre du jeune bébé a été découvert à proximité de l'édicule situé dans un jardin à droite et à quelques mètres de l'église; il gisait la face contre terre, le crâne scalpé et ses jambes dévorées par des animaux, mais son tronc était intact. Il s'agissait du jeune YVERNAUD, âgé de 9 mois. Le cadavre de sa mère a été découvert également dans le même jardin; elle a été enterrée par les Allemands sous une légère couche de terre, son corps était intact, mais sa tête était broyée.)

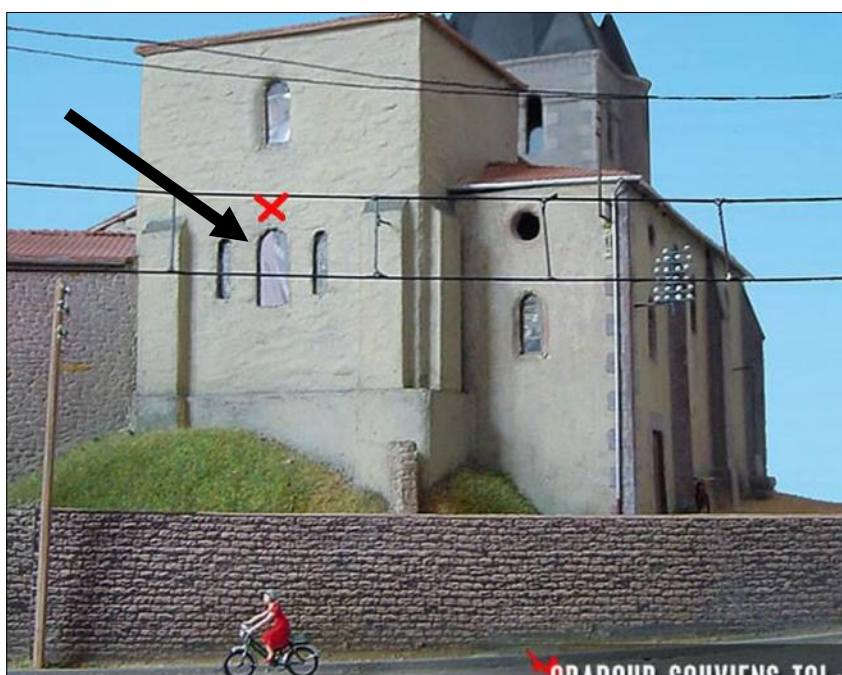
Dans son témoignage, jamais Mme Rouffanche ne parle d'une explosion. Son récit contredit donc notre thèse, c'est indéniable. Mais quel crédit lui accorder ?

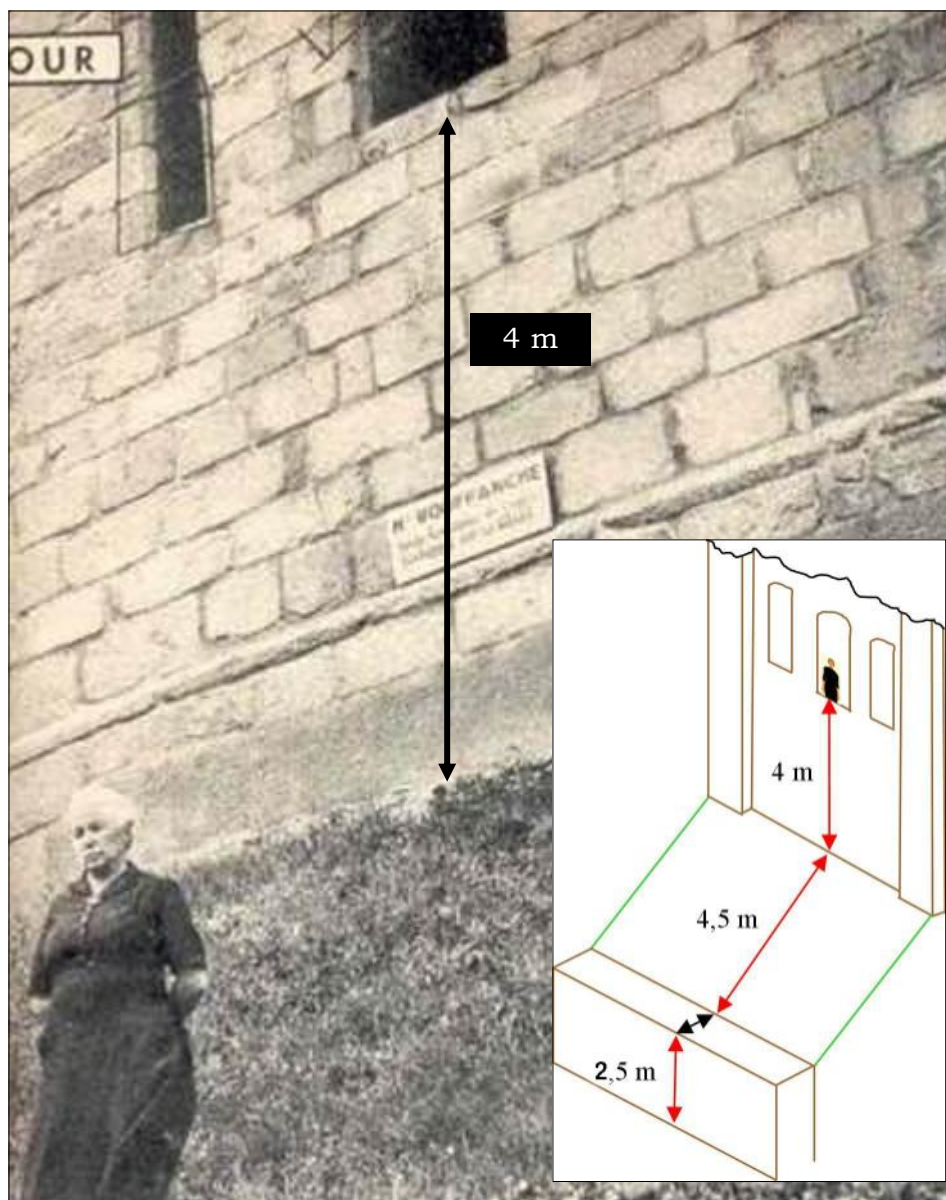
■ Un saut impossible

Commençons par nous intéresser au saut qu'aurait effectué Mme Rouffanche afin de s'extraire de l'église.

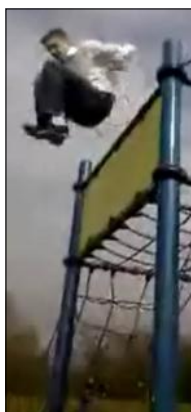
→ Marquée d'un croix, sur cette maquette, le vitrail par lequel l'unique rescapée serait passée. Notez la hauteur...

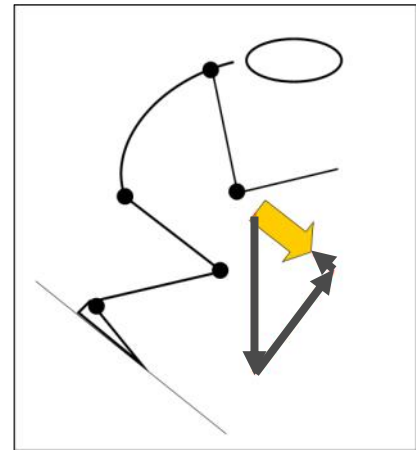
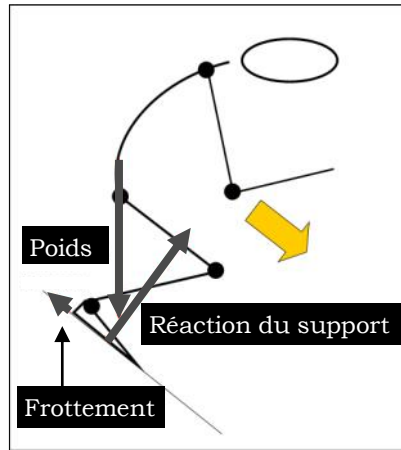
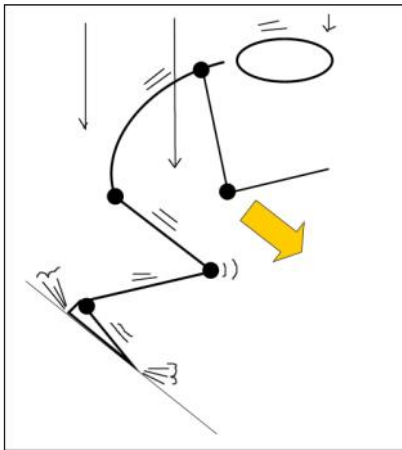
Source du dessin :
oradour-souviens-toi.com





➤ C'est encore plus visible sur ce cliché. Bien que Mme Rouffanche soit au premier plan, donc qu'elle paraisse grandie, l'ampleur de son saut apparaît immédiatement, surtout qu'elle avait 46 ans au moment des faits. Nous avons pris des mesures sur le terrain. Non seulement l'unique rescapée aurait chuté de 4 mètres, mais elle aurait dû se réceptionner sur un plan fortement incliné. Maintenant, regardez cette courte séquence : ce jeune homme saute d'une hauteur de quatre mètres environ. Afin d'amortir sa chute, il va plier ses jambes.



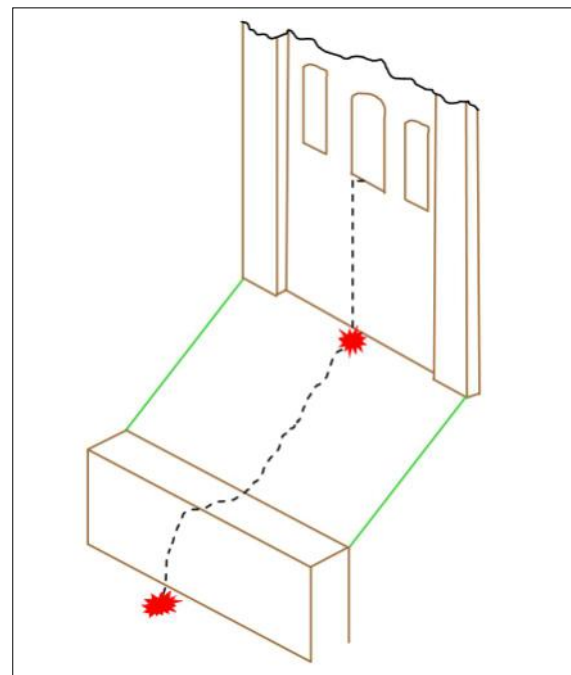


A supposer qu'il ait atterri sur un plan incliné, il se serait senti irrésistiblement poussé et déséquilibré vers l'avant.

Cela s'explique très facilement si l'on prend en compte les forces mises en jeu au moment de la réception.

Leur résultante (assimilable à une force unique symbolisée par la flèche) pousse et déséquilibre la personne vers l'avant.

➔ Par conséquent, si cette femme de 46 ans, dont le physique n'a rien de sportif, avait sauté par le vitrail et s'était réceptionnée sans se blesser elle serait tombée vers l'avant et aurait dévalé le plan incliné avant de tomber 2 mètres 50 plus bas dans la rue. Là où des Waffen SS étaient postés.



➔ Or, Mme Rouffanche prétend que, malgré les tirs de ces SS qui l'atteignirent de plusieurs balles, elle a pu s'enfuir et se réfugier dans le jardin du presbytère pour s'y cacher parmi des rangs de petits pois.

de la fenêtre me tendait son bébé. Elle se laissa choir près de moi. Les Allemands, alertés par les cris de l'enfant, nous mitraillèrent. Ma compagne et le poupon furent tués. Je fus moi-même blessée en gagnant un jardin voisin. Dissimulée parmi des rangs de petits pois, j'attendis dans l'angoisse qu'on vienne à mon secours. Je ne fus délivrée que le lendemain vers 17 heures. »

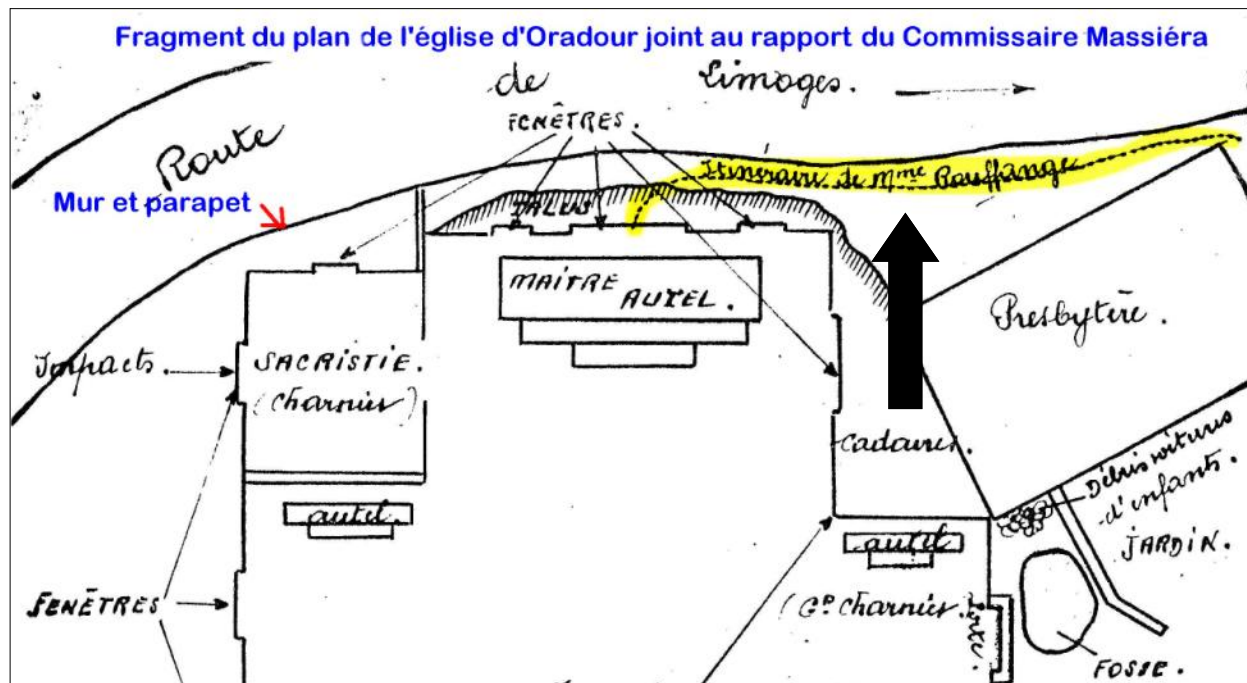
Guy Pauchau & Pierre Masfrand

Oradour-sur-Glane, vision d'épouvante

Extrait du témoignage de Mme Rouffanche

p. 55

↓ C'est donc que sa chute avait été stoppée au niveau du petit parapet. Voilà d'ailleurs le croquis joint à son rapport par le commissaire Massiéra. L'itinéraire de Mme Rouffanche est indiquée par la flèche. On voit nettement que l'unique rescapée n'est pas tombée sur la route, donc que sa chute a été interrompue sur le plan incliné ou au dernier moment sur le parapet. Comment ?



Quelle force avait poussé, soulevé Marguerite jusqu'à cette fenêtre du chœur de l'église d'où elle s'était jetée ?

Comment tombant de la fenêtre sur l'étroite corniche sans parapet qui contourne l'abside n'était-elle pas tombée encore de cette corniche jusqu'à la route ? On s'en rend compte en examinant l'endroit : elle devait tomber sur la route d'une chute qui pouvait être mortelle, qui l'eût livrée en tous cas au revolver d'un S. S. Comment avait-elle pu de la corniche, se relever, courir

224 LARMES ET LUMIÈRE A ORADOUR

sous les balles, disparaître aux yeux de ceux qui, la visant, l'avaient touchée cinq fois ? La pauvre Marguerite ne le sait pas. Ses filles étaient mortes et elle respirait. La force aveugle et souveraine qui appelle l'air, qui, dans toute poitrine, veut

← En 1952, une auteure qui avait enquêté sur l'affaire révéla que Marguerite Rouffanche elle-même ne pouvait expliquer comment elle avait pu arrêter sa chute et fuir le long de la corniche : « La pauvre Marguerite ne le sait pas » (voy. Camille Mayran, *Larmes et Lumière à Oradour*, éd. Plon, 1952).

Le 6 août 1990, j'ai posé la question au survivant Robert Hébras.

↓ Voici mes notes originales, les rares qui aient échappé aux saisies commandées par les autorités françaises en 2001.

Notes originales de V. Reynouard

Recontre avec Robert Hébras. 6 août 1990.

06/08/90

Je parle avec R. Hébras

• Plan de la Foire

1) Ya de grange, voit ♂ au Fond (Poulanaud (?)),

M3

Rouffanche

- Blessée de 3 balles à la hanche

Marguerite Rouffanche saute, elle est touchée et tombe dans les ronces hautes de 1 mètre.

- M. R. saute, elle est touchée et tombe ds les ronces ↑ 1m.
(1)
- M^{me} H. pelle son bébé qui tombe ds les ronces, elle saute et reprend bébé, fuit vers presbytère et est tuée par les SS ds jardin du presbytère.

Marguerite Rouffanche reprend connaissance à la nuit et se traîne jusqu'au

- M. R. reprend connaissance à la nuit et se traîne jusqu'au presbytère - presbytère.

- Dès que le P^{re} sort du cordon...

↑ Devant moi, Robert Hébras invoqua l'existence, sous le vitrail, de ronces de plus d'un mètre de haut. L'unique rescapée de l'église aurait chuté dans ce roncier qui aurait stoppé sa chute. Blessée, elle se serait évanouie et n'aurait repris conscience que le soir. L'ennui est que cette explication contredit le témoignage de Mme Rouffanche elle-même. Me dira-t-on que le commissaire Massiera n'a pas bien retranscrit ses paroles ?

✚ Je répondrai en invoquant le témoignage « officiel » de l'unique rescapée de l'église (sur lequel je reviendrai), daté du 30 novembre 1944. On lit : « *Le vitrail étant brisé, je me suis précipitée par l'ouverture qui s'offrait à moi. J'ai fait un saut de plus de trois mètres, puis je me suis*

enfuie jusqu'au jardin du presbytère. Ayant levé les yeux, je me suis aperçue que j'avais été suivie dans mon escalade par une femme qui, du haut de la fenêtre, me tendait son bébé. Elle se laissa choir près de moi. Les Allemands alertés par les cris de l'enfant nous mitraillèrent. Ma compagne et le poupon furent tués. Je fus, moi-même, blessée en gagnant un jardin voisin. » Jamais, donc, Mme Rouffanche n'a prétendu être tombée dans un roncier où

elle se serait évanouie. Les allégations de Robert Hébras pour tenter d'expliquer l'arrêt de la chute étaient donc mensongères... Mais ce n'était pas fini.

Guy Pauchou & Pierre Masfrand

Oradour-sur-Glane, vision d'épouvante (éd. 1966)

Témoignage "officiel" de Mme Rouffanche

— 55 —

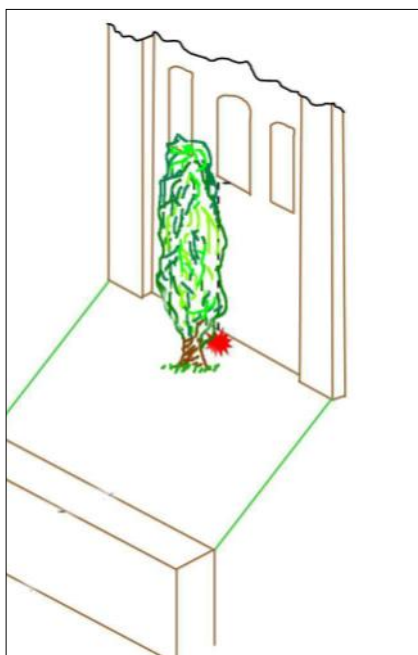
et à l'aide d'un escabeau qui servait à allumer les cierges, je tentai de l'atteindre. Je ne sais alors comment j'ai fait, mais mes forces étaient décuplées. Je me suis hissée jusqu'à elle, comme j'ai pu. **Le vitrail étant brisé, je me suis précipitée par l'ouverture qui s'offrait à moi. J'ai fait un saut de plus de trois mètres.**

Ayant levé les yeux, je me suis aperçue que j'avais été suivie dans mon escalade par une femme qui, du haut de la fenêtre me tendait son bébé. Elle se laissa choir près de moi. Les Allemands, alertés par les cris de l'enfant, nous mitraillèrent. Ma compagne et le poupon furent tués. Je fus moi-même blessée en gagnant un jardin voisin. Dissimulée parmi des rangs de petits pois, j'attendis dans l'angoisse qu'on vienne à mon secours. Je ne fus délivrée que le lendemain vers 17 heures. »

M^{me} Rouffanche étant, ainsi que nous l'avons dit, la

Voyons maintenant le discours qu'en 2006, le guide débitait aux visiteurs :

Alors une dame à quand même pu échapper à ce massacre. On l'a découvert tout à l'heure [dans le cadre de la visite], c'était Marguerite Rouffanche. Donc elle au moment de l'attaque elle avait quarante-six ans. Lorsque les premières balles sont tirées dans l'église, elle se trouve à côté de l'autel. Elle réussit à ce moment-là à passer derrière l'autel, où elle trouve un petit escabeau, normalement qui sert à allumer les cierges dans l'église. Elle monte sur l'escabeau qui lui permet ensuite d'escalader l'autel pour passer par le vitrail central... qui a déjà éclaté. C'est par là qu'elle s'échappe. Alors, lorsqu'elle commence à s'évader, une jeune femme la suit, une femme qui porte avec elle un petit bébé. Eh bien, ils vont essayer de s'échapper tous les trois. Madame Rouffanche prend l'enfant que la jeune femme lui tend. Mais à ce moment-là, lui, il a peur et il se met à pleurer. Et c'est cela qui alerte les soldats qui, eux, étaient derrière ce mur. Eux ne voyaient pas du tout ce qui se passait à ce moment-là au niveau des vitraux. Parce que derrière ce mur, en 1944, vous aviez un énorme buis-



son qui maintenant a disparu. Un buisson qui était très haut, très touffu, et qui cachait complètement la vue au niveau de ces vitraux. Voilà pourquoi ils n'ont tiré, ces soldats, que quand ils ont entendu les cris du bébé qui lui, à ce moment-là, a eu peur. Ainsi, ils touchent mortellement la jeune femme et son bébé, tandis que Mme Rouffanche elle aussi est touchée, et au bras, et à la hanche. Et là, elle tombe de l'autre côté, à l'extérieur de l'église, entre le mur et le buisson. Là elle fait une chute très importante, d'à peu près trois, quatre mètres... ça équivaut à peu près à cette hauteur là. Et derrière vous avez un très gros dénivelé. Elle est très durement touchée si bien que quand elle touche le sol, elle perd connaissance. Les soldats voient très bien qu'elle ne réagit plus, ils la croient morte, ils la laissent comme ça. Quelques instants plus tard — on ne sait pas au bout de combien de temps... c'est elle qui le racontera, elle n'avait plus du tout de notion du temps à ce moment-là — elle reprend ses esprits et elle va finalement décider de se cacher dans le presbytère qui est derrière*.

↑ Cette fois, il n'est plus question d'un roncier haut de 1 mètre, mais d'un buisson très touffu et très grand (plus de 4 mètres) puisqu'il masquait la vue au niveau du vitrail central.

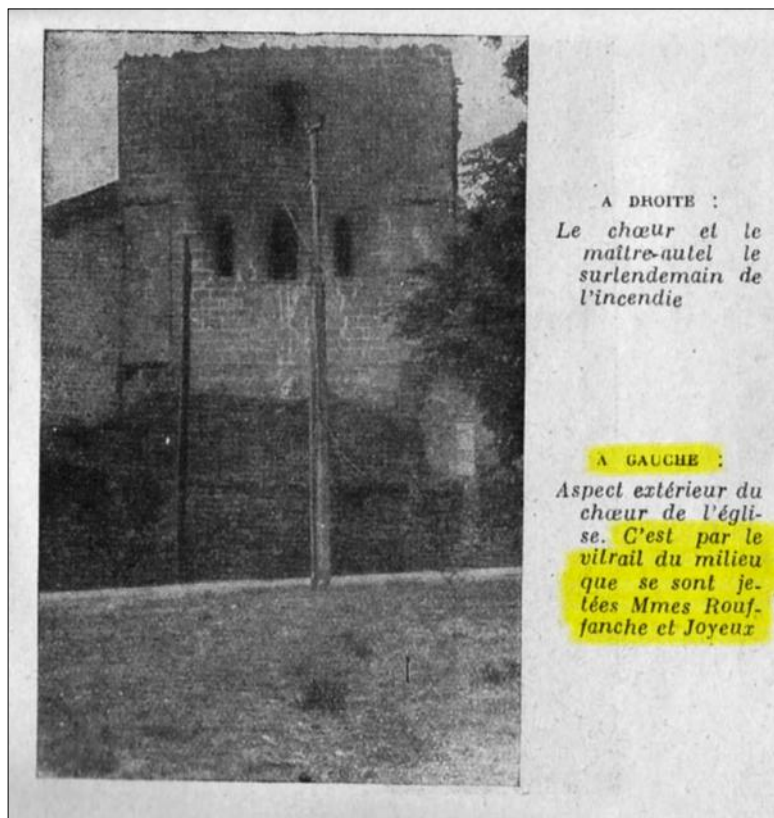
* Le discours du guide a été filmé en 2006 par notre ami François DOP. Nous tenons à la disposition de la justice le DVD réalisé le 12 décembre 2006 à la FNAC à partir du film original pris avec un caméscope.

➔ Or, non seulement Mme Rouffanche n'en avait jamais parlé, mais il suffit d'examiner la fine couche de terre herbue sur le plan incliné pour comprendre qu'aucun énorme buisson n'aurait pu prendre racine là.



↓ Voici d'ailleurs une photo de l'église prise avant le drame. Aucun buisson touffu ne masque la vue du vitrail.





← Dans son ouvrage, Pierre Poitevin publie une photo prise peu après le drame. Là encore, aucun buisson n'est visible.

Ces pitoyables tentatives de sauver le témoignage de Marguerite Rouffanche en invoquant l'existence d'un roncier puis d'un énorme buisson sont autant d'aveux : aveux que le récit de l'unique rescapée est de la plus haute fantaisie.

Par conséquent, les gardiens de la mémoire n'ont plus qu'une possibilité : cacher ce saut impossible. Je rappelle que dans son témoignage officiel, Mme Rouffanche précise avoir fait un « saut de plus de trois mètres ». ↓

➤ Eh bien ! Dans son ouvrage paru en 2001, le concepteur du Centre de la Mémoire d'Oradour publie une version plus ancienne du témoignage, une version très similaire toutefois. Mais il prend soin de couper le passage où l'unique rescapée précise la hauteur de son saut. Pourtant, il ne s'agit que d'une petite phrase de dix mots (« J'ai fait un saut de plus de 3 mètres »). Sa coupure ne s'imposait donc pas, sauf à vouloir cacher au lecteur la hauteur de la chute afin qu'il ne se pose pas de question sur ce saut incroyable pour une femme de 46 ans.

Là encore, ce tour de passe-passe est un aveu. Les gardiens de la mémoire sont incapables de sauver le récit de l'unique rescapée de l'église...

Guy Pauchou & Pierre Masfrand

Oradour-sur-Glane, vision d'épouvante (éd. 1966) Témoignage "officiel" de Mme Rouffanche

— 55 —

et à l'aide d'un escabeau qui servait à allumer les cierges, je tentai de l'atteindre. Je ne sais alors comment j'ai fait, mais mes forces étaient décuplées. Je me suis hissée jusqu'à elle, comme j'ai pu. Le vitrail étant brisé, je me suis précipitée par l'ouverture qui s'offrait à moi. J'ai fait un saut de plus de trois mètres.

Ayant levé les yeux, je me suis aperçue que j'avais été suivie dans mon escalade par une femme qui, du haut de la fenêtre me tendait son bébé. Elle se laissa choir près de moi. Les Allemands, alertés par les cris de l'enfant, nous mitraillèrent. Ma compagne et le poupon furent tués. Je fus moi-même blessée en gagnant un jardin voisin. Dissimulée parmi des rangs de petits pois.

Jean-Jacque Fouché, Oradour (éd. Liana Levi). Extrait du témoignage de Mme Rouffanche :

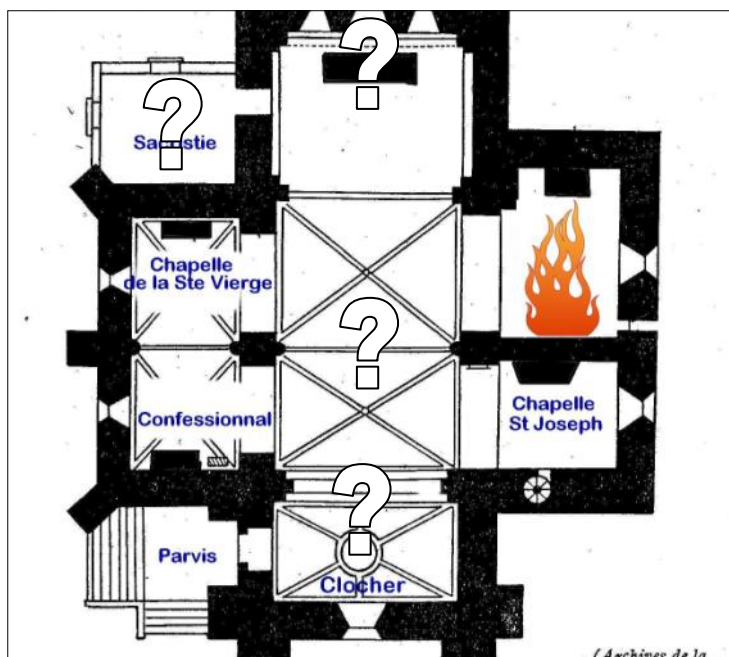
bancs et les chaises de l'église pour y mettre le feu. Lorsque j'ai aperçu les flammes, j'ai quitté la sacristie pour m'abriter derrière le saint autel. J'y ai remarqué l'escabeau servant à l'office sur lequel je suis montée pour atteindre l'une des fenêtres, celle de gauche, d'où je me suis jetée dehors. [...] Une voisine, [...] mère d'un petit bébé de sept mois m'a suivie par la fenêtre. Elle m'avait passé son enfant, mais je n'ai pu le saisir à temps et, entendant les balles crépiter autour de moi, je me suis relevée pour me réfugier dans le jardin. [...] J'ai été mitraillée et blessée de cinq balles aux jambes et à l'épaule⁶³.

Récits des Waffen SS:

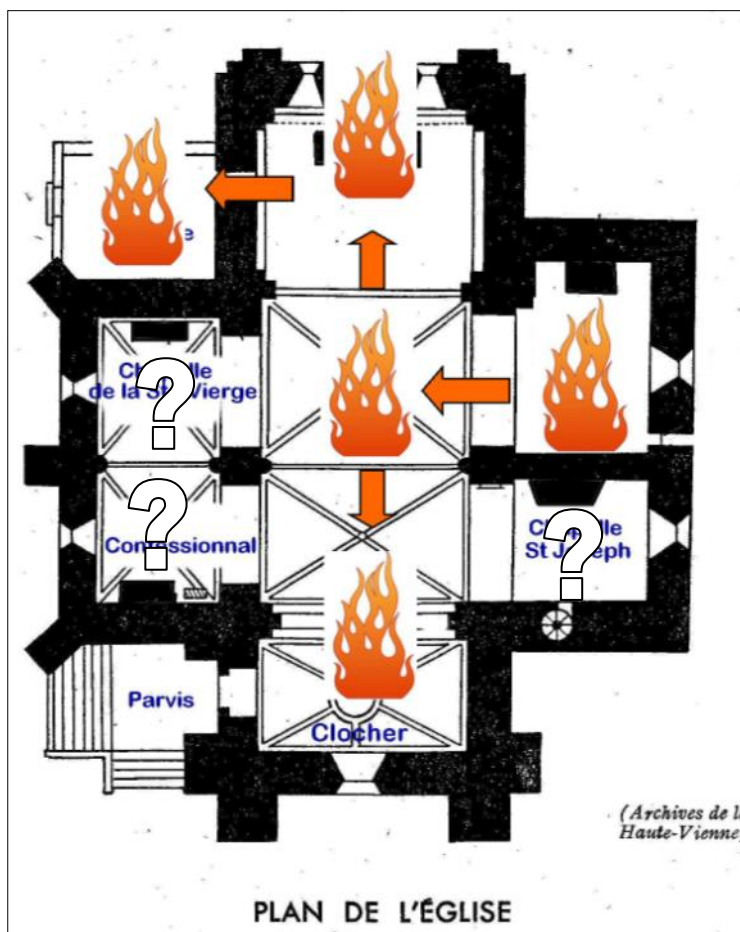
■ Un témoignage qui n'explique rien

Allons plus loin et oublions ce saut impossible. Oui, attachons-nous à la partie précédente de ce témoignage, lorsqu'il est question des faits survenus dans l'église. Le récit s'attache à expliquer la destruction de la chapelle sainte Anne, que Mme Rouffanche appelle la « nef droite ». Il confirme en outre que des événements violents sont survenus dans la sacristie, détruite elle aussi. Ce sont les SS, nous dit-elle, qui ont mitraillé les gens puis brûlé les corps. Seulement voilà.

→ Considérons le grand bûcher que, d'après Mme Rouffanche, les Allemands auraient allumé dans la chapelle sainte Anne. Soit il reste circonscrit, soit il va se propager. S'il reste circonscrit, comment expliquer toutes les autres destructions, qui s'étendent du sous-sol de la sacristie aux toitures de l'édifice ?



→ Maintenant, supposons *logiquement* que l'incendie se soit propagé dans la nef (grâce aux chaises et aux bancs en bois) puis, de là, dans le chœur, la sacristie, le clocher et les combles. On obtient donc l'embrasement général de la thèse officielle. Mais alors, comment expliquer la préservation des chapelles dédiées à saint Joseph et à la Sainte Vierge ?





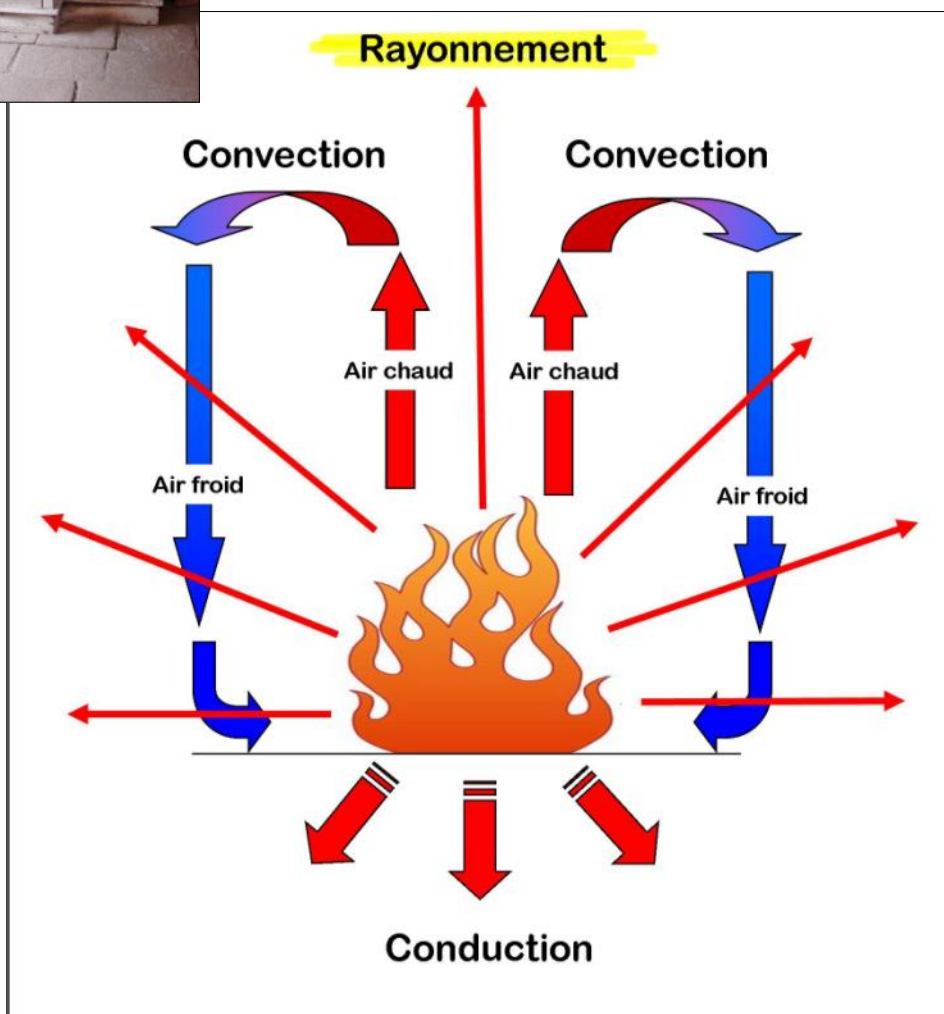
← En 2006, les autorités d'Oradour, qui connaissaient les arguments révisionnistes, répondaient ainsi par la voix du guide :

Alors, vous pouvez quand même remarquer que dans l'autre aile, en face de vous, se trouve encore du mobilier en bois. Ce mobilier, il n'a pas été rajouté. Il était déjà présent lors de l'attaque. Alors lui il n'a pas brûlé, simplement parce que par là-bas, on a retrouvé très peu de victimes, donc il y avait trop de flammes, et en plus, l'oxygène qui arrivait par les deux vitraux, [il] était complètement happé par le brasier qui se trouvait ici. Si bien que là-bas, c'était surtout une atmosphère extrêmement chaude qui régnait. [...] un petit garçon s'était réfugié dans le confessionnal, et lui il a été retrouvé mort complètement desséché.



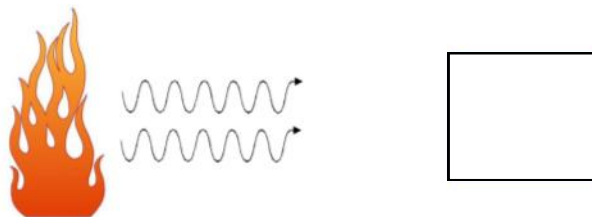
← L'explication est donc la suivante : dans la chapelle de la Vierge, le mobilier en bois — et plus particulièrement le confessionnal — est resté intact parce que, suite à un manque d'oxygène, le feu n'a pas pris là. Il n'y avait que des gaz de combustion extrêmement chauds.

↓ Or, en cas d'incendie, l'énergie calorifique (la chaleur, donc), se transmet non seulement par l'air chaud (phénomène de convection), mais aussi par ondes électromagnétiques (phénomène de rayonnement).

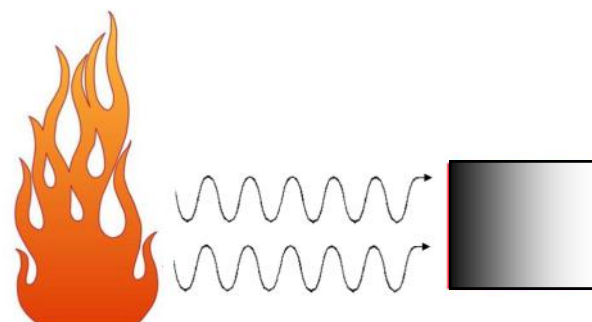


Et lorsque l'incendie s'embrase, le rayonnement devient le principal mode de transport de la chaleur. L'énergie rayonnante est proportionnelle à la puissance 4 de la température. Ce fait est capital pour la raison suivante :

→ Considérons un objet situé non loin d'un foyer d'incendie. Au début, l'incendie étant petit, on peut dire que le faible rayonnement ne touche pas l'objet.

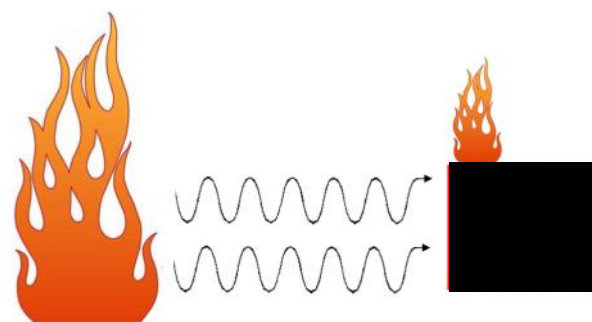


→ Mais ensuite, l'incendie gagne en intensité. Le rayonnement augmente et frappe l'objet qui chauffe pour atteindre petit à petit son point d'ignition.



→ Une fois ce point atteint, l'objet s'enflamme alors à son tour, sans avoir été touché par les flammes.

↓ Dans son article, Gilles Leduc rapporte que par rayonnement, une maison en flammes a provoqué l'embrasement d'une autre bâtisse située à 300 m et séparée par une rivière.



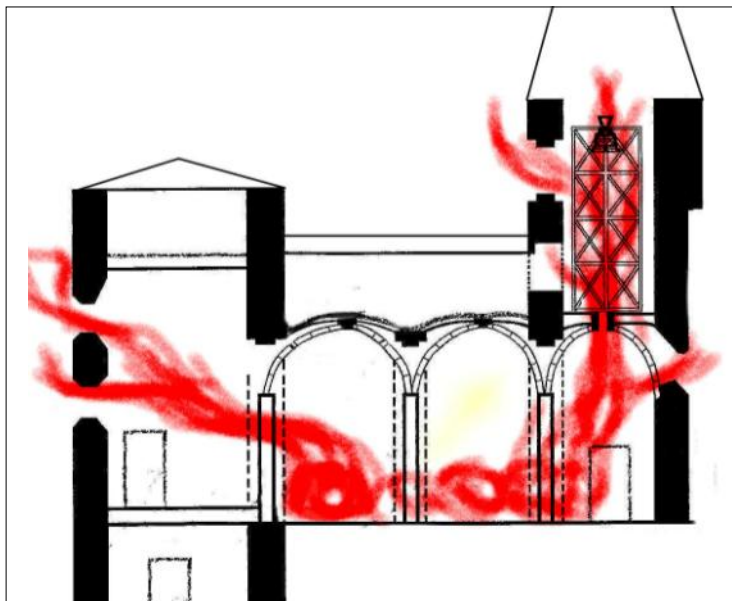
www2.csvt.qc.ca/patriotes/sciences/chimie/textes/feu.html

Extrait de : "Chimiste", vol. 5, n° 7, 1 avril 1991
Art. de Gilles Leduc, "Il n'y a pas de fumée sans feu"

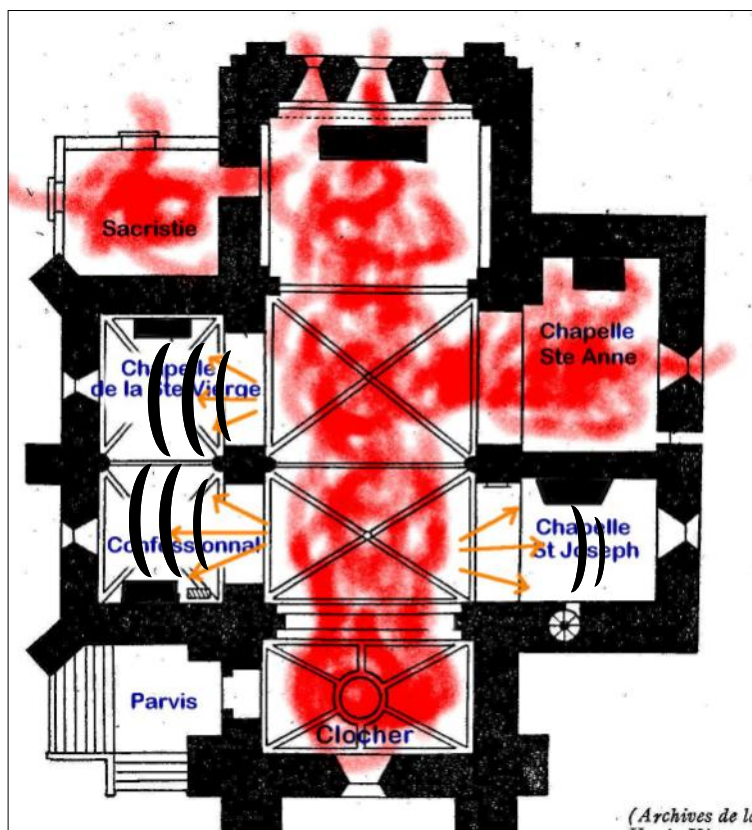
la brique et provoque une
 ment prendre feu. Ce cas

Le rayonnement est un mode de transport de la chaleur très important; il explique un grand nombre des phénomènes qu'on retrouve sur une scène d'incendie. Il peut être la cause d'un incendie également. Le rayonnement s'explique par le transport de la chaleur à l'aide du rayonnement électromagnétique (particulièrement dans le domaine de l'infra-rouge). Alors que la convection permet le transport de la chaleur surtout vers le haut, le rayonnement se fait dans toutes les directions. Lorsque débute un incendie le dégagement d'énergie est faible et c'est surtout la convection qui explique les dommages et c'est ce qui nous permet d'identifier l'origine. Lorsque le phénomène de dégagement de la chaleur s'accroît et que la pièce où débute l'incendie s'embrase (c'est-à-dire que l'ensemble des matériaux prennent subitement feu, phénomène qui s'accompagne souvent de l'ouverture subite d'orifices sur l'extérieur avec un bruit pouvant s'apparenter à une explosion), le principal mode de transport de la chaleur devient le rayonnement; il sera alors beaucoup plus difficile de préciser l'origine de l'incendie dans la pièce. Le rayonnement a permis l'allumage d'un édifice situé à plus de cent pieds d'un autre en feu situé sur l'autre rive d'une rivière. Le rayonnement d'un poêle à bois peut également provoquer l'allumage de matériaux combustibles situés à proximité. Le rayonnement est souvent un phénomène dont on oublie l'importance et dont il faut se méfier dans l'examen d'une scène d'incendie et dans l'installation d'équipements de chauffage.

La chute de matériaux en flammes peut également expliquer la propagation d'un incendie vers le bas. On constate souvent ce phénomène et il faut éviter de conclure à plusieurs foyers distincts d'incendie si des chutes de matériaux sont possibles.



← Par conséquent, même à supposer que les flammes se soient directement échappées par les vitraux de la façade est et par le clocher (effet de cheminée), donc qu'elles n'aient pas atteint les chapelles dédiées à saint Joseph et à la Sainte Vierge,...



← ...le rayonnement intense, symbolisé ici par les flèches foncées et les vaguelettes noires, aurait suffi pour porter les différents objets en bois à leur point d'ignition. Quant à affirmer que l'oxygène aurait manqué, car il aurait été directement happé par le brasier, c'est une absurdité. L'oxygène n'est pas comme un taxi pressé qui ne voit pas un client lui faisant signe sur le bord du trottoir. Les lois de la physique sont autres. Et puis, il ne faut pas oublier l'oxygène resté au niveau du sol ; il aurait suffi à provoquer l'embrasement.

Allons plus loin. Ignorons le rayonnement et admettons que, passant par l'oculus de la voûte du clocher, l'incendie se soit propagé dans le clocher en préservant les deux chapelles latérales. Tout cela n'explique :

- ni la façon dont les cloches ont fondu partiellement,
- ni la préservation de la fine sphère de laiton sous la croix faîtière,
- ni, surtout, l'état des cadavres de femmes et d'enfants.

Le témoignage de Mme Rouffanche qui ne parle pas d'explosion ne permet donc pas d'expliquer les constatations faites dans l'église. Quelle que soit l'hypothèse prise (feu local ou incendie généralisé), on aboutit à une impasse. Le silence de la rescapée est d'autant plus étonnant que d'autres survivants ont parlé d'une détonation.

◆ LA VOLTE-FACE DE MME ROUFFANCHE

Dans l'un des premiers livres parus sur la question, on trouve le récit d'un des rescapés, Robert Hébras (ci-contre). Avec d'autres, il a été parqué dans la grange Laudy. Quelques SS les surveillent.

➤ Il raconte : « *J'entendis alors une violente détonation venant du bourg. On eût dit l'explosion d'une bombe* ».

— Je viens d'entendre qu'on ordonne d'armer fusils, mitraillettes et revolvers. **p. 202**
J'entendis alors une violente détonation venant du bourg. On eût dit l'explosion d'une bombe. Les S. S. ouvrirent alors le feu sur nous avec toutes leurs armes pendant une demi minute environ. Beaucoup furent touchés aux jambes. Les Allemands marchèrent alors sur les cadavres, achevant à coups de revolver tous ceux qui remuaient encore.

➔ Robert Hébras

P. Poitevin, *Dans l'Enfer d'Oradour* (1944), p. 202



↓ Reprenons le rapport des Renseignements généraux. Voici ce que racontent Jacques Garraud et Robert Besson, qui s'étaient cachés l'après-midi du drame :

Vers seize heures, nous perçûmes des cris provenant de la direction de l'église qui furent suivis immédiatement après d'une forte détonation, paraissant provenir de la déflagration d'une grenade ou d'une explosion.

Récit de M.M. GARRAUD, Jacques, âgé de 22 ans, et de BESSON, Robert, âgé de 26 ans, qui habitaient deux maisons contigües, situées rue du Cimetière, face au Champ de Foire; M. GARRAUD a perdu sa tante et M. BESSON ses parents dans le drame.

A 14h10 précises, le 10 juin, nous avons vu cinq automitrailleuses allemandes se diriger à vive

Vers 16 heures, nous perçûmes des cris provenant de la direction de l'église, qui furent suivis immédiatement après d'une forte détonation, paraissant provenir de la déflagration d'une grenade ou d'une explosion. (D'après l'enquête, cette détonation paraît avoir été le signal du commencement des exécutions massives.)

➔ De son côté, une autre rescapée, qui s'était cachée elle aussi, déclare :

Un bruit épouvantable éclate dans la direction de l'église qui était à quelques dizaines de mètres de nous. Détonations sur détonations se succèdent, suivies d'une immense clameur et de cris effrayants.

Guy Pauchou & Pierre Masfrand, *Oradour-sur-Glane Vision d'épouvante* (éd. de 1966)

— 61 —

qu'à deux kilomètres d'Oradour, des habitants ont perçu les clameurs qui s'élevaient du lieu saint.

M^{me} Lang fait à ce sujet le récit suivant : « Un bruit épouvantable éclate dans la direction de l'église qui était à quelques dizaines de mètres de nous. Détonations sur détonations se succèdent, suivies d'une immense clameur et de cris effrayants. Les mitrailleuses crépitent. Un nuage de fumée s'élève. Toujours des clameurs! Nous

➤ Un autre survivant, Aimé Renaud, confirme ce récit : « La seule plainte que j'ai entendue, dit-il, c'est quand l'église a sauté. J'étais à 40 mètres de l'église à ce moment-là. » Le Président du tribunal chargé de juger les anciens Waffen SS l'interrompt et lui demande : « Qu'avez-vous entendu ? Une explosion dites-vous ? » Le témoin confirme : « Une grosse explosion, une fumée se dégageant de l'église, un cri d'ensemble à ce moment de toutes les femmes et enfants qui étaient dedans ».

peut-être plus, je ne puis dire exactement, ça m'a paru très grand et je n'ai pas entendu une plainte. La seule plainte que j'ai entendue c'est quand l'église a sauté. J'étais à 40 mètres, de la place de l'église et à ce moment là,

LE PRÉSIDENT. - Qu'avez-vous entendu ? une explosion dites-vous ?

- Une grosse explosion, une fumée se dégageant de l'église, un cri d'ensemble à ce moment de toutes les femmes et enfants qui étaient dedans.

LE PRÉSIDENT. - Vers quelle heure avez-vous entendu l'explosion de l'église. Procès de Bordeaux, 23 janvier 1953, déposition de Aimé Renaud.

- Je ne sais pas. Mais je ne peux pas me rappeler. Vous

➤ Interrogé quelques minutes après par le Commissaire du gouvernement, Aimé Renaud ajoute qu'il avait entendu « plusieurs explosions ». On ne saurait être plus clair : l'église avait été le siège de violents éclatements qui étaient à l'origine du drame horrible vécu par les femmes et les enfants.

avez-vous des questions à poser au témoin ?

M. L. C. LE PRÉSIDENT. - Est-ce que vous avez entendu, au moment où il y avait le feu à l'église, ou avant qu'on mette le feu à l'église, une explosion ressemblant à un coup de mortier ?

- Oui, certainement. Mais il y a eu tellement d'explosions ...

M. L. C. LE PRÉSIDENT. - Vous dites quelque chose d'intéressant. Vous dites qu'il y a eu beaucoup d'explosions..

- Oui, plusieurs explosions.

Procès de Bordeaux, 23 janvier 1953, déposition de Aimé Renaud.

Malgré cela, en ce mois de juin 1944, Mme Rouffanche déclare que nulle explosion n'est survenue dans l'église. Même de cette mystérieuse « caisse » qu'auraient apportée des Waffen SS ? Oui, même d'elle. Interrogée par Pierre Poitevin, l'unique rescapée de l'église raconte :



C'était une caisse du volume et de la hauteur de ma table de nuit. Personne ne voulut s'en approcher, mais elle n'explosa pas.

L'ennui, nous l'avons vu, est que son récit n'explique ni les dégâts constatés dans l'église, ni l'état des corps des femmes et des enfants retirés du lieu saint. De plus, d'autres témoins ont parlé d'explosions. Alors, ce qui doit arriver arrive :

Pierre Poitevin, Dans l'Enfer d'Oradour
(éd. d'octobre 1944), p. 92

Mais sa mémoire reste fidèle.

« Voyez-vous, c'est un si grand cauchemar pour moi que toutes ces choses... »

M^{me} Rouffanche m'indique les proportions de l'engin qui cracha ses fumées noires, asphyxiantes :

« C'était une caisse du volume et de la hauteur de ma table de nuit. Personne ne voulut s'en approcher, mais elle n'explosa pas. »

Lorsque M^{me} Rouffanche fut dans la sacristie avec ses deux filles M^{lle} Andrée Rouf-

→ Le 16 octobre 1944, Mme Rouffanche change sa version. La « caisse », qu'elle appelle désormais « boîte », a été le siège d'une « *petite détonation* » avant de dégager de la fumée. Mais c'est encore trop timide.

sorte, qui paraissait lourde puisqu'elle fut portée à deux, était garnie de ficelles blanches qui dépassaient de l'emballage. Je l'ai vue, cette boîte, non loin de moi, et j'ai vu les deux Allemands l'ouvrir. C'est en l'ouvrant que j'ai constaté qu'elle était garnie de ficelles blanches. Aussitôt après, les Allemands sont ressortis sans nous adresser la moindre parole et sans avoir l'air de se préoccuper de nous. Je me suis alors imaginée qu'on allait faire sauter l'église et nous autres avec. Cependant tout le monde est resté calme. Quelques instants après, une petite détonation est partie de la boîte et aussitôt une fumée noire, âcre et piquante s'en est dégagée, remplissant toute l'église. Cette fumée était

Jean-Jacques Fouché, *Oradour* (éd. Liana Levi, 2001).

p. 160

Déposition de Mme Rouffanche, 16 novembre 1944

→ Alors, deux semaines plus tard, Mme Rouffanche est appelée à répéter son récit. Et cette fois, la caisse devient le siège d'une « *forte explosion* ». Un virage à 180 degrés, donc, en cinq mois.

Guy Pauchou & Pierre Masfrand

Oradour-sur-Glane, vision d'épouvante (éd. 1966), p. 54

« Entassés dans le lieu saint, nous attendîmes de plus en plus inquiets la fin des préparatifs auxquels nous assistions.

« Vers 16 heures, des soldats, âgés d'une vingtaine d'années, placèrent dans la nef, près du chœur, une sorte de caisse assez volumineuse de laquelle dépassaient des cordons qu'ils laissèrent trainer sur le sol.

« Ces cordons ayant été allumés, le feu fut communiqué à l'engin dans lequel une forte explosion soudaine se produisit et d'où une épaisse fumée noire et suffoquante se dégagait. Les femmes et les enfants, à demi asphyxiés et hurlant de frayeur, affluèrent vers les parties de l'église où l'air était encore respirable. C'est ainsi que la porte de la sacristie fut enfoncée sous la

➤ Mais qu'importe : c'est ce témoignage qui deviendra le témoignage officiel de l'unique rescapée de l'église, donc le seul diffusé dans l'abondante littérature (au moins jusqu'en 2001).

LE DOSSIER D'ORADOUR-SUR-GLANE

Extrait de : "Crimes ennemis en France"
vol. I : "Oradour-sur-Glane"

Archives du Service de recherche
des crimes de guerre
Office Français d'Édition
1947

Liste des pièces classées au dossier :

N°	DATE DU DOCUMENT	ORIGINE	RÉFÉRENCE
1	Saint-Junien, 28 septembre, 1 ^{er} octobre 1944.	Gendarmerie Nationale, XII ^e Légion, Compagnie de la Haute-Vienne, Section de Rochechouart, Brigade de Saint-Junien.	Procès-verbal relatant des renseignements sur les atrocités allemandes, commises à Oradour-sur-Glane, le 10 juin 1944.
2	Signature légalisée le 30 novembre 1944, à Oradour-sur-Glane.	Mme Rouffanche, née Thurmeaux, Marguerite, le 19 décembre 1897, à Limoges.	Témoignage recueilli par M. Guy Pauchou, Sous-Préfet de Rochechouart.
3	Signature légalisée le 30 novembre 1944, à Oradour-sur-Glane.	M. Roby, Yvon, né le 15 juin 1896, à la Roche-Beaucourt.	Témoignage recueilli par M. le Sous-Préfet de Rochechouart.

15 juin 1944

COMPTE RENDU DES EVENEMENTS QUI SE SONT DEROULES LE
 SAMEDI 10 Juin 1944 à ORADOUR SUR GLANE (Hte Vienne)

Le Samedi 10 juin 1944 à 13 h.30, plusieurs camions allemands transportant un certain nombre de SS., appartenant à la division "der Führer" firent irruption dans le gros bourg d'ORADOUR-sur-GLANE, à 21 Km. N.O. de Limoges. Un Officier se présente à la Mairie et intime au Maire l'ordre de rassembler toute la population sur le champ de foire.- L'ordre fût aussitôt transmis aux habitants par le tambour de ville.

Hommes, femmes, enfants surpris au milieu de leurs paisibles occupations quotidiennes, s'amassèrent alors au lieu de rassemblement pressés avec brutalité par les soldats qui patrouillaient dans les rues, mitrail-

↑ En vérité, Mme Rouffanche n'a fait que mettre son récit en accord avec ce texte daté du 15 juin 1944 et diffusé quelques semaines après le drame dans l'organe clandestin *Témoignage Chrétien*... ↓

COURRIER FRANÇAIS DU TÉMOIGNAGE CHRÉTIEN

NUMERO 12 LIEN DU FRONT DE RESISTANCE SPIRITUELLE NUMERO 12

CHRONIQUE DU TERRORISME HITLERIEN EN FRANCE

LA BARBARIE ALLEMANDE

LE MARTYRE D'ORADOUR SUR-GLANE

ÉDITIONS PIERRE FANLAC
1944

PRIX : 5 FR.

ORADOUR SUR GLANE

Limoges, le 17 juin 1944.

Je vous envoie un compte rendu des événements tragiques qui se sont déroulés il y a quelques jours dans notre région. Les événements dont vous lirez le récit ne sont que le point culminant d'une série d'actes inimaginables dont nos villes et nos campagnes viennent d'être et sont encore le théâtre. J'ai rédigé moi-même ce compte rendu, avec le concours

dans se retirèrent, fermant les portes derrière eux. D'autres SS parcouraient pendant ce temps le village, arrosant les maisons et les granges de produits incendiaires, probablement du phosphore, et pourchassant ceux qui avaient tenté d'échapper au massacre en se dissimulant.

(On a retrouvé, dans les jardins et autour du village, plusieurs cadavres de femmes et d'enfants manifestement abattus tandis qu'ils fuyaient et notamment à proximité

←...avant d'être publié sous la forme d'une brochure peu après la « Libération ».

↓ On lit :

Une heure après son dépôt, la caisse déposée dans l'église fit explosion, incendiant l'édifice qui se mit à brûler de toutes parts.

Voilà donc l'explosion et, subsidiairement, l'incendie mis sur le compte des Waffen SS. Seulement, une première question se pose :

se ceux qui s'étaient déclarés habitants d'Oradour et enjoignant aux autres de s'en retourner.

Peu après, les SS. commencèrent à mettre le feu au village. Une heure après son dépôt, la caisse déposée dans l'Eglise fit explosion, incendiant l'édifice qui se mit à brûler de toutes parts. On ne sait exactement comment s'est déroulée cette heure atroce et les moments qui suivirent pour ces malheureux enfermés dans l'Eglise, mais des habitants des hameaux voisins nous ont déclaré que pendant très longtemps, l'air avait retenti d'horribles clameurs.

Le village entier ne fut bientôt plus qu'un immense brasier au

UNE EXPLOSION NON IMPUTABLE AUX WAFEN SS

→ Pourquoi, immédiatement après le drame, Mme Rouffanche (ou, plus exactement, ceux qui la téléguidaient) cachèrent-ils l'explosion survenue dans l'église ? La réponse s'impose : s'ils l'ont cachée, c'est qu'en vérité, cette explosion n'était pas imputable aux Waffen SS. Son origine était ailleurs, et cette origine était si gênante qu'il fallait impérativement l'occulter. Afin de confirmer cette dernière allégation, admettons un instant l'hypothèse d'une caisse qui explose, provoquant un incendie.

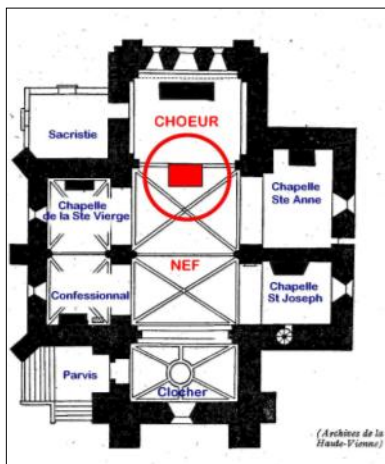
→ D'après Mme Rouffanche, cette caisse aurait été posée « dans la nef, près du chœur ».

être évaluée à plusieurs centaines.

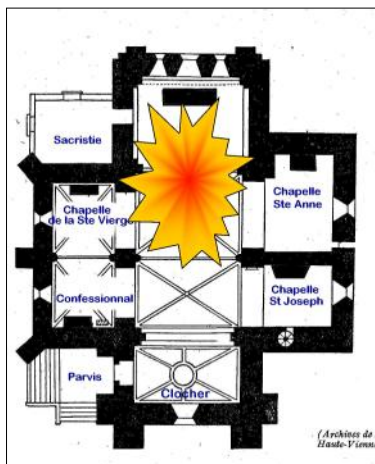
« Entassés dans le lieu saint, nous attendîmes, de plus en plus inquiets, la fin des préparatifs auxquels nous assistions.

« Vers 16 heures, des soldats âgés d'une vingtaine d'années placèrent dans la nef, près du chœur, une sorte de caisse assez volumineuse de laquelle dépassaient des cordons qu'ils laissèrent traîner sur le sol.

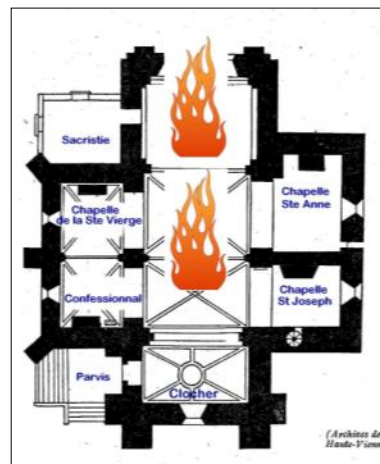
« Ces cordons ayant été allumés, le feu fut communiqué à l'engin dans lequel une forte explosion se produisit et d'où une épaisse



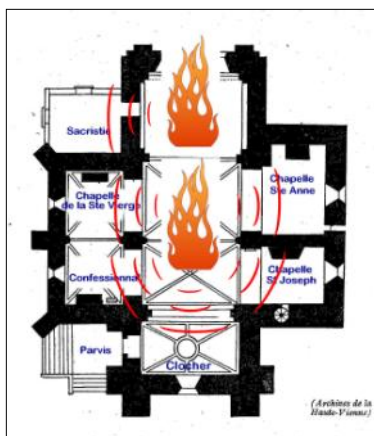
Voici donc la « caisse » posée vers le haut de l'église.



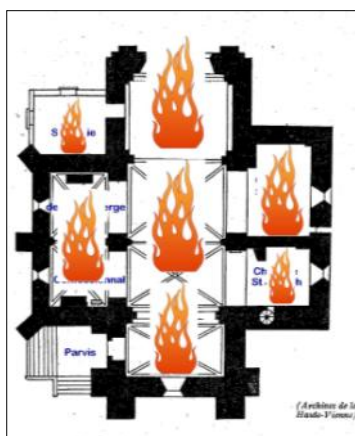
Elle explose,...



... provoquant rapidement un incendie.



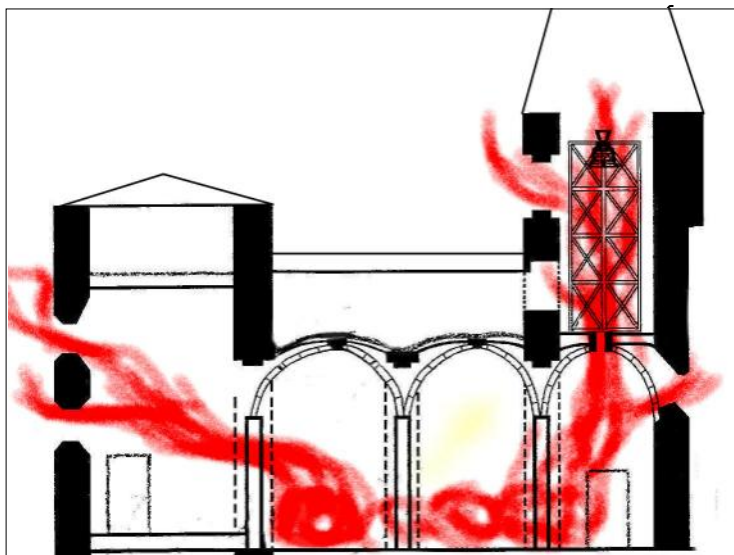
L'incendie s'intensifie et se met à rayonner fortement.



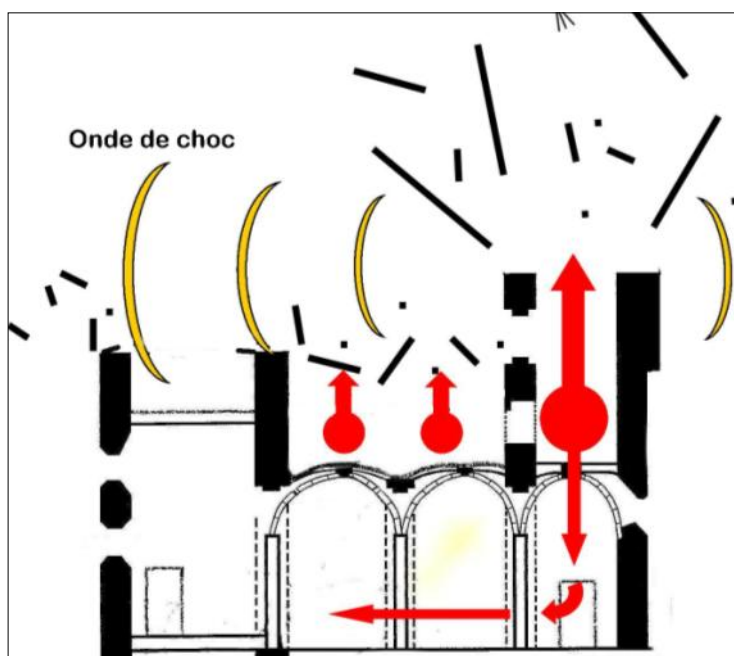
Cela va provoquer un embrasement général de la nef et des chapelles latérales.

Les auteurs du texte faisaient donc preuve de bon sens quand ils affirmaient qu'une fois incendié, l'édifice s'était mis « à brûler de toutes parts. »

Mais là encore, c'est contradictoire avec les constatations matérielles faites dans l'église. Les chapelles dédiées à la Sainte Vierge et à saint Joseph ont été épargnées.



← Ajoutons à cela que même si cet incendie parti de la caisse avait pu se communiquer au clocher, cela n'expliquerait ni la fusion partielle des cloches, ni la préservation de la fine sphère de la croix faîtière, ni l'absence de suie au niveau des ouvertures, ni la disparition des toitures. Bref, qu'elle explose ou qu'elle n'explose pas, la mystérieuse « caisse » ne permet pas d'expliquer quoi que ce soit.



← Lors de notre analyse, nous avons conclu que plusieurs explosions avaient secoué l'église au niveau des combles. Sur la multiplicité des explosions, deux témoins connus nous ont donné raison :

↓ Monsieur Renaud qui avait entendu « *plusieurs explosions* »,

- Oui, certainement... mais il y a eu tellement d'explosions ...
 M. LAUBAILLET. - Vous dites quelque chose d'intéressant. Vous dites qu'il y a eu beaucoup d'explosions.
 - Oui, plusieurs explosions.

Procès de Bordeaux, 23 janvier 1953, déposition de Aimé Renaud.

Guy Pauchou & Pierre Masfrand, *Oradour-sur-Glane*
Vision d'épouvante (éd. de 1966)

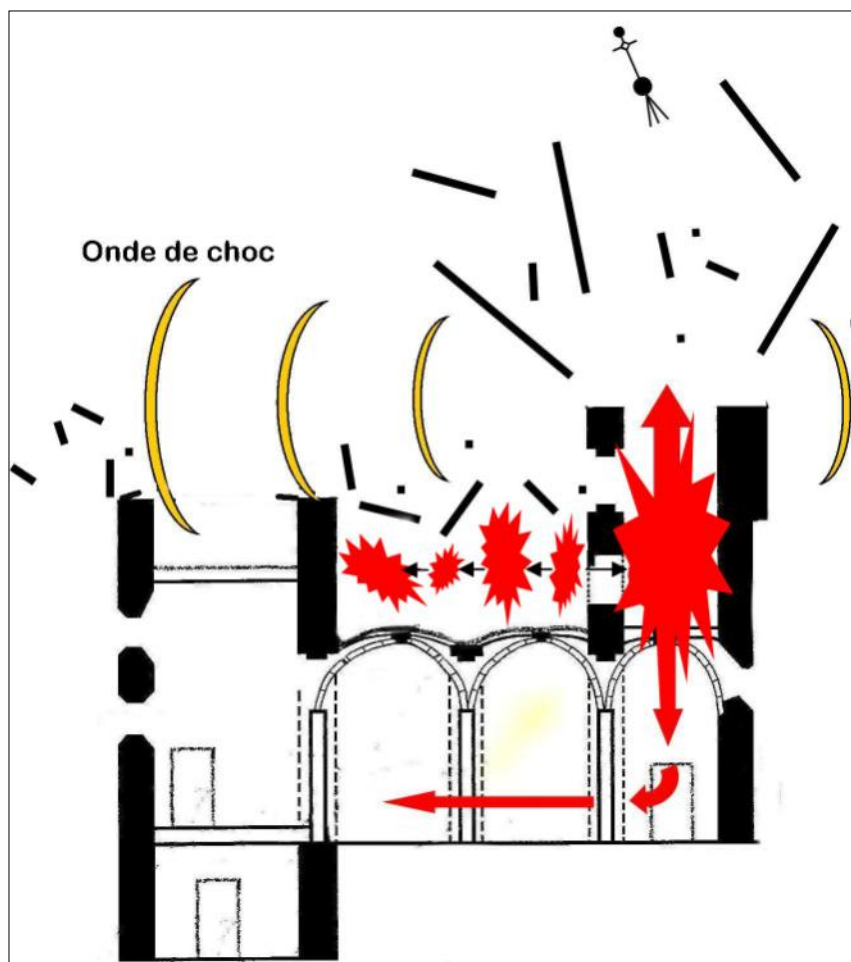
— 61 —

qu'à deux kilomètres d'Oradour, des habitants ont perçu les clameurs qui s'élevaient du lieu saint.

M^{me} Lang fait à ce sujet le récit suivant : « Un bruit épouvantable éclate dans la direction de l'église qui était à quelques dizaines de mètres de nous. Détonations sur détonations se succèdent, suivies d'une immense clameur et de cris effrayants. Les mitrailleuses crépitent. Un nuage de fumée s'élève. Toujours des clameurs! Nous

← et surtout Madame Lang, qui déclara nettement : « *Détonations sur détonations se succèdent, suivies d'une immense clameur et de cris effrayants.* »

→ La mystérieuse « caisse » ne pouvant être rendue responsable de tout cela, la thèse la plus vraisemblable est celle de fortes explosions qui seraient survenues très rapidement les unes après les autres sous les combles, suite à une réaction en chaîne (voire page suivante). Encore une fois, si ces explosions avaient été imputables aux Waffen SS, la thèse officielle ne les aurait pas cachées au grand public ; elle n'aurait pas non plus tenté de les leur imputer en invoquant cette mystérieuse « caisse » dont on n'a jamais pu savoir ni d'où elle provenait, ni ce qu'elle contenait.



Qu'est-ce qui a provoqué ces explosions sous les combles de l'église, sans que les Waffen SS y soient pour quelque chose ? La réponse, évidente, est : des matières explosives qui avaient été entreposées là. Compte tenu de l'époque, tout porte à croire que ces matières explosives étaient des munitions.

Le drame survenu à Oradour-sur-Glane ce 10 juin 1944 aurait donc été déclenché par l'explosion inopinée d'un dépôt clandestin de munitions que la Résistance locale avait organisé sous les combles de l'église.

OBJECTION N° 1 : LE MASSACRE A COMMENCÉ À 16 H DANS LES GRANGES

→ Vous oubliez, nous répondra-t-on, que le massacre a commencé avec la fusillade des hommes parqués dans les granges, donc avant le drame de l'église.

Cet argument est invoqué par le rescapé Robert Hébras. Inlassable défenseur de la thèse officielle, il a récemment déclaré au quotidien *Le Monde* :

↓ « L'église a brûlé après 17 heures, alors que le massacre des hommes et les incendies dans le bourg avaient commencé dès 15 heures ». Bien...

ajoute-t-il, le déroulement des faits suffit à démolir cette argutie : « L'église a brûlé après 17 heures, alors que le massacre des hommes et les incendies dans le bourg avaient commencé dès 15 heures. » L'histo-

→ Plaque commémorative à Oradour

← *Le Monde*, 23 février 2013, p. 19



◆ UNE MYSTÉRIEUSE « DÉTONATION »

Mais intéressons-nous à cette « détonation » qui aurait marqué le début du massacre ; c'est-à-dire qui aurait donné l'ordre aux SS de tirer sur les hommes. C'est là que tout se joue. S'il se révèle qu'elle a bien eu lieu à l'église, alors les révisionnistes ont raison, c'est-à-dire que tout a commencé avec les explosions inopinées survenues dans l'église.

mais ce dernier, qui était présent à Oradour, avait peut-être ce jour-là été privé de son commandement, ce qu'il prétendit au cours du procès. C'était une sanction disciplinaire habituelle à l'encontre de sous-officiers SS mal notés par la hiérarchie. Les noms des sous-officiers, qu'il n'est pas inutile de rappeler ici, sont en cohérence avec le document des effectifs de la compagnie, cité précédemment.

Trois ordres successifs ont été donnés par le chef de la compagnie, qui, à chaque fois, a réuni les chefs de groupe. Le premier fut celui qui commandait le tir, un coup de revolver en fut le signal, simultanément pour les différents lieux ; le second signifiait aux sous-officiers SS d'achever les blessés, mais il est

Jean-Jacques Fouché, *Oradour* (éd. Liana Levi, 2001), p. 153

← Dans son ouvrage paru en 2001 et réédité en 2012, le concepteur du Centre de la mémoire d'Oradour, Jean-Jacques Fouché, écrit p. 153 que le signal du massacre des hommes a consisté en un « coup de revolver ». Voilà qui surprend, car quand on parle de « détonation », ce n'est pas pour un revolver.

braquée sur nous. Nous restâmes ainsi à discuter entre nous. On entendit crier quelques ordres. Un Alsacien qui se trouvait à mes côtés me dit :

— Je viens d'entendre qu'on ordonne d'armer fusils, mitraillettes et revolvers. p. 202

J'entendis alors une violente détonation venant du bourg. On eût dit l'explosion d'une bombe. Les S. S. ouvrirent alors le feu sur nous avec toutes leurs armes pendant une demi minute environ. Beaucoup furent touchés aux jambes. Les Allemands marchèrent

Pierre Poitevin, *Dans l'Enfer d'Oradour* (1944), p. 202.

Ils s'en allèrent. J'entendis alors des ordres donnés par un haut gradé, semblant venir du centre du vil-

← J'ajoute que dans cet ouvrage paru en octobre 1944, Robert Hébras a bel et bien déclaré concernant le « signal » : « J'entendis alors une violente détonation venant du bourg. On eût dit l'explosion d'une bombe. Les SS ouvrirent alors le feu sur nous ». Le 22 janvier 1953, au procès des Waffen SS, les rescapés Darthout, Roby et Broussaudier furent très clairs :

↓ Clément Broussaudier parla d'une « grosse détonation » ;

contents de leur sort...
Alors, il y avait un moment qu'on était là, on entendit une grosse détonation. Je ne puis dire ce que c'était ; on n'a vu qu'une seule chose : tout est parti à la fois. Comme mes camarades, je suis tombé aussitôt et

↓ Yvon Roby d'une « grande détonation » ;

temps en temps un morceau de sucre.
On attendit ainsi. Je ne puis dire combien de temps ; puis, tout à coup, l'on entendit une grande détonation. Elle semblait venir du centre du bourg.. Et la fusillade commença.

↓ Marcel Darthout d'un « *grand bruit* » ressemblant à « *l'éclatement d'une grenade* ».

On a entendu un grand bruit à l'extérieur : soit l'éclatement d'une grenade, soit un autre bruit produit par une arme, mais autre qu'un fusil. Et après, un cri.. peut-être un ordre, (je n'ai pas compris). Puis, ils se sont mis à nous fusiller.

→ J.-J. Fouché ment donc effrontément lorsqu'il parle d'un « coup de revolver ». Le drame commença lorsqu'une forte détonation retentit dans le bourg. Mais d'où provint-elle ?

Trois ordres successifs ont été donnés par le chef de la compagnie, qui, à chaque fois, a réuni les chefs de groupe. Le premier fut celui qui commandait le tir, un coup de revolver en fut le signal, simultanément pour les différents lieux; le second signifiait aux sous-officiers SS d'achever les blessés, mais il est

Jean-Jacques Fouché, *Oradour* (éd. Liana Levi, 2001), p. 153

Plusieurs témoins ont répondu à la question.

→ Mme Lang, tout d'abord, qui, encore une fois, a raconté :

Un bruit épouvantable éclate dans la direction de l'église qui était à quelques dizaines de mètres de nous. Détonations sur détonations se succèdent, suivies d'une immense clameur et de cris effrayants. Les mitrailleuses crépitent.

Guy Pauchou & Pierre Masfrand, *Oradour-sur-Glane Vision d'épouvante* (éd. de 1966)

— 61 —

qu'à deux kilomètres d'Oradour, des habitants ont perçu les clameurs qui s'élevaient du lieu saint.

M^{me} Lang fait à ce sujet le récit suivant : « Un bruit épouvantable éclate dans la direction de l'église qui était à quelques dizaines de mètres de nous. Détonations sur détonations se succèdent, suivies d'une immense clameur et de cris effrayants. Les mitrailleuses crépitent. Un nuage de fumée s'élève. Toujours des clameurs! Nous demeurons muets de frayeur, atterrés, épouvantés. Nous ne pouvions en douter! Un massacre terrifiant s'accomplissait à quelques mètres de nous. »

C'est clair : l'église a été le siège de violentes explosions et, peu après, les mitrailleuses des SS sont entrées en action. Sachant que les mitrailleuses étaient postées aux endroits où les hommes étaient retenus, on en déduit logiquement que les SS ont tiré quand l'église a subitement explosé.

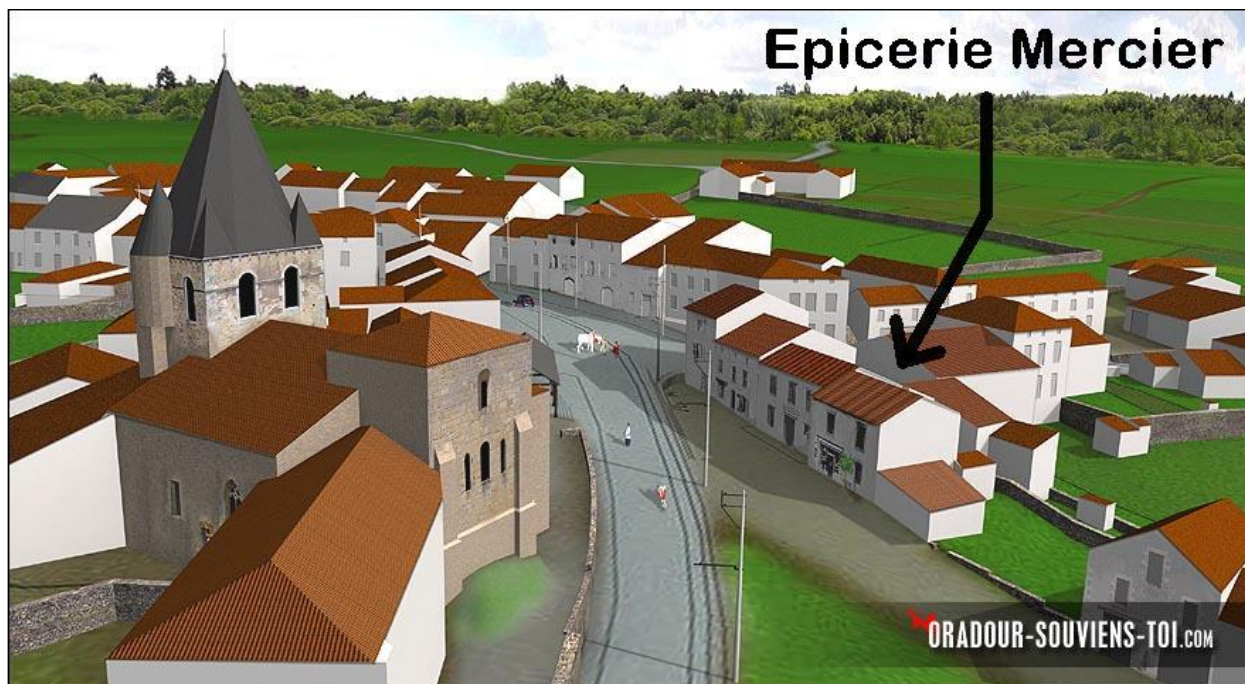
↓ Citons ensuite l'ancien Waffen SS Henri Weber. Interrogé le 19 avril 1948, il déclara :

« Lorsque nous étions en position de combat, derrière l'église, dans les champs, nous avons entendu, une heure plus tard, environ, le bruit d'une forte explosion, suivie de cris de douleur poussés par des femmes et enfants. Puis quelques minutes après, un seul coup de feu, à la suite de ce coup de feu, les mitrailleuses légères ont tiré des rafales saccadées dans le village ». « dans le village... », c'est-à-dire dans les granges, garages et chais où étaient gardés les hommes.

Lorsque nous étions en position de combat, derrière l'église, dans les champs, nous avons entendu, une heure plus tard, environ, le bruit d'une forte explosion, suivie de cris de douleurs poussés par des femmes et enfants. Puis, quelques minutes après, un seul coup de feu, à la suite de ce coup de feu, les mitrailleuses légères ont tiré des rafales saccadées dans le village.

→ Mentionnons également le survivant Maurice Beaubreuil. Le 10 juin tragique, il était caché avec son frère aîné, Martial,...

↓ ...chez sa tante, Mme Mercier, qui habitait place de l'église où elle tenait une épicerie. Lors de notre entrevue, en août 1991, il m'a révélé qu'une « *très forte explosion venant de la place de l'église* » avait déclenché toutes les fusillades dans le village, notamment celles des granges.



→ A l'époque, j'ignorais que son frère aîné, Martial, avait fait une déclaration similaire.

↓ C'est dans l'ouvrage de Jean-Jacques Fouché, à la page 155. On y apprend que lors de l'instruction du procès des Waffen SS, Martial Beaubreuil a déclaré :

« *J'ai nettement perçu [...] une explosion en provenance de l'église, suivie d'une forte mitraille provenant de tous les coins du bourg* ».

doit correspondre à celle de la propriété du docteur Paul Desourteaux.

p. 155

Un des frères Beaubreuil, toujours dans leur cachette à l'intérieur de l'épicerie Mercier: «J'ai [...] entendu fouiller les meubles de la maison. J'ai nettement perçu les bruits d'une scie et d'un marteau, [...] une explosion en provenance de l'église, suivie d'une forte mitraille provenant de tous les coins du bourg. Vers 17h15, la jeune bonne de ma tante [...] est revenue dans la maison qu'elle a traversée en criant "Oh mon



Tous ces témoignages confirment que le drame a commencé lorsque l'église a été secouée par une ou plusieurs grosses explosions, entraînant la mort des femmes et des enfants qui étaient à l'intérieur. C'est seulement après que les Waffen SS ont tiré sur les hommes.

◆ LE MENSONGE D'UN RESCAPÉ

Afin de tenter de sauver la thèse officielle, le rescapé Robert Hébras ne recule devant rien, pas même devant le mensonge le plus grossier. Je m'explique :

→ Dans son témoignage devenu « officiel », Marguerite Rouffanche déclare :

Vers 16 heures, des soldats, âgés d'une vingtaine d'années, placèrent dans la nef, près du chœur, une sorte de caisse assez volumineuse de laquelle dépassaient des cordons qu'ils laissèrent traîner sur le sol. Ces cordons ayant été allumés, le feu fut communiqué à l'engin dans lequel une forte explosion soudaine se produisit [...].

Guy Pauchou & Pierre Masfrand

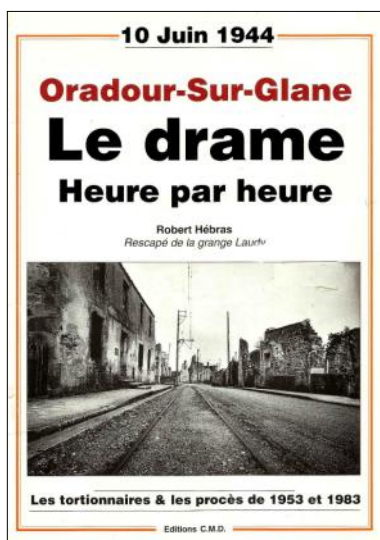
Oradour-sur-Glane, vision d'épouvante (éd. 1966), p. 54

« Entassés dans le lieu saint, nous attendîmes de plus en plus inquiets la fin des préparatifs auxquels nous assistions.

« Vers 16 heures, des soldats, âgés d'une vingtaine d'années, placèrent dans la nef, près du chœur, une sorte de caisse assez volumineuse de laquelle dépassaient des cordons qu'ils laissèrent traîner sur le sol.

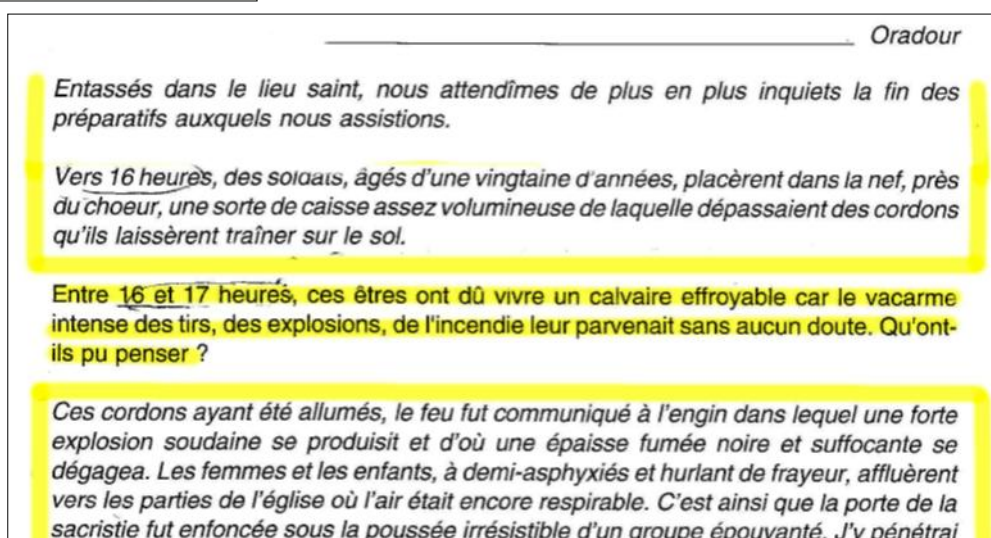
« Ces cordons ayant été allumés, le feu fut communiqué à l'engin dans lequel une forte explosion soudaine se produisit et d'où une épaisse fumée noire et suffocante se dégagait. Les femmes et les enfants, à demi asphyxiés et hurlant de frayeur, affluèrent vers les parties de l'église où l'air était encore respirable. C'est ainsi que la porte de la sacristie fut enfoncée sous la

→ Sachant que la plaque chronologique apposée à l'entrée des ruines du village déclare que le « signal » du massacre fut une « détonation » qui retentit à 16 heures, on en déduit logiquement que tout a commencé avec le drame de l'église.



← Voilà pourquoi, dans sa brochure, le rescapé Robert Hébras s'est rendu coupable d'une malhonnêteté.

↓ A la page 25, il a intercalé dans le témoignage de Mme Rouffanche le passage suivant : « Entre 16 et 17 heures, ces êtres ont dû vivre un calvaire effroyable car le vacarme intense des tirs, des explosions, de l'incendie leur parvenait sans aucun doute. Qu'ont-ils pu penser ? » Ce petit passage laisse croire au lecteur non averti que les SS auraient apporté la caisse vers 16 heures et qu'ils l'auraient laissée une heure avant de revenir et d'allumer les cordons.



Mais c'est faux ; le témoignage de Mme Rouffanche ne laisse aucun doute à ce sujet, tout s'est déroulé vers 16 heures.

↓ L'ajout de Robert Hébras est d'autant plus malhonnête qu'en juillet 1947, Mme Rouffanche fit une déclaration essentielle. Elle précisa : « *Durant le temps que je suis restée dans l'église, je n'ai vu ni entendu aucune explosion* ».

- LIASSE VI -	(C.95)
REPUBLIQUE FRANÇAISE	

PROCES- VERBAL	

TRIBUNAL MILITAIRE PERMANENT DE BORDEAUX	
séant à Bordeaux	

<p>L'an 1947, le 7 juillet à 16 heures, devant nous, capitaine LESIEUX, Juge d'Instruction Militaire, au Tribunal Militaire de Bordeaux, assisté de HAMON Julien sergent chef commis greffier, dudit Tribunal Militaire, au cours de notre transport à Oradour-sur-Glane, est comparu spontanément, le témoin ci-après nommé, hors la présence des prévenus et des autres témoins, après avoir représenté la citation à lui donnée, avoir prêté le serment de dire toute la vérité, rien que la vérité, et interrogé par nous sur ses nom, prénoms, âge, état, profession et demeure, s'il est domestique, parent ou allié des parties, à quel degré, a répondu se nommer:</p> <p><u>THURM LUX MARGUERITE</u>, Vve ROUFFANCHE, 50 ans, sans profession, à Oradour-sur-Glane, ni parente ni alliée ni domestique des inculpés et a déclaré:</p> <p>Je vous confirme la déclaration que je vous ai faite antérieurement.</p> <p>En ce qui concerne le temps de l'attente dans l'église, je ne peux l'estimer exactement, il m'a paru durer plusieurs heures, <u>Pendant tout le temps que je suis restée dans l'église, je n'ai vu ni entendu aucune explosion.</u> La caisse qui a été emportée dans l'église a dégagé une fumée épaisse et asphixiante, sans dégager aucune flamme. Il y avait eu auparavant un bruit sourd. Après cette explosion, il y a eu un remous et je me suis réfugiée dans la sacristie, je n'ai donc pas pu voir ce qui se passait dans l'église au dernier moment. Parmi les allemands qui ont opéré ce massacre, je ne pourrais en reconnaître aucun.</p> <p>S.I. La caisse a été apportée par deux allemands qui se sont retirés sans être autrement blessés.</p>	

Cette précision est capitale. En effet, selon l'histoire officielle, le « massacre » de l'église aurait eu lieu après celui des granges. Par conséquent, Mme Rouffanche aurait dû, pendant son attente, tout entendre, notamment la « détonation » qui donna aux SS le signal du tir. Le fait qu'elle n'ait rien entendu confirme :

- que l'explosion mentionnée par les rescapés eut lieu dans l'église (il s'agissait du dépôt clandestin de munitions) ;
- que les SS tirèrent sur les hommes dans les granges suite à cette explosion.

OBJECTION N° 2 : IL N'Y AVAIT NI MAQUIS NI DÉPÔT D'ARMES À ORADOUR

➔ On répondra que notre thèse se heurte au fait qu'à Oradour, il n'y avait ni maquis, ni armes, ni dépôt de munitions. C'est ce que l'on répète depuis 1944.

cette paisible cité.

Il n'existait d'ailleurs pas de maquis à Oradour-sur-Glane et si les S. S. ont décidé « cette expédition », ce n'est pas parce qu'il y avait des éléments de la Résistance, mais bien plutôt parce qu'ils savaient pertinemment qu'il n'y en avait pas et que, dès lors, ils pouvaient commettre impunément leur odieux forfait.

Répétons qu'il n'y avait à Oradour ni dépôt de munitions ni dépôt d'armes d'aucune sorte. Toutes les déclarations des rescapés sont unanimes et formelles à cet

G. Pauchou et P. Masfrand,

Oradour-sur-Glane, vision d'épouvante (éd. 1966), p. 113

➔ Soulignons tout de même qu'en 2001, dans leur *Bulletin*, les Amis du Musée de la Résistance du Département de la Haute-Vienne ont rappelé l'existence, non loin d'Oradour, de six compagnies de Francs-tireurs et partisans (F.T.P.).

La carte page suivante montre leur implantation. La plus proche se trouvait à environ 7 km. Si l'on considère que Saint-Junien et Peyrilhac étaient des bourgades à forte implantation maquisarde, on se rend compte

Bulletin des Amis du Musée de la Résistance du Département de la Haute-Vienne (n° 55, 3ème trimestre 2001)

Un peu d'histoire

C'était pendant les vacances scolaires de février. Nous venions d'apprendre qu'une pâte empoisonnée venait de lever l'Autriche et qu'un vent mauvais, porteur de graines mortelles toujours prêtes à germer, venait de souffler sur ce pays. Si nous manquons de mémoire, si nous ne connaissons pas notre histoire, une autre tempête bien plus forte que celle que nous venons malheureusement de subir pourrait nous surprendre. Quelles en seraient les prochaines victimes ?

Il s'appelle Jérôme, ce lycéen de 16 ans que je reçois chez moi. Passionné d'histoire, il désirait se documenter. Il avait longuement visité le Centre de mémoire d'Oradour-sur-Glane. Il voulait photographier, dans le cimetière de Périlhac la tombe du commandant du 1^{er} bataillon de volontaires de la Haute-Vienne pendant la Révolution⁹. Il comparait — à juste titre — ces volontaires qui quittaient leur village sans uniforme et les pieds sans souliers, dont le courage fut immortalisé par Victor Hugo, aux maquisards qui couraient, eux aussi, la pénurie d'équipements, d'armements et les mêmes souffrances. Comme leurs aînés ils allèrent au sacrifice suprême pour que la France reste le pays des droits de l'homme éclairé par le phare de la liberté. Je fus surpris quand il m'avoua que, pour lui, le maquis c'était Eymoutiers, Châteauneuf et les combats du Mont Gargan. Il ignorait tout des autres maquis : Cussac, Ambazac, Blond, etc. Je le renseignai de mon mieux et ce qui devint cet article.

Je ne crois pas me tromper en pensant que Blond fut le deuxième centre de maquis après celui, incontesté, que commandait notre président d'honneur et ami Georges Guingouin. Début 1943, les premiers embryons furent créés au Bois-du-Roi et dans la forêt des Tourrettes donnant naissance à 4 compagnies F.T.P. dans les monts de Blond.

— La 2407^{me} au Savary et à la Feyre.
— La 2437^{me} au Brudon, Le Four, La Basse-Forêt.
— La 2438^{me} à La Borderie.
— La 2439^{me} aux Ramades.
le premier parachutage eut lieu à Vacqueux, mais ce terrain trop près de

Bellac fut abandonné au profit du terrain du Savary. Au Breuil fut installé un hôpital. Naturellement ces maquis intéressèrent vivement ceux qui trahissaient sans vergogne au service des maîtres du moment, tel un individu du nord du département, membre zélé de la S.L.P.O., connaissant bien la région. Il y tissa une véritable toile d'araignée de délateurs bien rétribués, recrutés dans tous les milieux. Certains n'hésiteront pas

à porter l'uniforme feldgrau pour guider les Allemands lors des combats des 7 et 8 août 1944. Les noms — trop nombreux — que portent les stèles jalonnent le parcours des soldats du général Ottenbacher, sont là pour en témoigner.

— La 2409^{me} Cie stationnée à Boissour, commune de Chamborêt, participa aux combats précités.

— La 2401^{re} Cie de Boissourmet, commune de Périlhac, fut celle qui tomba dans l'embuscade de Saint-Victorien tendue par la milice le 27 juin 1944.

Je profitai de cette occasion pour rendre hommage aux femmes qui aidèrent la Résistance et vécurent des moments dramatiques. En lisant ces lignes, elles se reconnaîtront :

Vous, Marie qui, mère de 5 enfants, dont le père était un maquis, aviez tant de fois "trempé la soupe" comme on dit en Limousin, pour l'armée des ombres venant chez vous, la nuit, par groupes de 5 à 10 dès le début de 1944.

Vous, Marguerite¹⁰ qui soigniez les blessés au Breuil pendant que votre époux était au maquis avec son fils aîné. Votre mari fut tué et son nom figure sur une des stèles.

Vous, Louise, dont le mari était prisonnier, qui ravitailliez les maquisards, trouvant chez vous le gîte et le couvert. Quelle angoisse a été la vôtre quand, fouillant votre maison, un officier allemand mis son pistolet sur la tempe de votre enfant... un bambin de 7 ans !

Je vous cite toutes les trois... un chiffre symbolique. Il y en eut tant d'autres.

Hommage à vous les "benjamins", toi mon ami qui, avec ton père attaquas les bœufs les nuits de parachutage pour transporter en lieux sûrs les armes de la liberté tombées du ciel : tu avais 17 ans. Toi, mon ami qui avait le même âge le jour de ton arrestation. Les ►



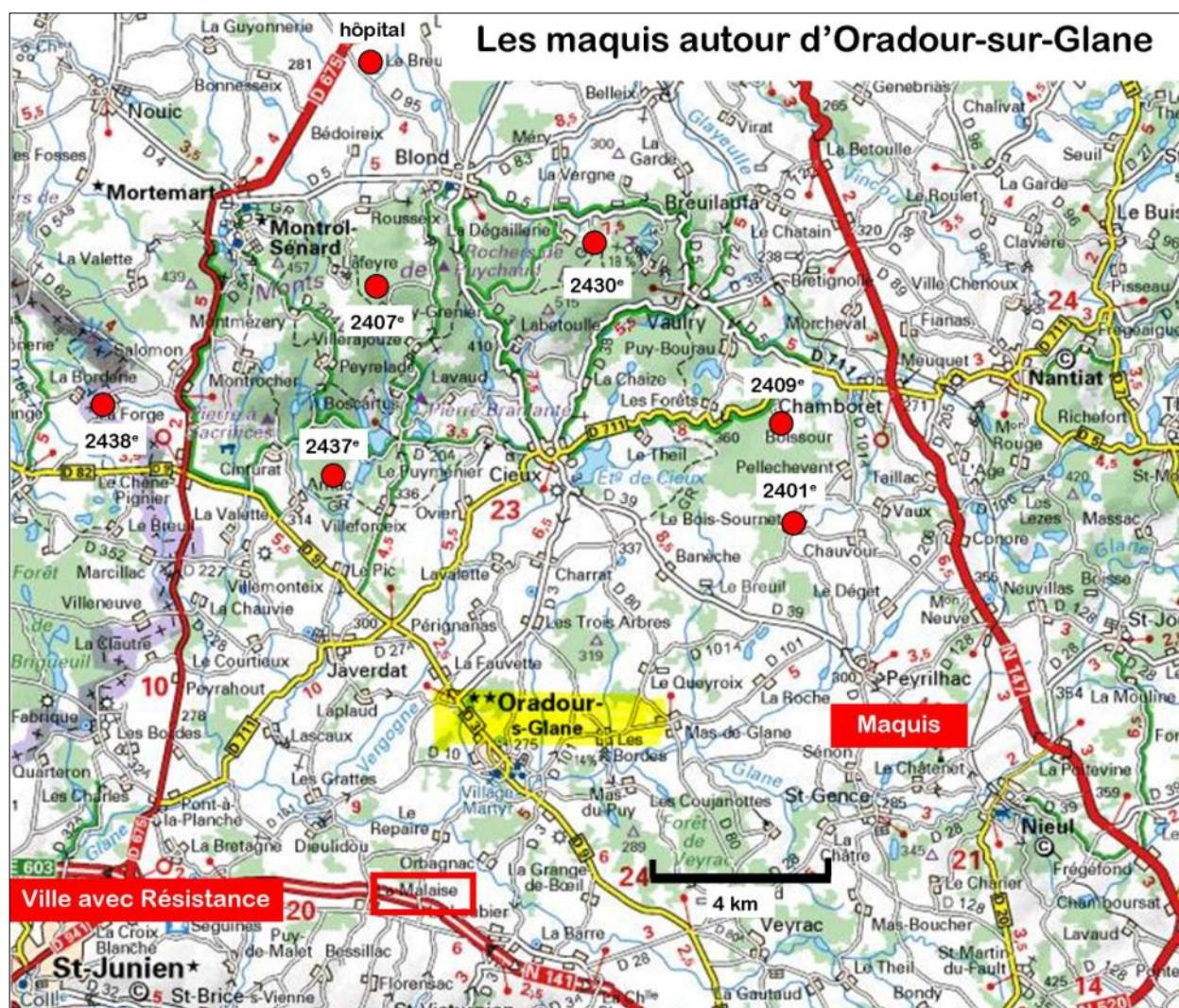
Nantlat - Le Bourg - 14 juillet 1944 - Un détachement de la 2409^{me} Cie commandé par le lieutenant Cabrol (alias Jacques). Elle participera aux combats, au complet, des 7 et 8 août.

qu'Oradour était entouré de maquis. La question qui se pose est donc la suivante : Oradour était-il un îlot de calme au milieu de toute cette agitation maquisarde ?

◆ DES MAQUISARDS DANS LE VILLAGE

➔ Ce qui éveilla ma méfiance fut cette plaque apposée par l'Amicale des médecins du Maquis et de la Résistance à la mémoire des docteurs d'Oradour. Certes, cela ne signifiait pas que Messieurs Paul et Jacques Desourteaux aient appartenu au maquis.





➔ Mais sachant que Paul était également le maire d'Oradour, un maire désigné ou confirmé dans ses fonctions par le gouvernement du maréchal Pétain, je voyais mal les maquisards rendre nommément hommage à un « collabo ». Sauf si ce « collabo » avait, en vérité, joué double jeu en adhérant à la Résistance...

crétaire de mairie ; Emile, épicier, et Hubert, garagiste, prisonnier rapatrié. Il ne les apercevra pas.

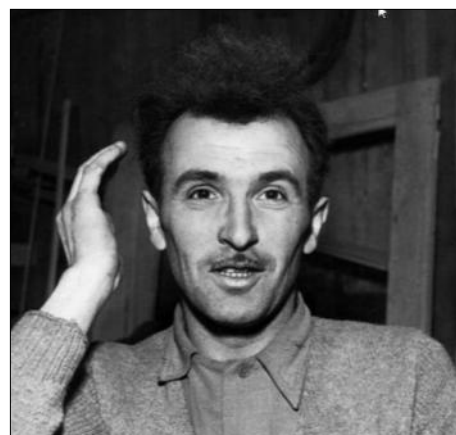
M. le docteur Paul Desourteaux paraît soucieux. Son visage dont le menton porte une barbiche blanche reste néanmoins impassible.

(1) Le docteur Paul DESOURTEAUX était président de la délégation spéciale, remplissant les fonctions de maire.

Pierre Poitevin, Dans l'Enfer d'Oradour, p. 27

D'où une petite enquête que je menai auprès des survivants que je rencontrais durant l'été 1991. Elle se révéla fructueuse. J'appris notamment qu'à Oradour :

➔ Paul Doutré était un membre supplétif du maquis (donc sans mission mais pouvait être contacté à tout moment) ;
- Léonard Dupic était membre de l'Armée Secrète, Résistance de droite ;
- Mathieu Borie appartenait aux F.T.P., donc à la Résistance communiste ;

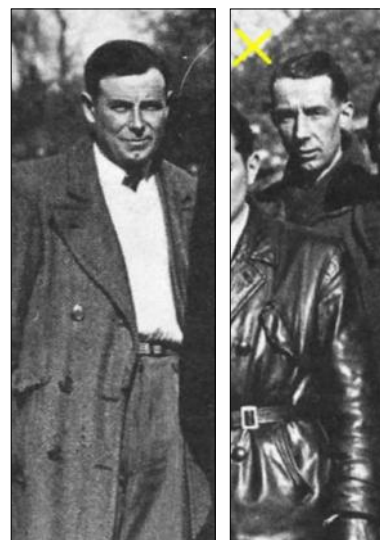


- Aimé Renaud avait été chauffeur d'un grand résistant de Lyon. Revenu à Oradour avec une fausse carte d'agriculteur, il restait en contact avec des maquisards du coin, dont Mathieu Borie ;

- Maurice Beaubreuil, réfractaire au Service du Travail Obligatoire, s'était réfugié chez sa tante (Mme Mercier) à Oradour. Il avait pour mission de rester en contact avec Limoges. Chaque jour, il mangeait en compagnie de... Mathieu Borie. Un Mathieu Borie qui avait lui-même fabriqué une cache chez... sa tante, Mme Mercier ;

- Paul Doire, qui travaillait dans la boulangerie, ravitaillait les maquis des environs en pain.

Certes, il ne s'agissait que d'indices et, si l'on excepte Paul Doire, on pouvait prétendre que ces gens étaient des simples « membres supplétifs » du maquis, c'est-à-dire des comparses sans importance réelle. Mais d'autres informations importantes doivent être prises en compte.

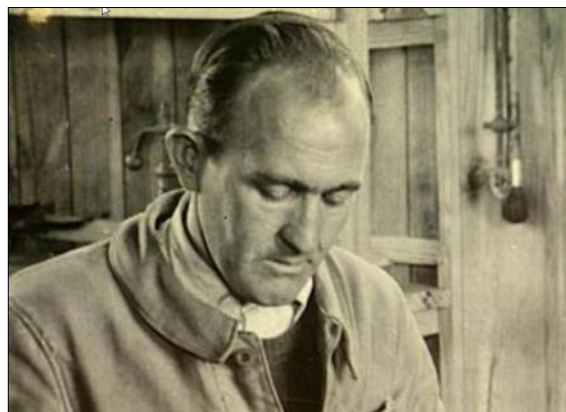


M. Borie & A. Renaud

◆ MARTIAL MACHEFER ET Mlle SARAH JAKUBOWICZ

➔ Parmi les rescapés figure un certain Martial Machefer, qui était qualifié par les autorités,...

✚ ... de « *notoirement communiste et meneur gréviste* ».



✚ Le 10 juin, il prit la fuite dès l'arrivée des Waffen SS, après avoir...brûlé tous les papiers qui pouvaient lui nuire. Tout cela avant même de savoir ce qui allait se passer ! Voilà donc un homme qui n'avait pas la conscience tranquille, qui détenait des documents jugés singulièrement compromettants et qui se doutait que les Allemands allaient perquisitionner. S'il n'avait été qu'un « membre supplétif du maquis », il n'aurait certainement pas eu à agir ainsi. Mais ce n'est pas fini.

Jean-Jacques Fouché, *Oradour*, p. 109

à la pêche, des chiens aboient la nuit... Il est recommandé de surveiller particulièrement cinq personnes qui « en période de tension sociale doivent être immédiatement appréhendées, dont le sieur Machefer Martial, un habitant du bourg, **notoirement communiste et meneur gréviste³⁵** ». Aucun tract ni maté-

Machefer: « Je me trouvais au premier étage de mon habitation, située en bordure du champ de foire face à la route quand je vis arriver cinq véhicules allemands environ, dont au moins deux automitrailleuses. Je vis ces véhicules traverser le village, les hommes surveillant les uns les fenêtres, les autres les rez-de-chaussée. Quelques instants après, je vis une partie de ces véhicules redescendre avec un minimum d'effectif. Voyant ces allées et venues suspectes de véhicules dans le village, ma femme insiste pour que je quitte la maison, étant déjà très surveillé par la Gestapo. **Brûlant tous les papiers qui pouvaient me nuire, je quittai mon domicile vers 14h 10 et m'enfuis sur la route de Saint-Junien.** Lorsque j'ai eu dépassé le bourg d'Oradour, j'ai rencon-

Jean-Jacques Fouché, *Oradour*, p. 140



← Dans la maison détruite de Martial Machefer, on retrouvera le cadavre de Sarah Jakubowitz, une jeune fille originaire de Pologne et dont la famille s'était réfugiée un temps à Oradour.

David se marie, en décembre 1940, dans les combles de la mairie de Saint-Victurnien. La famille subit les agressions des miliciens. **David devient bûcheron. Il s'engage dans la Résistance en rejoignant**, probablement épisodiquement, le groupe issu de l'équipe de football de Saint-Victurnien, **puis une compagnie FTP**. Il protège comme il peut ses parents, son épouse et son fils. Sa sœur Sarah est mise en sécurité dans le bourg d'Oradour, chez le cordonnier Machefer qui habite sur le champ de foire. Il est le plus proche voisin de la famille Kanzler. Joseph Kanzler, né en 1893 à Budapest, et son épouse Maria Goldmann née en **Jean-Jacques Fouché, Oradour, p. 126**

d'Albert Mirablon, ne aux Etats-Unis et authentique résistant, comme on l'a dit précédemment.

Le quotidien Centre libre, dans son édition du 20 septembre 1944 (n° 25), **annonce pour le lendemain « les obsèques de mademoiselle Sarah Jakobowicz, décédée à l'âge de seize ans, brûlée vive à Oradour »**. Un **communiqué de l'Union de résistance et d'entraide des Juifs de France**, qui se présente au côté de la famille coorganisatrice de la cérémonie, précise : « Mlle Jakobowicz est morte suppliciée au cours de l'effroyable crime d'Oradour, ses restes furent recueillis par son frère, soldat FTP qui, les Allemands encore présents, creusa de ses mains la tombe improvisée. » **La cérémonie se déroulera successivement à Oradour puis à Limoges**, dans les deux localités sur le champ de foire, avant l'inhumation au cimetière de Louyat à Limoges, où la tombe est surmontée par une colonne coupée en biseau.

Le 22, le même quotidien rend compte des obsèques. **Six cents personnes ont fait le déplacement à Oradour, on en compte huit cents devant la maison où le corps carbonisé de la jeune fille a été recueilli par son frère. Un catafalque est dressé, entouré d'une garde d'honneur en armes, à laquelle participe le frère de Sarah. Des gerbes sont déposées au nom des formations militaires qui rendent les honneurs : les FTP de la caserne Marceau à Limoges, une compagnie dénommée**

← Son frère, David, s'était engagé dans les F.T.P. Sarah sera-t-elle inhumée anonymement dans une fosse commune avec les autres victimes ? Non, son cadavre sera reconnu et...

← ... il sera enterré au cours d'une grande cérémonie organisée par... l'Union de Résistance et d'Entraide des Juifs de France, une organisation d'obédience communiste.

Six cents (voire huit cents) personnes assisteront à cette cérémonie au cours de laquelle « *un catafalque [fut] dressé, entouré d'une garde d'honneur [de FTP] en armes [...]. Des gerbes [furent] déposées au nom des formations militaires qui rend[irent] les honneurs* ».

→ Ajoutons que le cercueil de Sarah Jakubowicz était recouvert du drapeau tricolore. Si, vraiment, Sarah n'avait été qu'une jeune fille anonyme ou qu'un petit membre supplétif, sans mission précise, elle n'aurait jamais bénéficié d'une telle cérémonie. Plus on avance, donc, plus la thèse du village tranquille et sans maquis notable se fissure. La simple réflexion d'un survivant va la fracasser.



◆ LE RÉCIT DE MATHIEU BORIE

→ Le 23 juin 1994, l'hebdomadaire *Paris Match* publia un document inédit : le récit du drame d'Oradour rédigé peu après les événements par Mathieu Borie. Pourquoi n'avait-il jamais été publié ? On va le comprendre maintenant. Le rescapé raconte ainsi sa tentative de fuite :

→ « Je monte au carrefour pour prendre la route du cimetière, mais les Boches sont en position. Trop tard pour m'évader. Étant résistant, je pensais aller chercher du renfort. Je suis obligé de continuer. Des coups de feu claquent de partout. Je me dis : "Il y en a quelques-uns qui ne veulent pas suivre et qui engagent le combat" ».

Où Mathieu Bore espérait-il trouver du renfort ? Personne ne lui a jamais posé la question, ce qui est bien dommage.

"Paris Match", 23 juin 1994, p. 59

EXCLUSIF

**Nous avons retrouvé
le récit inédit d'un survivant du
massacre**

MATHIEU BORIE "LES S.S. CRIAIENT COMME DES LIONS DECHAINES"

Ce formidable document sur la tuerie d'Oradour est le témoignage de Mathieu Borie, rescapé de la grange Laudy. Ce survivant l'a écrit de sa propre main dans les mois qui ont suivi le

avec une mitrailleuse, ils l'ont coupé en deux." Je comprends alors quelle opération ils sont venus faire. Un drôle de frisson me court dans le dos.

Je monte au carrefour pour prendre la route du cimetière, mais les Boches sont en position. Trop tard pour m'évader. Étant résistant, je pensais aller chercher

DUYS RICLAFFÉ

du renfort. Je suis obligé de continuer. Des coups de feu claquent de partout. Je me dis: "Il y en a quelques-uns qui ne veulent pas suivre et qui engagent le combat", mais pas du tout, c'étaient ceux qui ne voulaient pas suivre qu'on tuait sur place. Arrivé au champ de foire, je vois monsieur Depierreffiche qui bat

Sténotypies du procès de Bordeaux, audience du 22 janvier 1953

[Déposition de M. Borie]

(Le témoin prête serment de dire toute la vérité rien que la vérité, il déclare se nommer Borie Mathieu, être âgé de 30 ans, être employé dans une épicerie à Oradour-sur-Glane, il ne connaissait pas les secourus avant les faits qui leur sont reprochés; il n'est ni leur ami, ni leur parent ni leur allié, n'a jamais été attaché à leur service, ne les a jamais eu en sa maison.

M. LE PRÉSIDENT. - Veuillez faire votre déposition.

M. BORIE. - Je travaillais dans une épicerie-recruterie en face de l'église. A un moment, ils sont venus chez Gerrier et un Allemand m'a dit : "Il faut gagner le champ de foire... rassemblent."

Je suis sorti à ce moment-là. Alors, je vois arriver une bonne femme et son mari qui habitaient à Rue Gaillard. Cet homme ne se levait pas depuis huit jours, il était au lit. Les Allemands mitrailleurs convoyeurs m'ont fait faire demi-tour.

M. LE PRÉSIDENT. - Pourriez-vous préciser l'endroit où vous vous trouviez à ce moment-là ?

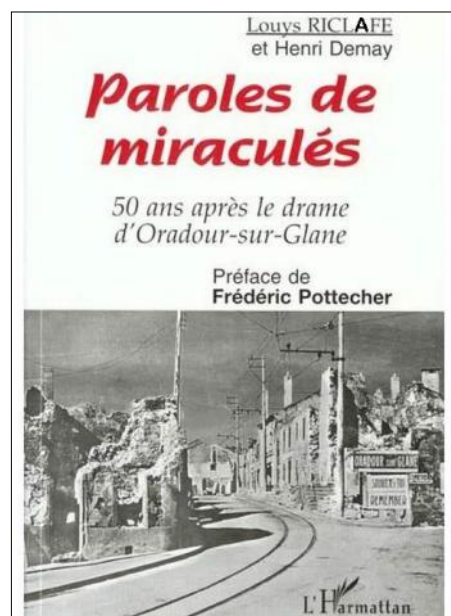
M. BORIE. - Derrière le guichet (1) Ce qui m'a consterné le plus, c'est que les Allemands ont enfoncé une porte à coups de grenades et à coups de feu. Quand ils ont ouvert, j'ai entendu un coup de feu à l'intérieur.

Ensuite, j'ai continué mon chemin jusqu'au champ de foire où il y avait rassemblé, hommes et femmes.

↑ Il faut dire qu'au procès des anciens Waffen SS, en 1953, le témoin se garda bien de raconter tous ces détails ; il se contenta de dire que les Allemands lui avaient fait faire demi-tour, qu'il les avait vus enfoncer une porte et tirer un coup de feu, puis qu'il était arrivé au lieu de rassemblement.

Mais surtout, il cacha au Tribunal sa réflexion : « Il y en a quelques-uns qui ne veulent pas suivre et qui engagent le combat ». Car c'était avouer qu'à Oradour, il y avait des gens capables de soutenir le combat contre une troupe de Waffen SS, c'est-à-dire des maquisards armés. Voilà pourquoi Mathieu Borie avait parlé de chercher du « renfort », c'est-à-dire, des hommes supplémentaires pour aider ses camarades qui, croyait-il, combattaient déjà.

→ Ce passage du récit du rescapé est si accusateur que dans cet ouvrage publié en 1995, les deux auteurs ont pris soin de le supprimer.



Alors, je comprends aussitôt quel est l'épouvantable dessein de ces barbares. Un frisson d'effroi me court dans le dos.

*
* *

Dans les rues, les boches crient comme des lions déchaînés. Tout Oradour est en ébullition. Des rafales de

↑ Les trois astérisques remplacent le texte omis.

→ Ci-contre le texte original tel qu'il est paru dans *Paris Match*. La coupure est indéniable.

Le texte de Mathieu Borie donne le coup de grâce à la thèse selon laquelle Oradour n'aurait eu ni maquis, ni dépôt d'armes et de munitions.

Mais j'entends déjà la réponse des adversaires : « Des munitions à Oradour ? Où sont vos preuves matérielles ? »

avec une mitrailleuse, ils l'ont coupé en deux." Je comprends alors quelle opération ils sont venus faire. Un drôle de frisson me court dans le dos.

Je monte au carrefour pour prendre la route du cimetière, mais les Boches sont en position. Trop tard pour m'évader. Etant résistant, je pensais aller chercher

DUYS RICLAFF

◆ L'ÉTAT DES MAISONS DÉTRUITES

↓ Dans un premier temps, j'invoquerai l'état des maisons à Oradour. Celles que vous voyez à l'écran ont leurs murs maculés de traces de noir de fumée. C'est typique de l'incendie. Les traces blanches sous le noir de fumée nous indiquent même que des flammes sont sorties et ont léché les murs en ces endroits.

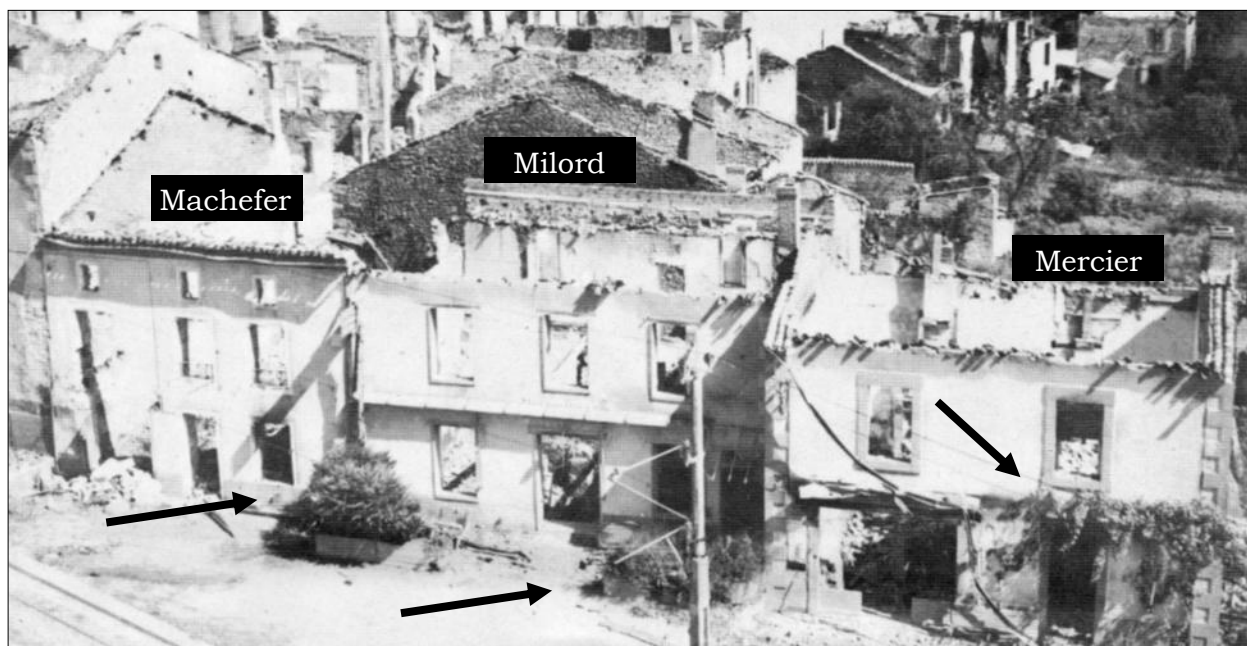


↓ Voici d'autres maisons d'Oradour qui ont été ravagées par des incendies. Là encore, le noir de fumée est bien visible.



↓ Maintenant, regardez ces trois bâtisses. La maison du Résistant Martial Machefer, où le corps de Sarah Jakubowicz a été retrouvé, l'hôtel Milord et l'épicerie Mercier où Mathieu Borie avait aménagé une cache. Deux éléments frappent :

- l'absence totale de trace de noir de fumée et, surtout,
- la végétation intacte (indiquée par trois flèches). En cas d'incendie, elle aurait brûlé sous l'effet du rayonnement. Tout indique donc que ces maisons ont été détruites par des explosions. Peut-on invoquer des bouteilles de gaz qui auraient explosé après qu'un incendie ait été allumé ?

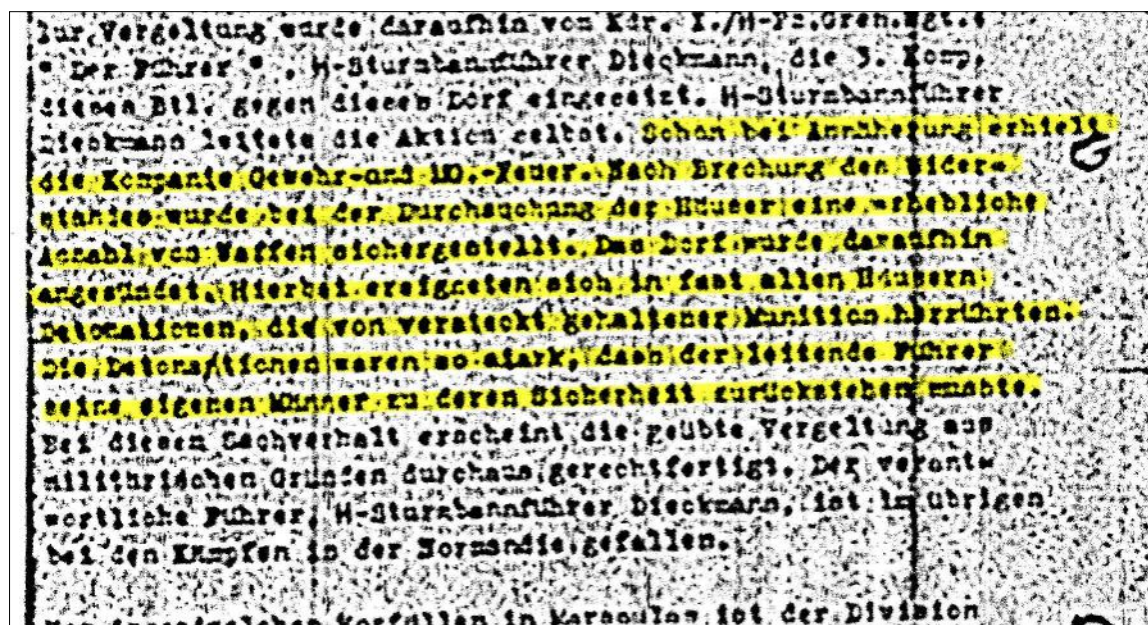


→ Il est vrai que, lors de mon enquête, j'ai vu au moins une bouteille dans les ruines. Mais je n'en ai vu aucune éventrée et jamais je n'ai entendu parler, à Oradour, d'explosions dues à des bouteilles de gaz. La thèse officielle ne parle que d'incendies allumés par les Waffen SS.

↓ J'ajoute que, dans son rapport rédigé le 4 janvier 1945, le juge allemand qui avait enquêté sur le drame et interrogé des Waffen SS écrivit :



↓ « Dès l'approche, la compagnie essuya le feu de fusils et de mitrailleuses. Une fois brisée la résistance, une quantité d'armes considérable fut saisie lors de la fouille des maisons. Là-dessus, le feu fut mis au village. Il s'ensuivit dans presque toutes les maisons des détonations provenant des munitions détenues en secret. Les détonations furent si fortes que le commandant en chef dut retirer ses hommes pour leur sécurité. »



La première partie de ce texte confirme que les coups de feu entendus par Mathieu Borie étaient bien dus à des maquisards armés. Voilà sans doute pourquoi il voulait se précipiter pour appeler des renforts. Quant à la deuxième, elle explique l'état de

Orpheline de père et de mère, brûlés dans la catastrophe, M^{lle} Louise Compain nous rapporte ce qui se passa autour d'elle pendant ces moments tragiques.

— Comme nous voulions savoir ce qu'on avait fait de la population, si on avait fusillé des otages, des Allemands nous répondaient invariablement par ces mots :

« Tous kapout ! tous kapout ! »

Pierre Poitevin, *Dans l'enfer d'Oradour* (éd. 1944), p. 56

DANS L'ENFER D'ORADOUR

57

— Que sont devenus nos femmes, nos enfants ? interrogeaient, haletants d'émotion, les hommes qui étaient avec nous.

— Tous kapout ! tous kapout !

« Capitale maquis ! capitale maquis ! »

Nous pensions qu'une bataille s'était peut-être livrée entre le maquis et eux ; mais un Allemand, baragouinant en français, s'approcha de notre groupe et nous expliqua :

« Nous trouver des armes et des munitions. Alors faire tout sauter, tout flamber. Ecoutez les explosions !... »

Nous entendions les maisons s'écrouler en un vacarme effrayant, mais à aucun moment nous ne percevions le bruit de bombes ou d'explosifs.

Et l'Allemand ajouta :

nombreuses maisons dans le village détruit. Elles contenaient des dépôts de munitions. Le juge Okrent n'est d'ailleurs pas le seul à avoir parlé d'explosions dans les maisons.

← Dans son ouvrage, Pierre Poitevin rapporte l'histoire de Louise Compain, arrivée le soir avec d'autres aux environs d'Oradour et arrêtée par des Waffen SS. Interrogés, ceux-ci déclarèrent que tous les habitants du village étaient morts et qu'Oradour était une capitale du maquis. Face à l'insistance des gens inquiets, un Allemand ajouta : « Nous trouver des armes et des munitions. Alors tout faire sauter, tout flamber. Écoutez les explosions !... »

Le fait que Mlle Compain dise n'avoir rien entendu ne change pas grand-chose ; l'état de certaines maisons appuie la thèse des explosions.

◆ LES DOUILLES DANS L'ÉGLISE

Allons plus loin. Oui, oublions ces maisons sièges d'explosions.

➤ Dans ses différents témoignages et dans celui, officiel, du 30 novembre 1944, Marguerite Rouffanche a toujours parlé d'une fusillade qui avait eu lieu dans l'église.

tuee pres de moi, d'un coup de feu tiré de l'extérieur. Je dus la vie à l'idée que j'eus de fermer les yeux et de simuler la mort.

« Une fusillade éclata dans l'église, puis de la paille, des fagots, des chaises, furent jetés pêle-mêle sur les corps qui gisaient sur les dalles.

Pierre Poitevin,

DANS L'ENFER D'ORADOUR

49

L'ASPHYXIE ET LA MITRAILLE

Dans un brouhaha effréné, le feu de Ben-

quement.

Les tueurs à l'affût braquent leurs armes automatiques dans la fumée qui reflue sur eux, et ils tirent précipitamment, à l'aveugle, des rafales de leur mitraille.

L'ouverture se referme. Les cris s'apaisent.

← Sans surprise, la thèse officielle accuse les Allemands d'avoir voulu « terminer le travail » en massacrant les femmes et les enfants qui avaient survécu à la fumée asphyxiante de la mystérieuse « caisse ».

"Déclaration de son Excellence Monseigneur Rastouil, évêque de Limoges"**ORADOUR SUR GLANE - CITE MARTYRÉ****- 2 -****L'EFFROYABLE MASSACRE****L'INCENDIE**

Quand femmes et enfants sont réunis dans l'Eglise, les allemands viennent déposer sur l'autel une caisse et y allument des mèches. Fumée, suffocation, panique, cris...

Puis, plus tard, les mitrailleuses crépitent, amenées, comme l'attestent les **centaines de douilles** trouvées sur le sol- jusqu'au premier tiers de l'Eglise.

↑ D'après le rapport de l'évêché de Limoges, « *des centaines de douilles* » ont été retrouvées dans l'église.

→ Ailleurs, Guy Pauchou et Pierre Masfrand précisent que l'on a retrouvé :

- « *des quantités de douilles* » de 9 mm avec inscrit sur le culot : « WRA 9 mm » ;
- 3 douilles portant l'inscription : « hrn St » suivi de deux fois deux chiffres ;
- plusieurs douilles marquées : « aso Stf 8-44 » ;
- 1 douille marquée : « Kam St 42-5 » ;
- 3 douilles sans mention lisible.

G. Pauchou & P. Masfrand
Balles allemandes *Oradour-sur-Glane, vision d'épouvante*
 (éd. 1966), p. 96

Si l'on n'a recueilli dans les ruines aucun engin incendiaire, on a cependant trouvé **des quantités de douilles de revolvers de 9 millimètres avec inscriptions au culot : WRA 9 mm**, ainsi que des douilles de fusils.

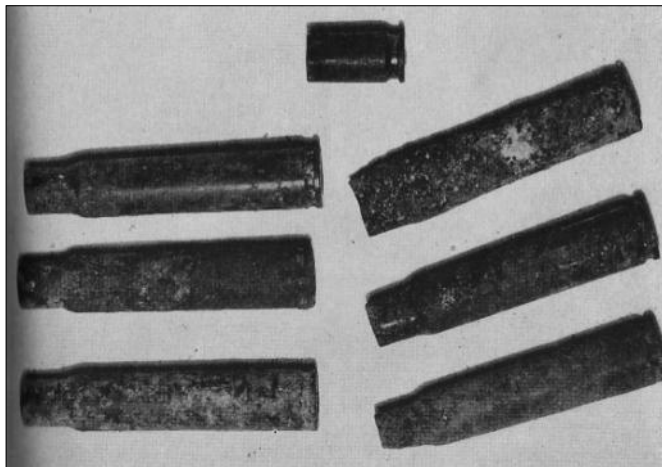
M. Romério, entrepreneur T. P., chargé de la consolidation des ruines de l'église, a découvert, près du maître-autel, sous des tas de décombres, au milieu d'ossements humains et d'objets divers, **six douilles de fusils de 50 millimètres de longueur, portant au culot les inscriptions suivantes :**

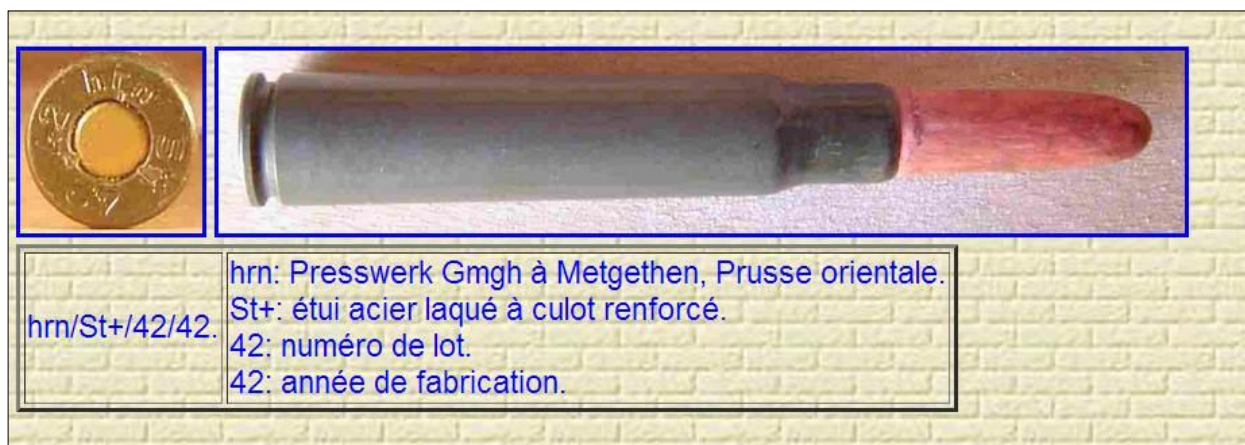
- la première : **hrn St 39-43;**
- la deuxième : **hrn St 40-43;**
- la troisième : **hrn St 41-43.**

Les inscriptions des trois culots des autres douilles détériorées par le feu et l'oxydation demeurent illisibles.

Pour notre part, nous avons découvert **une douille de revolver portant l'inscription suivante : aso Stf 8-44 et plusieurs autres de fusil** sur lesquelles nous relevons les mêmes lettres et chiffres que ci-dessus. Nous en notons **une portant l'inscription suivante : Kam St 42-5.**

→ Voici la seule photo connue des douilles retrouvées dans l'église. D'après, donc, les informations recueillies, l'immense majorité d'entre elles portaient la mention « WRA 9 mm » et une douzaine d'autres des inscriptions différentes. Pour cette douzaine, la provenance est incontestablement allemande.





↑ Voici une douille de la seconde guerre mondiale avec marqué : « hrn ». Ces trois premières lettres indiquaient le nom de la fabrique d'armement ; « St » indiquait la nature du culot (culot acier, culot renforcé...) ; le premier chiffre était le numéro du lot, le deuxième indiquait l'année de fabrication.
 « hrn » indiquait une fabrique de munitions située en Prusse orientale,

ka Gerhardt u. Co., Inh. K. Steinweg, Dr. H. Steinweg u. R. Neuerbo
 kam Hugo Schneider AG, Werk Skarzysko Kamienna, Pologne.
 kaw Weber u. Niezel, Dresde.

↑ « kam » une fabrique située en Pologne occupée,

↓ et « aso » une fabrique à Schweinfurt. Par conséquent, une provenance allemande indéniable.

aso Fichtel u. Sachs, Schweinfurt.

asr HAK Hanseatisches-Kettenwerk GmbH, Hamburg-Langenhorn.

asw E. & F. Hoerster, Solingen.

↓ En revanche, « WRA » indiquait la fabrique américaine Winchester, située à New Haven dans le Connecticut.




tirsportifpolice.forumpro.fr/t2277-renseignements-munitions-marquage-wra-9mm

renseignements munitions marquage W.R.A. 9mm

Forum Tir Sportif de la Police Nationale :: Technique.

renseignements munitions marquage W.R.A. 9mm
par Invité le Dim 25 Oct 2009 - 9:20

slt,je recherche des renseignements sur une boîte de munitions de calibre 9mm avec marquage W.R.A sur la douille. munitions de collection? Me donner un ordre de prix si valeur il y a...



Re: renseignements munitions marquage W.R.A. 9mm
par Stovepipe le Lun 26 Oct 2009 - 6:16

Bonjour, il s'agit de munitions fabriquées aux Etats-Unis pendant la WWII pour le compte de l'Angleterre. Destinées à être tirées exclusivement dans les PM tels que la STEN. Parachutées à destination des FFI pendant la WWII, elles ne doivent pas être tirées dans un Luger ou un P 38.

Sur un forum de la Police dédié au tir sportif, on lit : « *Il s'agit de munitions fabriquées aux États-Unis pendant la [seconde guerre mondiale] pour le compte de l'Angleterre. Destinées à être tirées exclusivement dans les PM [pistolets mitrailleurs] tels que la [mitrailleuse] STEN. Parachutées à destination des F.F.I. pendant la [seconde guerre mondiale], elles ne doivent pas être tirées dans un Luger [P08] ou un [Walther] P38* ». Ces deux dernières armes étant allemandes (de calibre 9 mm), on en déduit que les Waffen SS n'utilisaient pas ces cartouches, même s'ils parvenaient à en saisir.

Dès lors, que venaient faire ces centaines de douilles américaines sur le sol de l'église ? La réponse s'impose : elles venaient du dépôt clandestin de munitions. Sont-elles parties d'elles-mêmes lors des explosions ? Ont-elles été tirées (et si oui par qui) ? Sans examen du culot, on reste dans l'expectative. Mais une chose est sûre : ces douilles par centaines attestent — au moins — la présence d'un dépôt de munitions dans l'église d'Oradour.

◆ MAQUIS STRUCTURÉ À ORADOUR : LE TÉMOIN MALVENU

→ J'en terminerai sur ce sujet avec l'apparition, 52 ans après le drame, d'un témoin très gênant pour la thèse du Oradour sans maquis : je veux parler de Len Cotton.



95/20

L'agent de liaison

ORGANE DE LA FÉDÉRATION DES AMICALES DE RÉSEAUX DE LA FRANCE COMBATTANTE

PARAIT LE 5 ET LE 20 — N° 10.
5 MARS 1946

RÉDACTION, ADMINISTRATION :
62, Rue de Varenne, Paris (7^e). Tél. LIT. 47-58

ABONNEMENT : 120 Fr. PAR AN.
LE NUMERO : 6 Fr.

COMMENT LES AVIATEURS ALLIÉS TOMBÉS EN PAYS OCCUPÉS ÉTAIENT REPÉRÉS, SAUVÉS, HÉBERGÉS PAR LES RÉSEAUX D'“ÉVASION” avant de passer en Espagne

ACHUNG

sind der Bevölkerung

cher Personen sowie jedes

origin einer feindlichen

gliedern der Luftwaffe

cht n und sogar anzurühren

on Flugzeugen, tragend welche

te Gegenstände ist jedenfalls

AVIS

Les dispositions suivantes sont de nouveau rappelées à la population :

Il est interdit de dissimuler aux recherches, d'héberger ou d'aider d'une autre façon des personnes appartenant à une force armée ennemie (notamment des membres d'équipages d'avions, ou des parachutistes ennemis, ou des agents ennemis).

Il est également interdit de s'approprier, de transmettre, de détruire ou même de toucher des avions atterrés ou tombés, des parties d'avions gisant au sol, du matériel provenant d'avions ou quelque objet que ce soit jeté par des aviateurs. Au contraire, une telle découverte devra être déclarée sans délai au seul ou aux seuls membres de l'Armée ou de la police.

A la débâcle de mai et juin 1940, des soldats du corps expéditionnaire britannique qui n'étaient pas parvenus à rembarquer à Dunkerque, avaient toutefois réussi à échapper à l'ennemi, en se camouflant dans des fermes de Belgique et du Nord de la France. Les réseaux les avaient libérés et était créée une autre ligne d'évasion qui doit son origine à l'initiative personnelle et hardie d'une jeune fille belge, Mlle Andrée de Jongh. Aidée de personnalités belges, elle recherchait des soldats britanniques à rapatrier. Quand elle était parvenue à en grouper quelques-uns, elle partait de Bruxelles et passait avec eux la Somme (ligne de démarcation de la zone interdite) à la nage. Puis, elle les conduisait par le train jusqu'à Bayonne. Accompagnée d'un guide, elle passait à pied avec eux la frontière espagnole et assurait le convoyage des soldats alliés jusqu'à Madrid, où elle entrait en contact avec l'ambassade britannique. Ayant réussi plusieurs fois de suite cet exploit exceptionnel, elle reçut de l'Etat-Major anglais les moyens de créer un réseau d'évasion qui s'appela COMETE.

↑ En 1946, un organe issu de la Résistance révéla que, pendant la guerre, des aviateurs alliés tombés en territoire ennemi avaient été pris en charge par deux réseaux d'évasion.

→ Un de ces réseaux, fondé par une jeune Belge de 22 ans, Andrée de Jongh, s'appelait « Comète » ou « Comet Escape Line ». Les aviateurs récupérés étaient conduits jusqu'en Espagne d'où ils pouvaient regagner l'Angleterre.

↓ En 1996, un de mes amis limougeaud appela mon attention sur un article surprenant. Il y était question d'un ancien pilote britannique, Len Cotton.

L'ancien de la RAF rêve de retrouver ses sauveteurs à Oradour en 1942...

Abrité en 1942 par une famille du village martyr, un ancien aviateur rêve de retrouver ceux qui l'ont sauvé. Dans un jardin de Canberra, l'Australien **Len Cotton** a reconstitué un « Oradour » en miniature. Avant la tragédie.

CEST un peu la fin de l'été en Australie. A 20.000 km du Limousin, dans sa maison de retraite de Canberra, métropole entre Melbourne et Sydney, un vieil homme passe le plus clair de ses journées à contempler à ses pieds le bourg d'Oradour-sur-Glane. Cet Oradour en miniature vaut tout l'or du monde pour Len Cotton, un monsieur très digne âgé de 86 ans. A travers les jardins de l'établissement on respecte Len Cotton. Et, sous le soleil australien, personne ne le dérange quand il regarde ce mini-



était créée une autre ligne d'évasion qui doit son origine à l'initiative personnelle et hardie d'une jeune fille belge, Mlle Andrée de Jongh. Aidée de personnalités belges, elle recherchait des soldats britanniques à rapatrier. Quand elle était parvenue à en grouper quelques-uns, elle partait de Bruxelles et passait avec eux la Somme (ligne de démarcation de la zone interdite) à la nage. Puis, elle les conduisait par le train jusqu'à Bayonne. Accompagnée d'un guide, elle passait à pied avec eux la frontière espagnole et assurait le convoyage des soldats alliés jusqu'à Madrid, où elle entrait en contact avec l'ambassade britannique.

Ayant réussi plusieurs fois de suite cet exploit exceptionnel, elle reçut de l'Etat-Major anglais les moyens de créer un réseau d'évasion qui s'appela COMETE.

PRECIEUX PILOTES

Durant l'année 1941 et même une

pagne antinucléaire, les Australiens aiment la France !

Confolens : Le bombardier s'écrase

25 novembre 1942. Alors que les Allemands viennent depuis quelques jours d'envahir la zone libre, le bombardier « Wellington » de la Royal Air Force effectue une mission en Aquitaine. Audessus de Bordeaux, c'est le coup dur pour les six hommes d'équipage, dont Len Cotton. L'avion est touché par la « Flak ». Alors que les deux ailes sont très endommagées, l'avion s'écrase dans une forêt près de Confolens.

Par chance, les réseaux de résistance interviennent. Les avia-

teurs anglais sont pris en charge par des paysans. Ils seront dirigés ensuite vers Oradour-sur-Glane où ils sont cachés durant trois jours dans le bourg !

Les hommes de la RAF gagnent ensuite Limoges, Toulouse et Bilbao. Les réseaux de la Résistance conduiront l'équipage vers l'Angleterre...

Tout est fini pour cinq avia-



Les aviateurs anglais sont pris en charge par des paysans. Ils seront dirigés ensuite vers Oradour-sur-Glane où ils sont cachés durant trois jours dans le bourg. Les hommes de la R.A.F. gagnent ensuite Limoges, Toulouse, Bilbao ».

Tout cela ressemblait fort à une évasion réalisée grâce au réseau Comète.

Si cette histoire vraie, si, vraiment, les réseaux de la résistance avaient amené les pilotes directement à Oradour-sur-Glane afin de les confier à un réseau d'évasion, alors il était difficile de croire qu'aucun maquis structuré n'existait dans ce village. Len Cotton s'était-il trompé ? Une précision donnée dans l'article me convainquait que non.

54 ans après, Robert Chataignier a voulu ces derniers jours recueillir à Canberra le maximum de détails : « Il n'est resté que trois nuits dans le bourg d'Oradour. Len m'a parlé d'une famille Borie ou Laborie. Il raconte aussi que c'est un certain « Alain » qui a pris en charge les hommes de la RAF entre Limoges et l'Espagne. C'est probablement l'AS qui a dû s'occuper d'eux pour les emmener vers l'Espagne »



Len Cotton se rappelait vaguement d'un nom de famille de là-bas : Borie ou Laborie. Or, comme par hasard...

... Mathieu Borie était un Résistant actif à Oradour. Sans attendre, donc, j'écrivis à ce Len Cotton.

Quelques semaines plus tard, je reçus un fax dicté par ce dernier à son ami Christian Laloz.

L'aviateur me donnait des détails sur son séjour à Oradour. Après avoir été présenté à un prêtre, il était resté deux jours et demi caché dans... la sacristie de l'église, le temps d'attendre que le contact soit pris avec Andrée de Jongh. Il avait été nourri par... l'une des filles de Madame Rouffanche, surnommée « Danielle ». A la gare de Limoges, il avait rencontré Andrée de Jongh.

Ces informations permettaient de conclure qu'un maquis structuré existait à Oradour, qu'il se servait de l'église avec la bienveillance du prêtre et que la famille Rouffanche y appartenait.

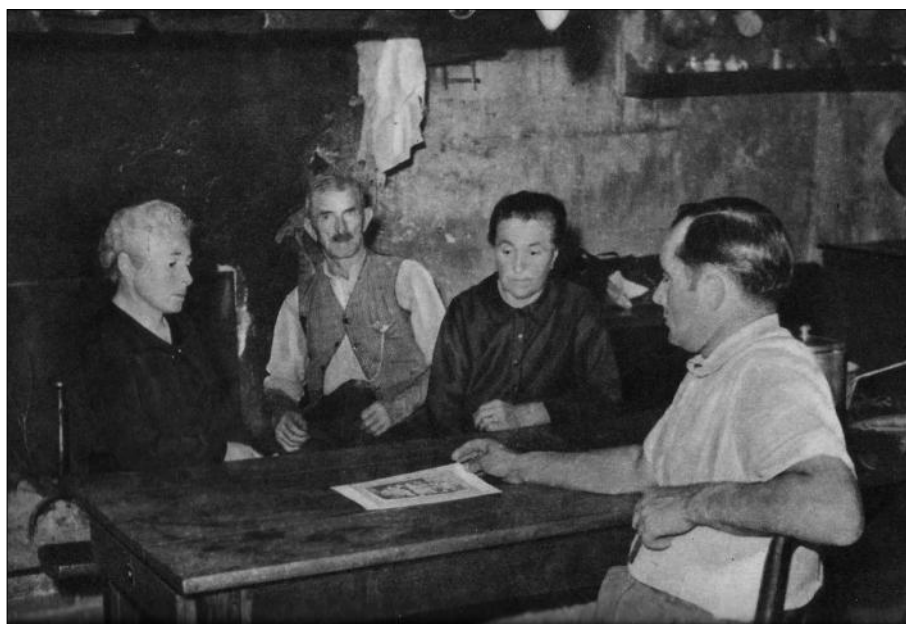
Je comprenais donc désormais pourquoi un dépôt de munitions avait pu être organisé sous les combles ; le prêtre était dans le coup... Et surtout, je comprenais pour-

Fax de Len Cotton à Vincent Reynouard (10 septembre 1996)

NOV 1942 RAID ON BORDEAUX. HIT BY 'FRANK'. DOWN AT CONFERENCES
 RESISTANCE UNDER "FRANÇOISE" - GERMAN
 BY OLD LORRY TO ORADOUR
 INTRODUCED) ARBE IN CHURCH (SHORT MAN RUSHY
 STAYED IN SACRISTY UNTIL CONTACT MADE WITH
 COMET ESCAPE LINE ANDREA DE JONG 24 YEAR
 OLD BELGIAN GIRL
 FED BY "DANIELLE" DAUGHTER MARGUERITE ROUFFANCHE
 CANS OF SOUP veg and coffee. TO LIMOGES
 2 1/2 DAYS LATER TAKEN BY TRAMCAR BY "ALAIN"
 I DON'T THINK THIS WAS HIS RIGHT NAME BECAUSE
 EVERYONE USING NOM DE PLUME FOR SAFEGUARDS
 DE JONG MET US LIMOGES TERMINAL. HAD ALREADY
 BOUGHT ^{TRAIN} BUS TICKETS FOR TOURNAI
 WE WERE DRESSED IN OLD COATS OVERALLS etc OVER
 PARTS

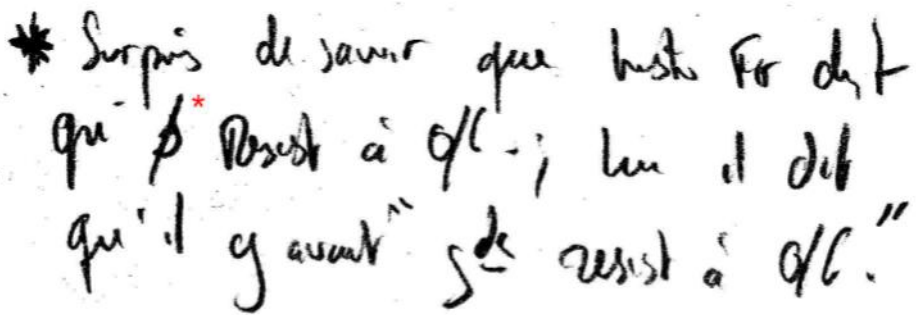
quoi, après le drame, Marguerite Rouffanche avait accepté son rôle de faux témoin afin de cacher les véritables responsabilités dans ce massacre ; sa famille était fortement impliquée dans la Résistance.

→ Mme Rouffanche (à gauche) avec, au premier plan, son fils (absent la 10 juin tragique).



Peu après, j'eus une conversation téléphonique avec Len Cotton durant laquelle je pris des notes manuscrites que j'ai conservées.

↓ Ci-dessous, l'avant-dernière note prise ce 10 septembre 1996. On lit que Len Cotton est « *Surpris de savoir que les historiens français disent qu'il n'existait pas de Résistance à Oradour-sur-Glane ; lui il dit qu'il y avait une "grande Résistance à Oradour-sur-Glane" »*.



[L. Cotton est] Surpris de savoir que [les] histo[riens] fr[ançais] disent qu' [il n'existait pas de] Résistance à O/G, lui il dit qu'il y avait "g[ran]de résist[ance] à O/G".

* En mathématiques, le symbole \nexists signifie : "il n'existe pas"

groupe qui, de surcroît, constituait des stocks clandestins de munitions. De là à conclure que le village abritait un réseau structuré de Résistance et que celui-ci entreposait des explosifs dans l'église, il n'y a qu'un pas. Ce pas, nous le franchissons d'autant plus facilement que nous possédons un deuxième témoignage capital pour l'Histoire.

Les révélations d'un ancien pilote de la RAF

Il y a quelques mois, un policier français, Robert Chataignier, lors d'un voyage en Australie, rencontra un vieil homme qui, dans son jardin de Canberra, avait recons-

LE MASSACRE D'ORADOUR

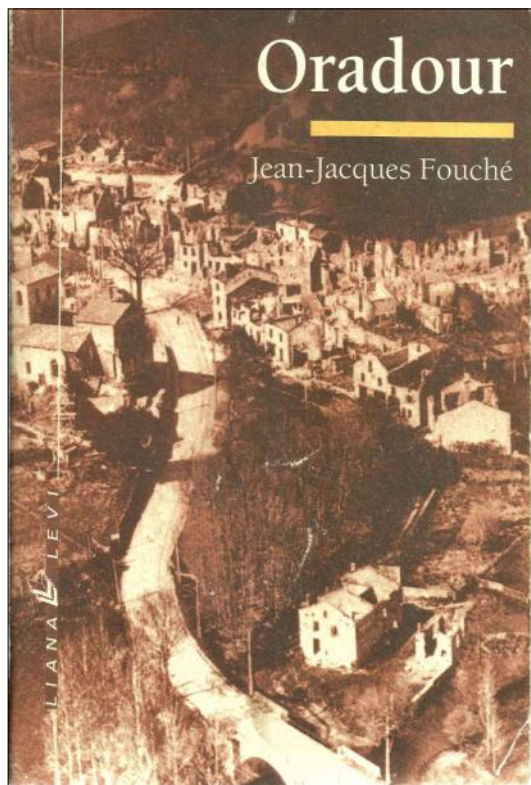


Oradour en miniature. **Len Cotton** (c'est son nom) lui raconta son a guerre, il avait été pilote à la *Royal Air Force*. Le 25 novembre 1942, ut touché par la DCA allemande alors qu'il effectuait une mission au- aux. L'appareil s'écrasa à Confolens, non loin d'Oradour. Les six ipage, qui avaient survécu, furent immédiatement pris en charge par Confolens. D'après L. Cotton, lui et ses camarades furent emmenés à... e où ils restèrent cachés pendant trois jours³⁶.

n France, R. Chataignier entrepris des démarches afin de retrouver, à sonnes qui auraient pu se souvenir de ce pilote. Un article, en forme s le *Populaire du Centre*. L'histoire de L. Cotton v'était résumée.

Le Massacre d'Oradour..., p. 182

↑ Dans mon livre publié en 1997, j'ai évoqué l'histoire de Len Cotton. A supposer que ce vieil homme ait été un fabulateur et qu'il m'ait trompé, mes adversaires auraient dû en profiter pour dénoncer mon incompetence. Ils n'en firent rien.



En 2001, le concepteur du Centre de la mémoire d'Oradour, Jean-Jacques Fouché, publia son ouvrage sur le drame du 10 juin 1944.

Jean-Jacques Fouché, *Oradour*

(éd. Liana Levi, 2001)

Index des noms

Chardonne, Jacques, 22
 Chaudier, Albert, 198-199, 204
 Chirac, Jacques, 7-8, 10
 Corot, Camille, 88
 Cueco, Henri, 47
 Daladier, Édouard, 93
 Darnand, 76
 Darthout, Marcel, 129, 136, 140, 149, 152, 166-168, 175, 180
 Davoine, Camille, 76-78, 81
 Denis (propriétaire du chai), 153, 168

← Pas de "Cotton, Len"

Une fois le livre en main, ma première initiative fut de regarder l'index des noms afin de savoir ce que l'auteur allait dire de Len Cotton.

Je pus alors m'apercevoir que Jean-Jacques Fouché n'en disait rien, absolument rien. La lecture complète de l'ouvrage me le confirma.

↓ A plusieurs reprises, pourtant, il attaquait les révisionnistes, qu'il qualifiait de « négationnistes ». Mais il se gardait bien d'évoquer le cas de Len Cotton.

fouche : Encore aujourd'hui, j'analyse son silence comme un aveu : l'aveu que l'histoire de cet ancien pilote de la R.A.F. est vraie, donc qu'il y avait un maquis structuré à Oradour.

auparavant jamais entendu parler ni de Lidice⁹ ni d'Oradour¹⁰.

Les négationnistes se sont lovés dans la version des SS pour tenter d'inverser les responsabilités. Ils traitent différemment les récits des victimes et des SS. Ils cherchent, et croient découvrir, des contradictions dans ceux des victimes, selon une méthode qui leur est propre¹¹, et ils accordent à ceux des SS une confiance inébranlable.

p. 217

Le récit des négationnistes reprend celui des SS: il ne nie pas la réalité du massacre mais le justifie par des activités particulières, ponctuelles, localisées de résistants. Des résistants, réfugiés espagnols et Juifs, auraient caché armes et munitions. Ils sont donc responsables du massacre. Le récit négationniste est particulièrement instable: il comporte d'importantes variations.

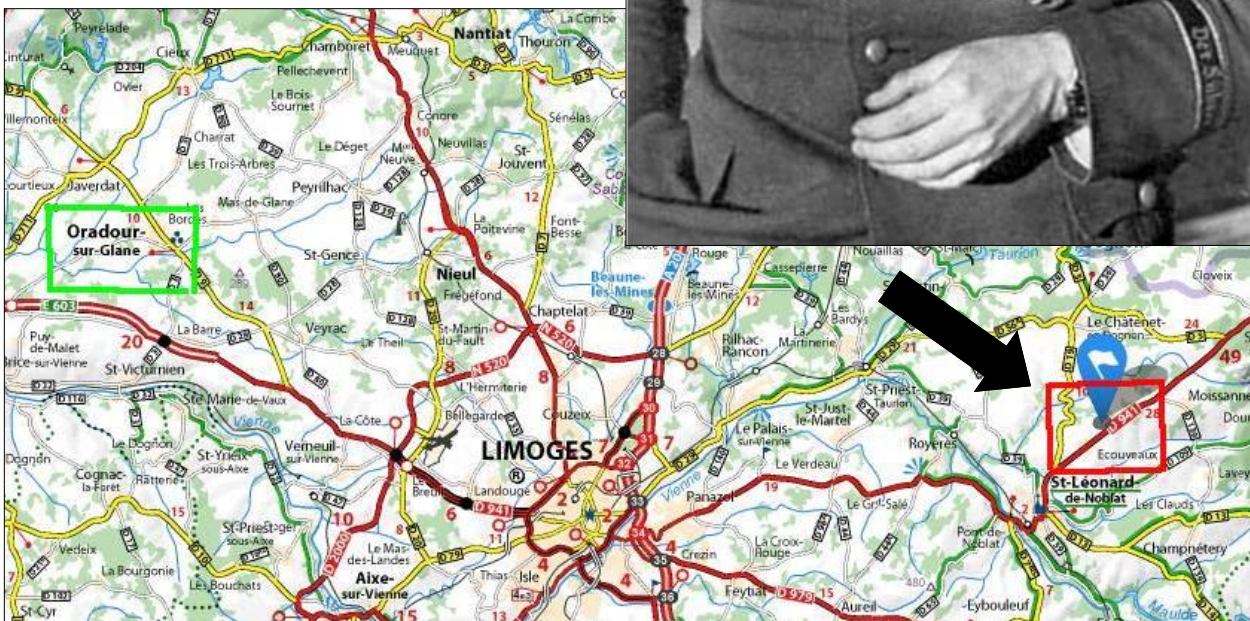
Cela dit, une question reste posée : pourquoi les Waffen SS sont-ils venus à Oradour ce samedi 10 juin 1944 ?

LES RAISONS DE LA VENUE DES WAFFEN SS À ORADOUR

Le débarquement allié en Normandie eut lieu le 6 juin 1944. A cette date, la division *Das Reich* cantonnait dans le sud de la France. A cette division appartenait le régiment *Der Führer* qui jouera un rôle dans l'affaire d'Oradour. Ayant reçu l'ordre de se rendre sur le théâtre des opérations, la *Das Reich* arriva à Limoges à l'aube du 9. Dans la journée, un événement fâcheux survint :

➔ Un gradé de la division, Helmut Kämpfe, qui commandait le 3^{ème} bataillon du régiment *Der Führer*, fut capturé par les maquisards de Jean Canou.

↓ L'enlèvement eut lieu à La Bussière, non loin de Saint-Léonard-de-Noblat, à l'Est de Limoges. Des recherches ordonnées immédiatement restèrent vaines. Pour les Allemands, il était nécessaire de tout mettre en œuvre afin de retrouver l'officier disparu.



Deux événements allaient orienter l'enquête. Le 9 juin au soir :

➔ « le bureau de renseignements du SD de Limoges fit part au régiment d'indications fournies par les services de liaison français selon lesquels un poste de commandement des maquis se trouvait à Oradour-sur-Glane. »

**Otto Weidinger,
Tulle und Oradour. Eine deutsch-französische Tragödie
p. 24**

das Regiment und für die Division; denn er war einer der SPW-Spezialisten und der Kommandeur des einzigen SPW-Bataillons in der Division. Sämtliche Einheiten wurden über diesen Fall unterrichtet und mit Nachforschungen in ihrem Unterkunftsbereich beauftragt, die jedoch alle ergebnislos verliefen.

Inzwischen teilte die SD-Dienststelle Limoges dem Regiment mit, daß sich nach Berichten ihrer französischen Verbindungsleute in Oradour-sur-Glane ein Gefechtsstand des Maquis befände. (9 juin 1944)

In den Abendstunden erhält Stubaf. Weidinger, der zur informativen Dienstleistung zum Regimentsstab „DF“ komman-

**Otto Weidinger,
Tulle und Oradour. Eine deutsch-französische Tragödie
p. 14**

In den frühen Morgenstunden des 10. Juni kommt Obersturmführer Gerlach, Ordonnanzoffizier der Sturmgeschütz-Abteilung 2 „Das Reich“ in völlig erschöpftem Zustand und nur in Unterkleidern zum Regimentsgefechtsstand und berichtet dem Regimentskommandeur über seine Erlebnisse.

Diesen Bericht hat er vor dem Hamburger Amtsrichter Dr. Mev-



← Le 10 au matin, un autre gradé de la *Das Reich*, Gerlach, se présenta au poste de commandement. Complètement épuisé et en sous-vêtements, il raconta qu'il avait été enlevé la veille par des maquisards, en compagnie de son chauffeur.

← L'enlèvement avait eu lieu dans la région de Nieul où ses hommes cantonnaient.

**Otto Weidinger,
Tulle und Oradour. Eine deutsch-französische Tragödie
p. 15 : extrait du "Rapport Gerlach"**

Mein Fahrer und ich wurden zum PKW zurückgezerrt, wir mußten wieder einsteigen und unter Bewachung abfahren. Ich sah nach einiger Zeit Ortsschilder, so daß ich mich orientieren konnte, dann kam ein Schild am Eingang eines Dorfes, auf dem stand: Oradour-sur-Glane. In der Hauptstraße von Oradour-sur-Glane hielten wir an. Wir mußten aussteigen. Wir wurden von Maquis und vielen Neugierigen umringt. Ich sah viele Uniformierte, auch Frauen mit gelber Lederjacke und mit Stahlhelm. Die Bevölkerung nahm von Minute zu Minute eine immer drohendere Haltung ein. Deshalb ließ ein Uniformierter uns wieder

← De là, ils avaient été emmenés dans un village à l'entrée duquel elle avait lu le panneau : « Oradour-sur-Glane ». Après être restés là plusieurs dizaines de minutes, ce qu'il leur avait valu d'être l'objet de la curiosité d'habitants et de maquisards locaux,



parmi lesquels des femmes, ils avaient été emmenés plus au Nord, vers Bellac, plus exactement dans un bois qui devait être leur lieu d'exécution (←).

"Rapport Gerlach", suite (O. Weidinger, p. 17).

ner, wollte Einwendungen machen, er wurde aber grob vom Kommandanten angefahren. Der Kommandant rief nun einige Franzosen, die ebenfalls eine blaue Uniform trugen, heran und gab ihnen, soweit ich aus den Zeichen und Bewegungen verstehen konnte, den Befehl, uns in den Wald zu führen und uns zu erschießen. Mein Fahrer erkannte die Situation ganz klar, darum sträubte und sperrte er sich, mitzugehen; die Franzosen, die um uns herumstanden, stürzten sich wutentbrannt auf ihn und fielen über ihn her. Diesen Augenblick nahm ich wahr, schnell vorweg in den nahen Wald und das Gebüsch zu laufen. Ich rannte, was ich konnte; denn es ging um mein Leben. Ich hörte Schüsse; ich drehte mich um und sah, wie mein Fahrer zusammenbrach. Ich stürzte vorwärts, suchte Schutz hinter Bäumen und Büschen. Sie verfolgten mich und schrien hinter mir her, einige Schüsse gingen an meinem Kopf vorbei. Ich wechselte dauernd die Richtung. Durch diese Täuschungen und unter dem Schutz der Dämmerung gelang es mir, zu entkommen.

Da ich die Karte vor dem Abmarsch aus Limoges gut studiert

← Mais Gerlach était parvenu à fuir, alors que son chauffeur tombait sous les balles, et il avait profité de la nuit pour rejoindre Limoges.

➔ Sans surprise, du côté français, l'histoire de cet officier capturé et amené à Oradour où il avait pu voir des maquisards fut écartée d'un revers de la manche. Dans cet ouvrage officiel, les auteurs citaient le journal de bord du général allemand Fritz von Brodowski.

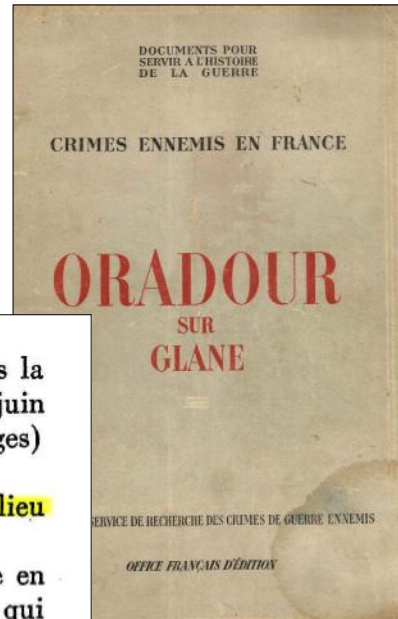
↓ A la date du 14 juin, il avait mentionné l'enlèvement de Gerlach, près de Nieul, et sa fuite. Mais on nous assurait que « rien n'a[va]it confirmé » cet « incident ».

n° 39).

« 11-6-44 (page 40). — La situation reste incertaine dans la région de Limoges. Au cours d'une action de la troupe, le 10 juin 1944, la localité d'Oradour-sur-Glane (31 km. S.-O. de Limoges) fut réduite en décombres et en cendres. »

A la date du 14 juin, il invoque un incident qui aurait eu lieu à Nieul et que rien n'a confirmé (même pièce).

« 14-6-44 (page 54). — Une communication téléphonique en provenance d'Oradour (30 km. S.-O. de Limoges) signale ce qui suit : 600 personnes furent tuées. Un Untersturmführer de la S. S. Pz. Div. « Das Reich » avait été fait prisonnier à Nieul (8 km. N.-O. de Limoges). Il put s'enfuir. L'on trouva les lettres d'un Oberzahlmeister (trésorier) et des traces de mauvais traitements. Toute la population mâle d'Oradour fut fusillée. Les



Quarante-huit ans plus tard, cependant, tout changea :

➔ Dans *Le Populaire du Centre*, le journaliste mentionna l'histoire de l'officier allemand et précisa : « Interrogé quelques années plus tard, en 1951 [...], Gerlach racontera son enlèvement et déclarera : "A l'entrée d'un village, je vis une plaque sur laquelle était écrit Oradour-sur-Glane"... Cette plaque Oradour-sur-Glane, il en parlera certainement au soir du 9 juin 1944 à Lammerding, et c'est peut-être à partir de là que les SS, qui avaient, de

EXCLUSIF Quarante ans après, le maquis parle... L'enlèvement manqué d'un S.S. à l'origine du massacre d'Oradour

A la veille de l'audition des cinq rescapés d'Oradour-sur-Glane au procès de l'ex-« S.S. » Heinz Barth devant le tribunal de Berlin-Est, la question reste posée : « Pourquoi Oradour-sur-Glane ? » Cette question qui ricoche depuis bientôt quarante ans de thèses en hypothèses, les témoins français sont bien décidés à en obtenir la réponse de Heinz Barth, l'ex-lieutenant de la « Das Reich ».

Jusqu'à présent, les supputations n'ont pas manqué. A la veille de cette confrontation historique, « Le Populaire du Centre » a demandé à l'un des plus éminents responsables de la Résistance de bien vouloir donner son témoignage. En exclusivité pour notre journal, cet ancien chef de maquis, Compagnon de la Libération, qui nous a demandé tout d'abord de rester dans l'anonimat, sort du silence, livre son opinion. Et explique, selon lui, « pourquoi Oradour ? ». Pourquoi ce massacre. Et précisément, là.

LA CAPTURE DE KAEMPF
Pour ce témoignage, notre interlocuteur évoque dans sa correspondance des souvenirs vécus par lui vingt ans des écrits parus plus tard. Il nous apprend ainsi que c'est le policier Jacques Delarue qui le premier invoqua cette thèse selon laquelle c'est bien l'enlèvement du *sturmbahnführer* Kaempfe qui fut la cause de la tragédie d'Oradour-sur-Glane.

« Entré dans la police en 1941 — période où l'on pourchassait ouvertement aussi bien le gaulliste que le communiste — Jacques Delarue est devenu après sa déportation historien de la Résistance. Dans son livre « Traces et crimes sous l'occupation », paru aux éditions Fayard en 1968, on trouve à la page 410 cette phrase à propos de l'affaire Kaempfe : « C'est cependant cet enlèvement qui allait déclencher à distance le terrible massacre d'Oradour... » Deux pages plus loin, l'auteur évoque le rôle de la milice et précise au sujet de l'ex-cagoulet Filliol, chef du 2^e service de cette milice : « C'est Filliol, qui, le 9 juin au soir, avait désigné les quatre miliciens qui assistaient les S.S. dans une opération en cours d'organisation aux environs de Saint-Junien... »

« Un minutage précis des événements démontrent ensuite qu'après que Filliol se soit entretenu avec Lammerding, grand chef de l'Etat-Major al-

lemand, Kaempfe roulait, lui, avec son 2^e bataillon blindé de Panzer Grenadier S.S. der Führer de Guéret sur Limoges. Au niveau de Sauviat, Kaempfe se détacha de son bataillon dans sa voiture de commandement et, arrivé à quatre kilomètres de Saint-Léonard, il tomba nez-à-nez avec la camionnette du sergent « Canou » qui revenait avec sa section de faire sauter le pont de Royères, sur la Vienne. Kaempfe fut immédiatement capturé. »

**48 HEURES DE RETARD
6 HEURES POUR DETRUIRE
ORADOUR...**

Peu après l'enlèvement de Kaempfe, son bataillon arriva sur les lieux et trouva sa voiture abandonnée. Après quelques recherches dans le secteur où ils fusillèrent deux paysans, les Allemands arrivèrent dans la nuit à Limoges. Là, le colonel Weidinger avait assisté le général Lammerding des événements. Ce dernier, malgré l'ordre de l'O.K.W. lui enjoignant de rejoindre sa plus vite le front de Normandie, décida de retarder de 24 heures son départ afin de réaliser une opération dans le secteur de Saint-Junien. Il fit part de sa décision à ses supérieurs ce qui entraîna un échange de télégrammes entre son état-major et le 59^e Corps blindé. Le départ fut donc fixé au 11 juin, à 10 heures du matin, mais cette décision devait être encore suspendue afin d'entreprendre des

recherches pour retrouver Kaempfe. Le départ n'eut lieu que le 12 juin, à 5 h. 30 du matin, après les terribles événements que l'on sait. Ce retard de 48 heures de la Das Reich avait donc permis à celle-ci de réaliser cette « opération » dans le secteur de Saint-Junien, le massacre d'Oradour qui ne prit que six heures aux Allemands.

« Retard global donc de 48 heures, écrit l'ancien officier supérieur du maquis, retard ayant permis la consolidation du pont allié en Normandie, car l'entrée en ligne, en temps utile, de cette division d'élite ayant une puissance de feu de trois fois supérieure à celle d'une division ordinaire, ont certainement permis aux Allemands de rejeter les alliés à la mer ».

Tout cela est clair, mais n'apporte pas de réponse à la question : pourquoi Oradour-sur-Glane ? C'est peut-être de l'enlèvement d'un autre gradé S.S. par le maquis que vient la réponse, l'obstaculisme Gerlach...

L'ÉVASION DE GERLACH

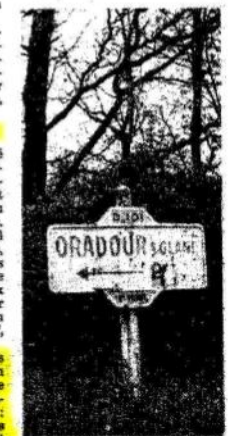
Alors que Kaempfe était enlevé près de Sauviat, le 9 juin, l'obstaculisme Gerlach était, lui, capturé près de Nieul, où il était chargé d'organiser l'arrivée du régiment d'artillerie sur chenilles. Dans l'après-midi de ce 9 juin, il fut, lui aussi, enlevé par le maquis, le 2^e 200^e compagnie F.T.P.F. Mais Gerlach eut plus de chance que Kaempfe, il réussit à échapper aux F.T.P.F., et il put à loisir porter témoignage de son aventure à son état-major, et surtout à son chef, Lammerding.

Interrogé quelques années plus tard, en 1951, pour l'instruction du procès de Hambourg (où il ne comparut pas), Gerlach raconta son enlèvement et déclara : « A l'entrée d'un village, je vis une plaque sur laquelle était écrit « Oradour-sur-Glane ». Cette plaque Oradour-sur-Glane, il en parlera certainement au soir du 9 juin 1944 à Lammerding, et c'est peut-être à partir de là que

les S.S. qui avaient, de toute façon, prévu une opération dans le secteur de Saint-Junien (on parla de Saillat ou de Chaillassat, décidément d'arrêter leurs repérages sur ce petit village, traversé par le maquis, alors qu'il détenait un prisonnier allemand.

On connaît la thèse de l'enlèvement de Kaempfe comme prétexte pour les Allemands à détruire Oradour-sur-Glane. Quarante ans après, c'est la première fois que l'on parle de l'enlèvement « manqué » de Gerlach. Et c'est le maquis lui-même qui fait cette révélation, à la veille de l'évocation à Berlin-Est, du massacre du 10 juin 1944.

Pierre BLOIS.



NOTRE PHOTO : A l'entrée d'un village, je vis une plaque sur laquelle était écrit... « Oradour-sur-Glane » (plaque de l'époque).

toute façon, prévu une opération dans le secteur de Saint-Junien (on parlera de Saillat ou de Chaillac), décidèrent d'exercer leurs représailles sur ce petit village, traversé par le maquis alors qu'il détenait un prisonnier allemand ». Je laisse de côté les affirmations du journaliste concernant les « représailles » que les Allemands auraient décidées. Je me contente de souligner qu'en 1983, il ne fut plus possible de cacher que Gerlach avait été kidnappé et amené à Oradour. Cela dit, revenons au poste de commandement de Limoges, le 10 juin 1944.



← Dans la matinée, le chef du premier bataillon *Der Führer*, Otto Diekmann, arriva au poste de commandement de Limoges. Là, il rapporta que :

↓ « Des Français s'étaient présentés à son cantonnement et lui avaient indiqué qu'un officier supérieur allemand était détenu par les maquisards à Oradour où se trouvait un état-major du maquis et où Kämpfe devait être exécuté dans la soirée au cours d'une réunion publique, et ensuite brûlé. La population civile, d'après ces indications, faisait cause commune avec les maquisards. »

**Déposition d'Otto Weidinger, ancien commandant
du 4ème bataillon du régiment "Der Führer",
devant la Commission d'instruction du Tribunal de Bordeaux**
- 2 - **4 mai 1949, p. 2.**

Le lendemain, se présenta au P.C. du Colonel STADLER, un soldat porteur des pièces d'identité de KEMPFE qu'il avait trouvées dans une rue de Limoges. STADLER en déduisit que KEMPFE était encore en vie, avait été amené à LIMOGES et avait jeté ses papiers en route.

Plus tard, dans la matinée, se présenta DICKMANN, qui fit au Colonel STADLER, le rapport suivant: Des français s'étaient présentés à son cantonnement et lui avaient indiqué qu'un officier supérieur allemand était détenu par les maquisards à Oradour où se trouvait un état-major du maquis et où KEMPFE devait être exécuté dans la soirée au cours d'une réunion publique, et ensuite brûlé.

La population civile, d'après ces indications, faisait cause commune avec les maquisards. DICKMANN indiquait sur une carte d'état-major l'emplacement d'Oradour et, selon toute vraisemblance, il ne

↓ Persuadé que l'officier prisonnier mentionné par les deux civils français ne pouvait être que Kämpfe, dont il était l'ami : « Diekmann paraissait surexcité et demandait au colonel [Stadler] l'autorisation de se rendre à Oradour avec une compagnie de son bataillon pour délivrer, coûte que coûte, Kämpfe. »

**Déposition d'Otto Weidinger, ancien commandant
du 4ème bataillon du régiment "Der Führer",
devant la Commission d'instruction du Tribunal de Bordeaux**
4 mai 1949, p. 2.

La population civile, d'après ces indications, faisait cause commune avec les maquisards. DICKMANN indiquait sur une carte d'état-major l'emplacement d'Oradour et, selon toute vraisemblance, il ne connaissait qu'une localité de ce nom, car il disait Oradour tout court. DICKMANN paraissait surexcité et demandait au colonel [Stadler] l'autorisation de se rendre à Oradour avec une compagnie de son bataillon pour délivrer, coûte que coûte, KEMPFE.

↓ Interrogé en 1947, l'adjoint du colonel Stadler raconta :

« Le chef de corps l'y autorisa et lui donna la mission suivante :

1° anéantir le poste de commandement du maquis ;

2° fouiller le village et rechercher Kämpfe ;

3° il importait au régiment de faire un maximum de prisonniers afin de pouvoir échanger, le cas échéant, Kämpfe contre ceux-ci. »

Déposition de Hans Werner, adjoint du colonel Stadler, en cours d'instruction du procès de Bordeaux, 20 novembre 1947, p. 2.

opinion, KÄMPFE devait s'y trouver. Il demande donc l'autorisation de monter une expédition contre le village. Le Chef de Corps l'y autorisa et lui donna la mission suivante :

1° - anéantir le P.C. du maquis ;

2° - fouiller le village et rechercher KÄMPFE

3° - il importait au Régiment de faire un maximum de prisonniers afin de pouvoir échanger, le cas échéant, KÄMPFE contre ceux-ci.

Cet ordre fut donné à peu près à l'époque des pourparlers avec un des officiers du maquis qui devait prendre contact avec le F.O. de la résistance...

La mission donnée à DICKMANN était donnée verbalement. Moi-même j'ai assisté en partie à la conversation.

Voilà donc, d'après les Allemands, l'origine directe de l'expédition à Oradour : il s'agissait non pas de brûler le village et de massacrer la population en représailles mais de tenter, par la négociation ou par la force, de libérer un officier supérieur probablement emprisonné là. Agissant selon une procédure habituelle, les soldats ont séparé les hommes des femmes et des enfants. Ce dernier groupe fut parqué dans l'église afin d'y être mis en sécurité. Puis les hommes furent emmenés, par groupes, dans des granges afin d'y être plus facilement gardés par quelques sentinelles pendant que les

Waffen SS procédaient à des perquisitions dans les habitations. Alors que les recherches se déroulaient — permettant la saisie de nombreuses armes et munitions — une énorme explosion avait secoué l'église, déchiquetant les femmes et les enfants qui se trouvaient dans la nef. Pris dans cet engrenage infernal, les Waffen SS avaient mitraillé les hommes avant de se ruer à l'église.

Voilà pourquoi aujourd'hui, je maintiens qu'Oradour est une action policière qui a mal tourné. L'erreur du commandement allemand fut de ne pas avoir fouillé préalablement l'église...

Je crois devoir vous préciser que DICKMANN et KEMPFE étaient très liés d'amitié l'un pour l'autre. STADLER fit à DICKMANN les plus vifs reproches et il lui dit qu'il allait rendre compte de ces événements au général commandant la division, ce qui entraînerait l'ouverture d'une information judiciaire. Il lui disait : "DICKMANN cela va vous coûter très cher".

- 3 -

➤ Je souligne d'ailleurs que, loin d'être félicité par ses supérieurs, Dickmann fut averti qu'une information judiciaire serait ouverte contre lui. En 1949, Otto Weidinger raconta :

« Stadler fit à Dickmann les plus vifs reproches et lui dit qu'il allait rendre compte de ces événements au général commandant la division, ce qui entraînerait l'ouverture d'une information judiciaire. Il lui disait : "Dickmann cela va vous coûter très cher". »

Tard dans la soirée du 10 juin, l'état-major de la division venant de Tulle est arrivé à Limoges. STADLER est allé immédiatement trouver le Général LAMMERDING et lui a rendu compte de l'affaire d'Oradour. Le Général LAMMERDING décida qu'une information judiciaire serait ouverte dès que les circonstances le permettraient. D'autre part, STADLER m'avait envoyé trouver le chef des S.D. de Limoges (police allemande) pour obtenir qu'il nous soit remis un chef

➤ Toujours d'après Otto Weidinger :

« Tard dans la soirée du 10 juin, l'état-major de la division venant de Tulle est arrivé à Limoges. Stadler est allé immédiatement trouver le général Lammerding et lui a rendu compte de l'affaire d'Oradour. Le général Lammerding décida qu'une information judiciaire serait ouverte dès que les circonstances le permettraient. »

Une enquête fut effectivement ouverte, mais la mort d'Otto Dickmann sur le front de Normandie l'interrompit et les dossiers furent détruits lors d'un bombardement.

APPEL AUX AUTORITÉS

Maintenant, une dernière question subsiste. Pourquoi le dépôt de munitions a-t-il sauté, provoquant un drame sans nom ? Tant que les bouches seront fermées et que les archives seront inaccessibles aux libres chercheurs (elles le seront jusqu'en 2053), nous en serons réduits aux hypothèses. J'en privilégie deux :

- la première, que m'a soufflé Jean-Claude Pressac lors d'une conversation, invoque un ou plusieurs enfants qui, après avoir été parqués dans l'église, auraient fini par monter dans le clocher, y auraient trouvé les munitions et auraient joué avec, déclenchant une première explosion ;
- la deuxième invoque des maquisards qui se seraient cachés dans l'église et qui, ayant été découverts (suite à une dénonciation par exemple), auraient tenté de fuir, provoquant une bataille puis l'explosion fatale.

Personnellement, je privilégie la deuxième. Non pour accabler la Résistance, mais pour deux raisons :

- 1°) au niveau du sol, les endroits de l'église les plus abîmés sont ceux qui

comportaient des sorties secondaires : la chapelle sainte Anne et la sacristie ;

2°) des impacts de balles assez nombreux pour être mentionnés par le commissaire Massiéra se trouvaient au niveau d'une fenêtre de la sacristie, suggérant que des coups de feu avaient été échangés entre assaillants et assaillis. Je me demande donc si, au niveau de ces sorties, des maquisards n'auraient pas tenté de fuir, se heurtant aux Waffen SS.

Naturellement, d'autres scénarii peuvent être imaginés. Mais encore une fois, toute la lumière pourra être faite lorsque, enfin, les archives seront ouvertes. Voilà pourquoi je lance un appel aux autorités et plus particulièrement à M. le Président de la République : je leur demande publiquement, je lui demande l'autorisation de me laisser consulter les archives détenues au village du Blanc, dans l'Indre, ou ailleurs. Si les autorités sont sûres que la version officielle est véridique, alors elles n'ont rien à craindre.

Vincent Reynouard